

**COLLEGE INTERARMEES DE DEFENSE**

**7<sup>e</sup> PROMOTION**

**MEMOIRE DE STRATEGIE**

**LA GUERRE RUSSO-JAPONAISE :  
DERNIER CONFLIT LIMITE INTER ETATIQUE ET  
PREMIER CONFLIT MODERNE**

**1904-1905**

**Chef d'escadrons Thierry Noulens**

**Sous la direction du capitaine de vaisseau Brûlez**

**ANNEE 1999-2000**

## **Fiche de présentation.**

- 1.** LA GUERRE RUSSO-JAPONAISE (1904-1905) : DERNIER CONFLIT LIMITE INTER ETATIQUE ET PREMIER CONFLIT MODERNE.
- 2.** Chef d'escadrons Thierry Noulens (arme blindée et cavalerie).
- 3.** 15 mars 2000.
- 4.** Division D.
- 5.** Mémoire de stratégie.
- 6.** L'étude de cette guerre peu connue en France permet d'y déceler les schémas tactiques et stratégiques des conflits du XX<sup>e</sup> siècle. Il s'agit, selon l'auteur, d'un affrontement entre deux corps expéditionnaires projetés l'un par voie maritime et l'autre par voie terrestre et, en même temps, du dernier conflit inter-étatique de l'histoire ne mettant en scène que deux belligérants.
- 7.** Mots clefs : Russie, Japon, maîtrise de la mer, Mandchourie.

\* \* \*

\*

## AVANT PROPOS

La rédaction de ce mémoire s'inscrit dans le cursus du Collège interarmées de défense (C.I.D.). L'étude de la stratégie y est dirigée par monsieur Hervé Coutau-Bégarie dont le cours n'est en fait qu'une introduction à la stratégie et se limite à une série de conférences présentant les différents courants de la pensée stratégique et leur histoire.

Stagiaire du C.I.D. de la septième promotion, nous dûmes donc nous atteler à la rédaction d'un mémoire de stratégie d'une trentaine de pages. A première vue ce travail est une gageure et ce, à double titre : notre inexpérience en matière de stratégie et le volume extrêmement réduit des créneaux consacrés à la recherche au C.I.D. Comment acquérir les connaissances suffisantes pour une telle rédaction en si peu de temps et en respectant les créneaux d'ouverture des bibliothèques et des dépôts d'archives ?

Ayant servi quatre ans au service historique de l'armée de terre et étant titulaire d'un D.E.A. en histoire militaire défense et sécurité (sous la direction du professeur J.C. Jauffret) consacré à l'emploi tactique et logistique des animaux au cours de la guerre d'Algérie (1954-1962) nous avons donc relevé ce défi en prenant une approche historique de la stratégie.

Suivant les conseils de notre cadre-professeur, le Capitaine de vaisseau Brûlez, qui fut également le directeur de ce mémoire, notre choix s'est porté sur la guerre russo-japonaise (1904-1905), dont le caractère moderne nous a surpris. Il s'agit en fait de combats de haute intensité mais livrés par deux corps expéditionnaires projetés sur un théâtre extérieur. Cette guerre fut l'objet de nombreuses études entre 1905 et 1914, car les penseurs militaires européens de l'époque voulaient en tirer des enseignements. Après la Première Guerre mondiale, elle tomba dans l'oubli en Europe où très peu d'ouvrages lui furent alors consacrés. La vision de ce conflit par un officier supérieur de la fin de ce siècle nous a donc paru à la fois nouvelle et pertinente.

Nous avons effectué nos recherches à la bibliothèque du commandement de la doctrine et de l'enseignement supérieur dont les fonds sont ceux de l'ancienne Ecole supérieure de guerre. Cette bibliothèque, peu utilisée, est d'une grande richesse pour qui veut étudier l'évolution de la pensée de la tactique et de la stratégie. Que ses personnels qui sont à la fois aimables et très disponibles, reçoivent, ici, nos remerciements. Nos remerciements vont également à monsieur Henri Vaudable, chef de la section documentation du S.H.A.T., et à son équipe.

\* \* \*

\*



# TABLE DES MATIERES

Avant-propos.....	3
Table des matières.....	5
Introduction.....	7
Chapitre premier : les enjeux.....	9
1868 : Le Japon sort du moyen-âge.....	9
Une nouvelle extension vers l'est pour la Russie.....	11
Un affrontement inévitable.....	13
Vers la guerre.....	15
Chapitre II : situation stratégique à l'entrée en guerre.....	19
Un conflit limité par essence.....	19
Les forces en présence.....	20
Disposition des forces au début du conflit.....	23
Chapitre III : la guerre.....	27
La phase navalo-terrestre.....	27
La phase terrestre.....	28
La phase navale.....	29
Chapitre IV : les enseignements.....	33
Tactiques.....	33
L'étendu des fronts.....	33
La durée des batailles.....	35
Le volume des pertes au combat.....	36
L'emploi des armes.....	36
Techniques.....	51
Stratégiques.....	57
La pensée tactique et stratégie japonaise.....	57
La pensée tactique et stratégie russe.....	62
Aspects stratégiques du conflit.....	64
Conclusion.....	71
Annexes :	
1. Chronologie.	
2. Théâtre de la guerre.	

3. Plan des batailles du Ya Lou et de Tsushima.
4. Les forces en présence.
5. Mines et torpilles.
6. Les uniformes.

Sources.....93



## INTRODUCTION

La guerre russo-japonaise (1904-1905) fut énormément étudiée par les armées occidentales entre 1905 et 1914. A partir de cette date, elle fut éclipsée par la Première Guerre mondiale et seuls quelques ouvrages, traitant uniquement des opérations maritimes lui furent consacrés. Aucune étude, à notre connaissance n'a été menée à partir des archives déposées au service historique de l'armée de terre (S.H.A.T.), où nous avons compté 42 cartons traitant du sujet (voir le chapitre consacré aux sources).

Pourtant l'intérêt d'une telle étude est loin d'être négligeable car cette guerre est un tournant, non seulement dans l'histoire des relations internationales mais aussi dans celles de la tactique et de la stratégie. Il s'agit de la première victoire remportée par un pays asiatique sur un pays occidental et, sur une petite échelle du premier conflit moderne au cours duquel on put constater combien l'évolution technique de l'armement des trente dernières années avait changé la physionomie du champ de bataille : l'augmentation considérable de la puissance de feu, l'utilisation de la T.S.F., le développement des moyens de transport, etc. eurent influence énorme sur la tactique, mais aussi sur la logistique, dont l'importance devint capital. Par conséquent les données de base traditionnelles de la stratégie militaire ont été changées. D'autre part, à celles-ci s'ajoutaient des phénomènes nouveaux comme l'influence de l'opinion publique ou de l'état économique et financier d'un pays devant soutenir un effort de guerre moderne, ou encore l'interaction croissante des relations inter étatique qui impliquait qu'un conflit entre deux Etats, même en Extrême Orient, avait des répercussions sur l'ensemble du globe et risquait de dégénéré rapidement en conflit mondial. Enfin dernier éléments à souligner concernant cette guerre, c'est qu'il s'agissait de l'affrontement de deux corps expéditionnaire projetés loin de leurs bases et pour lesquels la conservation des voies maritimes ou terrestres était impérative.

C'est pourquoi on peut dire que cette guerre fut à la fois le dernier conflit limité inter étatique et le premier conflit moderne par ses aspects logistiques, tactiques et stratégiques.

Partant d'une sélection de 10 de ces cartons (le peu de temps consacré aux recherches dans l'emploi du temps du CID nous ayant empêché d'en consulter plus) et d'une sélection de 54 ouvrages consacrés à la question, nous en avons tiré les éléments permettant, à partir de cette problématique, d'aborder la guerre russo-japonaise.

Le volume demandé par la direction du C.I.D. est d'une trentaine de pages, c'est ce qui correspond au quatrième chapitre qui peut se lire indépendamment du reste de nos travaux. Cependant nous avons choisi de faire figurer trois chapitres supplémentaires car ils permettent de disposer des données indispensables à la compréhension du déroulement de la guerre.

Le premier chapitre est consacré à un rappel historique dont la lecture n'est pas indispensable à qui connaît déjà les relations internationales de l'époque. Son but est de faire les connaître à celui qui en ignorerait le tout afin qu'il puisse comprendre les données stratégiques du conflit. C'est également le but du deuxième chapitre qui présente la situation

militaire initiale avec les contraintes et impératifs stratégiques des deux belligérants. Dans le troisième chapitre se trouve un historique de la guerre permettant de situer les exemples illustrant le chapitre suivant. Il permet d'avoir une vision globale du déroulement du conflit (de plus une chronologie succincte figure en annexe). Le cœur du mémoire est donc concentré dans le quatrième chapitre. Nous avons choisi d'y faire figurer en premier lieu, les aspects tactiques et techniques du conflit car leur étude est indispensable à la compréhension des problèmes stratégiques.

\* \* \*

\*

## CHAPITRE PREMIER :

### LES ENJEUX

La guerre russo-japonaise de 1904 est l'aboutissement d'une évolution historique commencée dans la deuxième moitié du XIX<sup>e</sup> siècle. Ce rappel historique nous a paru indispensable, car il permet de comprendre quels en étaient les enjeux et les buts de guerre des Japonais et des Russes.

#### 1868 : LE JAPON SORT DU MOYEN-AGE

Depuis le milieu du XIX<sup>e</sup> siècle le Japon a dû malgré lui s'ouvrir à la pénétration occidentale. Sous la menace d'une intervention armée, les grandes puissances ont obtenu l'ouverture des principaux ports de l'archipel et le droit pour leurs ressortissants de pratiquer de fructueuses opérations commerciales. Refusant de voir leur pays subir le destin de la Chine, en 1868 les partisans de la modernisation profitèrent de l'avènement de l'empereur Mutsuhito, qui n'avait que 15 ans, pour mettre fin à la toute puissance du *Shogun*<sup>1</sup> Tokugawa qui exerçait la réalité du pouvoir et pour supprimer la féodalité. Une guerre civile opposa les partisans du *Shogun* et les troupes impériales. Les *samourai s* des Tokugawa, malgré le soutien de la France, furent rapidement vaincus<sup>2</sup>.

Débarassé de ses structures archaïques et transformé en monarchie absolue (puis constitutionnelle du type prussien à partir de 1889), le Japon s'engagea dans une ère de modernisation et de renouveau : l'ère *Meiji* (*du gouvernement éclairé*). Le pays passa en moins de trente ans de l'âge féodal à celui du rail et de la machine. Les techniques de l'Occident (chemin de fer<sup>3</sup>, télégraphe et armements modernes) furent adoptées avec enthousiasme. Le *yen*, nouvelle monnaie, fut calqué sur le dollar et le système fiscal entièrement refondu avec l'instauration en 1887 de l'impôt sur le revenu. Il fut fait appel à des spécialistes étrangers, vite remplacés par des techniciens japonais, pour leur maniement et leur entretien. Une industrie commença à se constituer, sous l'égide de quelques grandes familles aristocratiques fondatrices d'importants «groupes» financiers (*zai bastu*) : Mit Sui (mines, aciéries, banques), Mitsubishi (mines, métallurgies, construction navales et banques) etc.

---

<sup>1</sup> Chef militaire qui appartenait depuis le XVII<sup>e</sup> siècle à ce qui était devenu une véritable dynastie : la famille des Tokugawa. Le Shogun se trouvait au sommet d'une pyramide sociale de type féodal et les grandes familles conservaient un pouvoir important sur leurs fiefs. L'empereur était donc essentiellement un symbole religieux.

<sup>2</sup> Le futur amiral Togo participa à cette guerre civile au sein du 1<sup>er</sup> corps de la marine de Satsuma (le suzerain de sa famille) du côté des troupes du Mikado. Les bateaux de l'époque étaient des vapeurs achetés à l'étranger, il n'y en avait pas deux pareils ce qui empêchait toute manœuvre, la bataille se résuma à un duel d'artillerie. Le bateau, sur lequel il était canonnier, était un vapeur anglais à aubes de 1200 tonnes, en bois, mais on comptait aussi un navire hollandais à hélice et même un navire à aubes vétéran de la guerre de Sécession.

<sup>3</sup> La première ligne de chemin de fer, celle de Takanawa, devait tout à la technologie britannique. Son succès fut tel que, à la fin de l'ère *Meiji* 11 000 km de voies étaient exploités.

En réalisant de façon aussi spectaculaire son passage dans l'ère moderne, le Japon visait avant tout à préserver sa souveraineté et à échapper au partage dont était victime la Chine dans le même temps. Il n'y avait pas de visée impérialiste pendant les 20 ou 25 premières années du *Meiji*, sauf à long terme peut-être quand le Japon serait devenu une grande puissance. Jusque là le gouvernement nippon entendait seulement donner au pays les moyens nécessaires qui lui permettraient de préserver son indépendance et de résister à de nouvelles exigences de l'Occident.

Pour atteindre ses objectifs, le Japon dut en premier lieu se constituer une armée et une marine modernes. Revenus d'Europe, des chefs militaires tirèrent les leçons de la guerre de 1870 : la nouvelle armée devait avoir l'efficacité et la stratégie des Prussiens et être une armée de citoyens et un creuset national à la française. Jusqu'à la révolution de 1868, seule l'aristocratie des *samourai s* avait le droit de porter les armes. Une loi de 1873 établit le service militaire obligatoire<sup>4</sup>. Comme elle l'avait été en France, la conscription se voulait égalitaire et source d'unité nationale. De fait elle mit fin aux privilèges militaires des *samourai s*<sup>5</sup> et contribua à former rapidement des hommes fidèles à l'Empereur et sachant concilier leur rôle double de guerriers et de paysans. Les cas d'exemption, d'abord nombreux, ne cessèrent par la suite de diminuer et le Japon put bientôt compter une armée de près de 250 000 hommes, instruits par des spécialistes étrangers, en majorité des Allemands, et pouvant être éventuellement renforcés par une nombreuse milice. Une puissante marine de guerre fut également mise en place. Les cadres furent constitués par des officiers britanniques, puis par des Japonais instruits en Grande Bretagne<sup>6</sup> en attendant que le Japon pût former lui-même ses propres officiers à l'Ecole navale de Tokyo et au Collège naval de Tsukiji. Les premiers bâtiments vinrent aussi de Grande Bretagne en 1878, mais en 1886 fut ouvert, sous l'égide d'un ingénieur français Emile Bertin des chantiers navals dont l'activité de cessa de croître. En 1894 la marine japonaise comptait déjà 33 grands navires de guerre et 22 torpilleurs.

Pendant que s'effectuait cette transformation économique et militaire, le Japon dont la population avait été jusque là stationnaire, commençait à connaître un essor démographique remarquable. De 33 millions en 1872, la population passa à 54 millions en 1914. L'Empire nippon trouva dans cette explosion démographique le moteur et le support de sa politique d'expansion.

Tous ces efforts commencèrent à porter leurs fruits à partir de 1890. C'est à partir de cette époque que le Japon, s'appuyant sur ses énormes progrès économiques et militaires, et sur un sentiment national plus fort, commença à marquer sa volonté de puissance. Jusqu'à cette date il s'était contenté de préparer l'avenir en se ménageant quelques positions stratégiques dans le Pacifique occidental et sur le continent. Il s'agissait exclusivement de positions défensives, destinées à protéger l'archipel contre d'éventuelles tentatives d'encerclement des grandes puissances. En 1873 le Japon sollicita et obtint des Etats-Unis la

---

<sup>4</sup> Les anciennes troupes féodales furent réduites à une garde impériale de 10 000 hommes.

<sup>5</sup> L'interdiction du port du sabre en 1876 entraîna un an plus tard la révolte des *Samourai s*. Ceux-ci ayant déjà perdu leurs moyens de subsistance du fait de la diminution ou de la suppression de leur pension ne furent plus reconnus socialement et beaucoup d'entre eux pensaient avoir le droit de pressurer les populations. Vaincus à Kagoshima par les troupes impériales disparurent définitivement en tant que caste organisée. Ils légèrent au Japon son principal code moral et social : le *bushido*.

<sup>6</sup> De 1872 à 1875, le futur amiral Togo suivit les cours de l'Ecole d'application navale de la Tamise, le gouvernement britannique ayant refusé l'entrée de l'Ecole Navale aux élèves-officiers japonais. Il rentra au Japon à bord des premiers bâtiments de guerre livrés par l'Angleterre en 1878 après avoir assisté à leur construction.

souveraineté sur les îles Bonin, situées à un millier de kilomètres au sud de l'archipel. En 1875 il occupa les îles Riou-Kiou. La même année il négocia avec la Russie la possession des îles Kouriles en échange de la partie sud de l'île de Sakhaline abandonnée au gouvernement de Saint-Pétersbourg. Sur le continent, les Japonais s'intéressèrent au royaume de Corée, dont la pointe s'avancait dangereusement vers l'archipel nippon et dont ils redoutaient une occupation étrangère. Il est certains que dès 1873 la question coréenne a été évoquée dans les milieux dirigeants japonais. Glacis protecteur contre une éventuelle agression venue du continent, pays riche en riz et en minerai de fer, dont le Japon était dépourvu, la Corée présentait bien des séductions pour la jeune puissance japonaise. Aussi pensa-t-on à Tokyo dès cette période à une action militaire qui aurait permis de prendre de vitesse les Européens. Mais le ministre de l'intérieur Okubo, l'un des promoteurs du *Meiji*, fit valoir que le Japon risquait d'user ses jeunes forces dans l'entreprise au détriment de l'achèvement de sa modernisation, et que, d'autre part, une action prématurée sur le continent pourrait donner aux grandes puissances, et notamment aux Russes, un prétexte d'intervention contre les Japonais. Pour lui, il était préférable d'attendre pour agir que soit achevé le réarmement du pays. L'Empereur et les militaires s'inclinèrent devant ces conseils de prudence et le gouvernement se contenta de prendre des garanties pour l'avenir. Reprenant à leur profit la politique d'intimidation que les Occidentaux avaient menée contre lui, le Japon se fit ouvrir, en 1876 trois ports coréens et obtint la signature d'un traité de commerce. La menace de l'artillerie navale japonaise fit plier le gouvernement de Séoul, de la même façon qu'en 1853/1854 les canons de l'amiral américain Perry avaient eu raison des résistances japonaises lors de ce que les Japonais appelait : *La grande arrivée*<sup>7</sup>.

La signature en 1885 d'une convention sino-japonaise prévit l'envoi par les deux gouvernements de troupes en cas de troubles en Corée. Ce traité indiquait que la rivalité avait commencé entre les deux empires orientaux à propos de la « tête de pont » coréenne. Mais les puissances européennes qui s'observaient et cherchaient avant tout à se neutraliser, ne se préoccupèrent pas encore du « péril japonais » que la Russie trouva bientôt sur son chemin dans son expansion vers l'est. Cette expansion, qui avait les mêmes objectifs territoriaux que le Japon, avait des raisons d'être très différentes.

## UNE NOUVELLE EXTENSION VERS L'EST POUR LA RUSSIE

Au fil des années 1860 et 1870, le peuplement de la Sibérie se poursuivit. Cependant, en l'absence d'un réseau ferroviaire, la Sibérie orientale restait encore à l'écart des flux migratoires. L'Etat russe manifesta un intérêt croissant pour l'Asie qui s'expliquait en partie par la volonté de contrebalancer les désastres diplomatiques alors enregistrés en Europe. Dans ce mouvement nouveau, deux zones furent privilégiées : l'Asie centrale et l'Extrême Orient. L'expansion vers l'Extrême Orient se fit par un mélange d'initiatives privées et d'intérêts étatiques.

En 1853, le capitaine Nevelskoï, au nom de la Compagnie russo-américaine de commerce, conduisit une expédition militaire dans l'île de Sakhaline, située à l'entrée de la mer d'Okhotsk, au large de la côte pacifique de l'Empire russe et donc d'un grand intérêt stratégique. Le succès de cette expédition, remporté aux dépens des autorités japonaises déjà présentes sur l'île, permit deux ans plus tard, en 1855, la mise en place d'une administration

---

<sup>7</sup> C'est à la suite de cette intervention que le daimio de Satsuma, suzerain de la famille de Togo, fit construire les premiers navires de guerre japonais, il s'agissait de quelques voiliers et de trois vapeurs. Il furent coulés par les Anglais en 1863 au cours de la bataille de Kagoshima (cf. infra : p. 51).

russo-japonaise. Vingt plus tard suite au traité russo-japonais, dont les dispositions ont été présentées au paragraphe précédent, l'île de Sakhaline servit de colonie pénitentiaire russe : en 1900 on y dénombrait 7 000 détenus auxquels s'ajoutaient encore 3 000 paysans en exil.

Dans cette même période, l'Etat russe poursuivit son avancée aux dépens de la Chine, en profitant de l'affaiblissement politique et militaire de l'Etat chinois.

Jusqu'au règne d'Alexandre II (1855-1881), la frontière sino-russe n'avait pas connu de modification : le traité bilatéral de Nertchink, signé en 1689, était resté appliqué, il excluait l'Empire russe de la vallée de l'Amour. Or au fil du XIX<sup>e</sup> siècle, les données avaient changé : les Russes exerçaient une pression démographique accrue dans la région et le fleuve Amour constituait un précieux axe de communication. Aussi le gouverneur de Sibérie orientale nommé en 1847, le comte Mouraviev, chercha à favoriser la pénétration russe en direction de l'Amour. Entre 1850 et 1856, il parvint, sous couvert de veiller aux intérêts de la compagnie russo-américaine, à établir un avant-poste dans la région de l'estuaire de l'Amour. Pourtant, cette avancée territoriale ne satisfaisait pas entièrement l'Etat russe, soucieux d'obtenir une légitimation de son expansion future. Il l'obtint en 1858, avec la signature d'un nouveau traité sino-russe, celui de Aïgun, extorqué à la Chine en guerre contre la Grande-Bretagne et la France, qui donnait à la Russie la rive gauche de l'Amour.

Ce succès encouragea Mouraviev à poursuivre sa politique expansionniste : en 1860, le traité de Pékin donnait à la Russie la rive droite de l'Amour et la région de l'Oussouri et fut fondé le port de Vladivostok dont le nom signifie *Domination de l'Orient*. Il chercha également à renforcer les positions russes en menant une politique de peuplement de colonisation de la nouvelle province maritime. Dès 1857, il fit installer des régiments cosaques le long de l'Amour, puis, en 1860, il fit adopter par le Tsar un règlement « pour le peuplement des provinces amourienne et maritime » destiné à faciliter une émigration paysanne jugée indispensable tant à l'entretien des troupes qu'à l'essor économique régional. Mais la colonisation demeurait lettre morte, en vingt ans seuls vingt villages furent établis tandis que Vladivostok ne comptait que 10 000 habitants, dont près de la moitié était chinoise. Cet échec s'expliquait par le manque de moyens de transport qui rendait le voyage long (deux à trois ans) et dangereux. Une nouvelle politique migratoire fut lancée à partir de 1882. Le voyage, effectué par voie maritime fut financé par l'Etat qui en plus facilitait l'installation des nouveaux colons.

Mais cette politique ne remporta pas le succès attendu. Une voie ferrée transsibérienne devenait indispensable, elle fut donc lancée en 1891. Cette voie ferrée devait en outre permettre de continuer l'extension russe vers le sud car, Vladivostok étant pris par les glaces cent jours par an, la Russie désirait s'installer plus loin, en Corée et en Mandchourie, pour avoir accès une mer non seulement libre de glaces mais aussi dont l'accès ne soit pas contrôlé par un détroit aux mains d'une puissance étrangère. Elle voulait également se présenter en concurrente de l'Angleterre dans les eaux du Pacifique.

En fait, la Russie, depuis Pierre le Grand (1682-1725), a toujours souhaité être une puissance navale<sup>8</sup>. C'était l'un des soucis de Nicolas II (1894-1917) qui montrait un grand intérêt à sa flotte de guerre. Cependant, ni lui, ni ses ministres ne réussirent à coordonner leur politique extérieure et leur stratégie maritime. Dès les premiers mois de son règne, il se trouva, du fait de la guerre sino-japonaise (cf. infra), devant la menace d'un conflit en

---

<sup>8</sup> Le 20 octobre 1696, Pierre I<sup>er</sup> (le Grand) fit adopter par la Douma des boyards un ukase sur les navires de guerre, ce jour est considéré comme la date de naissance de la flotte de l'Empire de Russie.

Extrême-Orient et devant la nécessité de concentrer dans cette région d'importantes forces navales. Cependant, malgré la menace d'expansion du Japon qui se concrétisait avec ses succès contre la Chine, le haut commandement de la flotte, à commencer par le ministre de la Marine, l'amiral Nicolaï Tchikhatchiov, et le grand-duc Alexeï Alexandrovitch voulaient donner la priorité absolue à la mer Baltique. En mars 1895, il fut adopté un plan de construction naval réparti sur sept ans pour y renforcer la flotte, ce plan fut modifié à partir de 1896. En effet, avec la nomination du vice amiral Pavel Tyrtov comme ministre de la Marine, et étant donné les résultats des combats navals de la guerre sino-japonaise, il fut décidé de la création d'une troisième flotte : la flotte de l'océan pacifique avec pour bases Vladivostok et, partir de 1898, Port-Arthur<sup>9</sup>, ce qui inquiéta encore plus le Japon qui voyait en la Russie l'obstacle principale à son expansion après la défaite de la Chine en 1895.

## UN AFFRONTEMENT INEVITABLE

La guerre sino-japonaise montra au monde entier l'avance considérable que le Japon avait sur la Chine en matière de développement : tandis que le Japon profitait du contact avec l'Occident pour adopter les techniques les plus modernes et bouleverser ses vieilles structures économiques et sociales, la Chine demeurait attachée à sa civilisation traditionnelle. L'Empire chinois constituait après 1890 un terrain particulièrement favorable aux visées impérialistes des grandes puissances. Celles-ci n'avaient pas à redouter de réaction bien dangereuse de la part d'un pays privé de flotte et disposant d'une armée dépourvue de tout armement moderne et sans organisation, malgré des effectifs très importants. Ainsi on assista, à la fin du XIX<sup>e</sup> siècle au partage de la Chine en zones d'influence économique et stratégique. Les bénéficiaires en étaient, bien entendu, les grandes puissances, mais le Japon manifesta son intention de participer au démembrement du grand empire voisin. En fait c'est lui qui, par sa victoire éclair sur la Chine en 1895 déclencha la compétition.

Cette guerre a pour origine la rivalité des deux empires extrême-orientaux en Corée. Suite à la signature de l'accord sino-japonais de 1885, la Chine et le Japon exerçaient sur ce pays, toujours nominalelement placé sous la souveraineté de Pékin, une sorte de condominium dominé par le Japon qui voulait obtenir davantage. En 1894 des troubles, auxquels les Japonais ne furent sans doute pas étrangers, éclatèrent au sud du pays. Ils décidèrent l'envoi de troupes en Corée et, sans consulter Pékin, remplacèrent le roi par un régent octogénaire et docile dont ils entendaient faire l'instrument docile de leur domination. Après quelques hésitations, les Chinois intervinrent à leur tour par l'envoi de troupes. Les Japonais ayant coulé un navire chinois, la guerre éclata le 1<sup>er</sup> août 1894.

Les Chinois professaient un mépris traditionnel pour leurs voisins insulaires. Mal informés des transformations de l'Empire nippon, ils gardaient toutes leurs illusions sur leur flotte, pourtant sous équipée en artillerie, et sur leur armée équipée de fusils à pierre et de lances et poussant devant elle des dragons de papier. La victoire japonaise fut foudroyante. Dès le 17 septembre une escadre nipponne dispersa la flotte chinoise<sup>10</sup> à la bataille du Ya Lou,

---

<sup>9</sup> Cédé par la Chine à la Russie cette année là, pour 25 ans (cf. infra).

<sup>10</sup> A la bataille du Ya Lou, la flotte chinoise était composée de trois bâtiments protégés par des cuirasses, de sept *non-protégés* (quatre torpilleurs et trois petites canonnières) et de deux cuirassés de 7 430 tonnes achetés à l'Allemagne dont le commandement réel était assuré par des Européens. Face à eux les Japonais alignaient douze bâtiments : sept croiseurs protégés récents, un petit croiseur en partie protégé, une canonnière, un paquebot armé et les deux cuirassés de construction britannique importés en 1878. Les Chinois étaient les mieux protégés mais les plus faibles en artillerie.

ce qui donna aux Japonais la maîtrise de la mer. 15 000 Chinois furent ensuite écrasés devant la ville coréenne de Ping-Yang, puis, en octobre, les Japonais franchirent le Ya-Lou et débouchèrent en Mandchourie tandis que deux autres armées récemment débarquées s'emparèrent de Port Arthur et de Weï-Haï-Weï. En mars 1895, la Chine ne pouvant plus s'opposer aux armées japonaises, fit appel aux grandes puissances pour briser leur offensive.

Mais parmi celles-ci, seule la Grande-Bretagne avait pris conscience de l'état réel du Japon, pour avoir pris une part active à sa transformation. Les autres puissances voyaient l'*Empire du Soleil Levant* comme un pays arriéré, sa victoire éclair les avaient plongés dans la stupeur. La Chine dut se résoudre à la paix. Le 17 avril 1895 le traité de Shimonoseki mit fin aux hostilités. La Chine dut reconnaître la suzeraineté du Japon sur la Corée à qui elle cédaït Formose, les Pescadores, la presqu'île du Liao-Toung et Port Arthur. Elle devait, en outre s'acquitter d'une lourde indemnité de guerre payable en sept ans pendant lesquels les Japonais garderaient en gage la base de Weï-Haï-Weï.

Le Premier ministre japonais qui craignait la réaction des grandes puissances aurait voulu ne pas annexer Port Arthur, « le Gibraltar d'Extrême-Orient », cependant il dut s'incliner devant les militaires. De fait, Guillaume II vit le danger que pouvait représenter le Japon pour les intérêts de son pays et demanda, fin mars, donc avant la fin des négociations, à se rapprocher de la Russie<sup>11</sup> en vue d'une éventuelle action dans la région. Le Tsar accueillit favorablement ces propositions, car il envisageait de faire de Port Arthur, port libre de glace et ouvert sur un océan, le terminus du Transsibérien, en étendant son influence en Mandchourie et en Corée.

La Russie, appuyée par l'Allemagne et par la France, contrainte de soutenir son allié, força le Japon, malgré les réticences de la Grande-Bretagne, à accepter la révision du traité de Shimonoseki. Le 25 avril 1895, une semaine après la signature de ce dernier, les trois puissances entreprirent une démarche commune auprès de Tokyo. Devant la menace d'une intervention armée, le Japon rendit Port Arthur et la presqu'île du Lia-Toung à la Chine suite à la signature de la convention de Pékin du 8 novembre 1895. Le Japon garda de cette intervention des puissances une vive rancune, surtout vis à vis de la Russie.

Profitant de difficultés financières de la Chine, cette dernière établit son influence financière à Pékin par la création d'une banque russo-chinoise et en obtenant le droit de construire un raccourci du Transsibérien, le chemin de fer de l'Est Chinois, à travers la Mandchourie du Nord (1896). Puis elle obtint le Liao-Toung comme territoire à bail pour 99 ans et la concession du chemin de fer du Sud Mandchourien de Kharbine à Port Arthur (novembre 1897). Les Russes procédèrent alors à une occupation larvée des confins nord de la Corée où une société russe commença à exploiter les forêts sur les rives du Ya-Lou.

En fait la Russie prenait l'initiative du démembrement de l'empire chinois, qui se transforma à partir de 1895 en vastes champs de bataille diplomatique où pendant vingt ans, des hommes d'affaires et des diplomates des différentes puissances se sont disputés des concessions, des zones d'influence et des avantages économiques. Le ministre Witte fonda dès décembre 1895 avec l'aide de capitaux français une banque russo-chinoise qui effectuait pour la Chine les paiements de l'indemnité de guerre et exerça sur le gouvernement de Pékin une influence de plus en plus forte. En mai 1896 une alliance défensive dirigée contre le Japon fut conclue entre les deux empires, et en septembre de la même année la Russie obtint

---

<sup>11</sup> Guillaume II voyait dans la satisfaction des ambitions russes en Extrême-Orient le moyen de détourner le Tsar des Balkans et de rendre moins utile pour lui l'alliance franco-russe.

l'autorisation, non sans avoir corrompu le négociateur chinois, de construire une voie ferrée directe vers Vladivostok à travers la Mandchourie et d'y envoyer des troupes pour en assurer la sécurité. Enfin un traité fut conclu avec le Japon pour le partage de la Corée en zones d'influence.

Avec le soulèvement des *Boxers*<sup>12</sup>, en 1899, une nouvelle étape de dépècement de la Chine s'ouvrit. Celle-ci entraîna une intervention internationale en juin 1900. Mais lorsque le Feldmarschall Waldersee arriva avec son armée internationale en Chine, les légations prisonnières à Pékin avaient déjà été libérées par les Français et les Japonais, et l'impératrice Tseu-hi<sup>13</sup> était en fuite. Le protocole de 1901 imposa à la Chine, outre une forte indemnité et l'interdiction des sociétés secrètes, l'installation à Pékin et à Tien-tsin de garnisons européennes. Profitant de la situation les Russes franchirent une nouvelle étape dans leur expansion en Chine en faisant pénétrer leurs troupes profondément en Mandchourie. Malgré les protestations de l'Allemagne et de la Grande-Bretagne, l'amiral Alexéiev obtint du gouvernement chinois la signature d'une convention secrète qui autorisait les Russes à maintenir leurs troupes et plaçait l'administration chinoise de Moukden sous le contrôle d'un commissaire russe. C'était donc vers un protectorat que semblait se s'orienter la Russie en Mandchourie. La Grande-Bretagne, s'inquiéta de cette nouvelle poussée de l'impérialisme russe. Le Japon ne put rester indifférent à cette menace pour ses intérêts en Mandchourie et en Corée. Le 30 janvier 1902, devant leur communauté d'intérêts, le Japon et la Grande-Bretagne signèrent un traité se prononçant pour le statu quo en Extrême Orient. Chacune des deux puissances devait conserver une stricte neutralité en cas de guerre avec une tierce puissance, mais dans le cas où l'un des deux pays parties au traité serait attaqué par deux puissances réunies, l'autre interviendrait aux côtés de son allié. Ce traité surprit les puissances européennes. Il marquait pour la Grande-Bretagne l'abandon d'un isolement diplomatique et la reconnaissance, pour la première fois, du Japon en tant que grande puissance. En Europe cette alliance avec un pays asiatique fit quelque peu scandale, mais il donnait au Japon une garantie internationale avant de continuer son expansion.

D'autre part, par ce traité, la Grande-Bretagne pensait faire suffisamment pression sur la Russie pour qu'elle retirât ses troupes de Mandchourie. De fait, en avril 1902, la Russie signa avec la Chine une convention qui prévoyait un retrait des troupes russes en trois étapes qui devait être terminé en 1903.

## **VERS LA GUERRE**

L'intervention des grandes puissances au lendemain du traité de Shimonoseki avait humilié le peuple et les dirigeants japonais.

Cette humiliation était sentie d'autant plus fortement qu'était apparu au Japon juste avant la guerre sino-japonaise un courant de pensée ultra nationaliste qui prônait le *Nissen Dôsonon* ou l'unicité de la Corée et du Japon, dont les populations auraient, selon cette pensée, des ancêtres communs. Ce courant, dont nous savons aujourd'hui que les thèses historiques étaient fausses, prit de plus en plus d'ampleur jusqu'à l'annexion de la Corée en

---

<sup>12</sup> Société secrète, fondée en 1898, qui s'était donné pour objectif de lutter contre toutes les formes de pénétration étrangère.

<sup>13</sup> L'impératrice Tseu-hi, après avoir traité les Boxers en rebelles, semblait utiliser leur action pour faire pression sur les Européens.

1910. Il trouvait son expression dans l'art pictural et littéraire, notamment dans les pièces de théâtre populaire.

De ce fait, après 1895 le Japon était loin d'avoir renoncé à faire valoir ses droits sur les territoires que les Européens l'avaient contraint à rétrocéder à la Chine. Il entreprit, alors, d'accélérer le rythme de son développement économique et militaire.

Bien que le pays fût pauvre en ressources minérales<sup>14</sup> et énergétiques, les industries dirigées par les grandes familles que nous avons déjà citées (Mit Sui, Mitsubishi, etc. ), continuèrent à se développer, d'autant plus que leurs dirigeants s'étaient enrichis en fournissant au gouvernement du matériel de guerre pendant le conflit sino-japonais. L'industrie textile venait en tête, produisant à bon marché des cotonnades de qualité médiocre destinées au marché asiatique. L'industrie métallurgique se développait plus lentement par manque de matières premières et de capitaux. La sidérurgie, qui achetait à un prix élevé le minerai et le charbon à l'étranger, pour vendre ses produits finis sur le marché intérieur, ne parvenait pas à réaliser les bénéfices nécessaires aux investissements. Les aciéries de Yawata, créées en 1895, connurent dès cette date un déficit chronique et ne pouvaient survivre sans l'aide de l'Etat. Les constructions navales ne se développèrent que lentement et de nombreux navires utilisés par la flotte nipponne sortaient encore des chantiers navals étrangers.

Le Japon n'en faisait pas moins figure de puissance industrielle. Alors qu'en 1890 il n'exportait pratiquement que des matières premières : soie brute et cuivre, il était devenu, dix ans plus tard exportateur de produits fabriqués et importateur de matières premières. Vendre pour lui était devenu une nécessité, alors que l'industrie réclamait plus de minerai de houille et que la population, qui augmentait, avait de plus en plus de besoins alimentaires. Etant donné la qualité médiocre de ses produits, le Japon ne pouvait espérer les vendre que sur le continent asiatique dont il devait conquérir les marchés en écartant les concurrents européens et américains fortement implantés en Asie Orientale.

La conquête de débouchés industriels et de réserves de matières premières était devenue une question vitale. La Corée et la Mandchourie pouvaient lui fournir l'un et l'autre, à condition d'en déloger les Russes dont l'influence n'avait cessé de grandir dans ces régions. Dans ce contexte, le Japon fit un effort militaire important, il passa de 6 à 13 divisions et acheta à la Grande-Bretagne et à l'Italie des bâtiments de guerre supplémentaires. L'occasion de rentrer en guerre n'allait pas tarder à se présenter.

Au moment d'effectuer la deuxième étape de son retrait de Mandchourie, dans le cadre du traité de 1902, la Russie voulut imposer à la Chine des conditions économiques. L'influence des milieux politiques et diplomatiques, celle en particulier du ministre des Affaires étrangères Lamsdorf et du ministre des Finances Witte avait dû s'effacer face à celle des milieux militaires et financiers dominés par le secrétaire d'Etat Bezobrazof qui était propriétaire d'exploitations forestières dans la région de Ya-Lou. En Mandchourie, l'amiral Alexeïév était favorable à une politique de fermeté face à la Chine et au Japon. L'évacuation fut donc suspendue. Tokyo proposa alors un partage des zones d'influence, la Russie s'installerait en Mandchourie et le Japon en Corée. Mais les pourparlers ne donnèrent aucun résultat du fait que chacun voulait empiéter sur la zone de l'autre. Le parti de la guerre l'emporta dans un pays comme dans l'autre.

---

<sup>14</sup> Le minerai de fer faisait notamment défaut.

Ce résultat était plus ou moins attendu. En effet, l'observation de la carte de la région montre l'importance de la Corée dans les relations maritimes entre Port Arthur et Vladivostok. Pour couper ces relations, il suffit de tenir l'extrémité sud-est de la Corée (Mas-san-po ou Fou-san) et les îles se trouvant de l'autre côté du détroit. Comme la Russie tenait à conserver la liberté de navigation en ces deux ports, elle ne pouvait permettre à aucune puissance de s'établir en Corée, et au Japon moins qu'à tout autre. D'autre part la possession du nord de la presqu'île coréenne (jusqu'à la ligne Ouen-san, Chemoulpo) était vitale pour ses liaisons terrestres ferroviaires ou routières vers Port Arthur. La diplomatie russe fit donc preuve d'une grande prudence lorsqu'elle se montra, au cours des derniers jours de négociations, prête à faire de grandes concessions dans ce sens.

De l'autre côté, le Japon, s'il ne voulait pas voir son influence diminuer en Extrême-Orient, ne pouvait pas se permettre d'assister en spectateur à l'inévitable expansion russe dans la région. Dès l'été 1901 l'opinion publique japonaise était fortement hostile à la Russie en grande partie à cause de l'humiliation subie après le traité de Shimonoseki. Tout le monde dans le pays était persuadé que dans les cinq ans qui allaient suivre, la Russie aurait en Extrême-Orient une situation définitivement prépondérante ce qui augmentait encore ce sentiment d'hostilité.

Les Russes, malgré les succès en Chine de l'armée japonaise en 1895 et en 1900, la méprisaient et pensaient en venir à bout avec ses seules forces d'Extrême-Orient sans attendre la fin de la construction du Transsibérien.

Les Japonais, mis en confiance par l'alliance avec la Grande-Bretagne, étaient pressés de montrer leur valeur et de venger l'humiliation de 1895. La réorganisation de l'armée était maintenant terminée et l'Empire nippon disposait de forces terrestres et navales importantes : face aux 80 000 hommes d'Alexeïév, combattant à 7 000 km de leur base et aux 28 navires de guerre répartis entre Vladivostok et Port Arthur, il pouvait aligner sur terre 150 000 hommes armés de façon moderne, bien entraînés et déterminés, et sur mer, sous les ordres de l'amiral Heihachiro Togo, une cinquantaine de gros navires de guerre dotés d'une excellente artillerie et remarquablement bien commandés.

Fort de cette supériorité militaire, le Japon exigea le 13 janvier 1904 que la Russie lui fît savoir de façon définitive si elle était prête à reconnaître l'intégrité de la Mandchourie. Le 5 février, aucune réponse n'ayant été donné, le Japon rompit ses relations diplomatiques. Vladivostok étant bloqué par les glaces le moment était propice à une action navale : le 8 février, sans déclaration de guerre la flotte japonaise attaqua l'escadre de Port Arthur et coula trois cuirassés russes. La guerre était commencée.

\* \* \*

\*



## **CHAPITRE II :**

### **SITUATION STRATEGIQUE A L'ENTREE EN GUERRE**

Ce chapitre est une synthèse des conclusions tirées par les observateurs de l'époque. Tous ne sont pas d'accord sur certains points litigieux, au demeurant peu nombreux. Notre but n'est pas de donner raison aux uns ou aux autres, mais de présenter la situation initiale du conflit en expliquant, dans la mesure du possible, les raisons qui l'avaient engendrée.

#### **UN CONFLIT LIMITE PAR ESSENCE**

La guerre russo-japonaise fut une guerre menée entre deux corps expéditionnaires. Le cœur de la puissance russe n'était pas en Extrême-Orient, mais en Europe. Sa force défensive résidait dans l'immense étendue de son territoire qu'elle sut si bien utiliser en 1812 puis au cours de la Seconde Guerre mondiale et sur lequel repose sa puissance économique.

Le Japon n'était pas en situation de porter un coup mortel à sa puissante ennemie. Même l'interruption complète des communications maritimes, même la défaite la plus complète subie par la flotte (ce qui fut le cas pour Tsushima), ne pouvait diminuer d'une manière sensible la force de l'Empire russe, ni dans l'avenir entraver son développement. De même une diminution territoriale en Mandchourie ne devait pas être pour la Russie un échec définitif. La victoire japonaise ne pouvait avoir pour conséquence que de faire reculer momentanément<sup>15</sup> et non d'écraser définitivement un adversaire, qui deviendrait d'autant plus menaçant pour les Japonais que ceux-ci s'avanceraient davantage sur le continent. On imagine difficilement que le Japon ait pu avoir eu l'idée d'aller attaquer la Russie en Europe. Si cette idée avait eu ne serait-ce qu'un début de réalisation, la Russie n'aurait eu qu'à mobiliser une faible partie de ses troupes pour faire échouer dès le début toute tentative de débarquement sur un point quelconque de ses côtes. La Russie pouvait continuer à puiser dans ses réserves pour intervenir, sans problème d'effectif, dans sa partie européenne mais il lui était impossible de déployer en Extrême-Orient toute sa puissance militaire à cause des difficultés insurmontables qu'auraient rencontré le transport et le ravitaillement d'une telle masse de troupes.

Le Japon au contraire risquait de s'affaiblir peu à peu même en cas de succès, notamment pour tenir le terrain, car il était tributaire de ses moyens de projection (renforts et ravitaillement). La condition première de l'écrasement du Japon était donc, pour la Russie, la destruction de sa puissance navale. Or la marine russe ne constituait pas la partie principale de sa puissance offensive, d'autant plus que, comme nous l'avons déjà vu, le port de Vladivostok était bloqué par les glaces cent jours par an. La destruction de sa flotte aurait porté au Japon un coup mortel dont la conséquence aurait pu être une tentative de destruction de son armée de terre dans le pays même. Mais cette tentative d'invasion se serait heurtée à des difficultés énormes et aurait demandé la projection d'une force considérable pour pouvoir faire face à l'armée de terre japonaise. Ce qui aurait augmenté les difficultés des transports par mer.

---

<sup>15</sup> Les combats de 1939 puis de 1945, montrèrent que la victoire du Japon en 1904 n'était que provisoire face au géant russe.

Le Japon était un pays montagneux de moyenne et haute altitude. Le réseau routier était pratiquement inexistant et les transports étaient assurés à cette époque, en dehors des voies ferrées, au moyen de porteurs et de voiture à bras. Le petit cheval local était peu employé comme cheval de trait. Les plaines côtières et les vallées étaient couvertes de plantations qui occupait la totalité de la population rurale. La majorité de ces cultures était constituée par des rizières marécageuses traversées par des digues étroites qui servaient à les traverser, en fait, seul le chemin de fer permettait de traverser ces zones rapidement. C'est pourquoi il était impossible de déployer des effectifs importants sur de grandes distances et, très facile de défendre le territoire pour une armée suffisamment nombreuse, bien organisée, bien équipée et connaissant le terrain de façon remarquable. A cela s'ajoutait le fait que la population japonaise était animée de sentiments patriotiques très élevés. De ce fait toute tentative de débarquement semblait vouée à l'échec et, donc, l'hypothèse d'une invasion du Japon par les Russes était improbable. D'autant plus que, étant donné l'énormité des distances séparant le siège de sa force du théâtre d'opérations, la Russie était incapable de déployer son écrasante supériorité et, par suite de la rupture d'équilibre qui se produisit dès le début en faveur de la flotte japonaise, elle se trouva incapable de porter le conflit chez son ennemi. En fait, il lui suffisait, comme objectif de guerre d'empêcher le Japon d'aborder le continent, sans chercher sa destruction.

Les objectifs de cette guerre étaient bien de délimiter momentanément les zones d'expansion des deux puissances.

## **LES FORCES EN PRESENCE**

Sur le théâtre d'opérations, l'effectif des troupes russes et des troupes japonaises était à peu près le même. La marche des transports du côté russe mit en avant le rôle essentiel que pouvait jouer le Transsibérien bien que l'armée ait pu être ravitaillée presque entièrement par les ressources locales. Jusqu'en novembre 1904 il ne fut livré par son intermédiaire que du thé, du sucre et des conserves. Des troupeaux furent achetés en Mongolie et l'abondance des récoltes limitèrent grandement l'envoi de vivres par l'arrière.

Le vice-roi en Extrême-Orient, l'amiral Alexeïev, avait le commandement supérieur des forces terrestres et maritimes, et, dans la Mandchourie méridionale, le général Kouropatkine exerçait sous sa propre responsabilité celui de l'armée de terre. Les relations entre les deux hommes étaient tendues depuis le voyage d'inspection qu'avait effectué Kouropatkine en 1903. L'organisation du haut commandement n'était donc pas idéale et comportait un grave défaut. Elle était en fait le résultat d'un compromis visant à satisfaire les différents courants d'influence. Les conflits devaient se produire d'autant plus facilement que la campagne se prolongeait et que la critique négative devait prendre de l'ampleur avec les revers russes.

Au commencement, l'opinion générale était que la haute personnalité de Kouropatkine, âgé de 56 ans seulement, forte de la confiance du Tsar, aurait raison de toutes ces résistances. Kouropatkine avait déjà fait ses preuves en temps de guerre<sup>16</sup> comme en temps de paix<sup>17</sup>. Il était l'acteur principal du développement et de la consolidation de la puissance russe en Asie centrale depuis une vingtaine d'années. L'opinion publique et l'armée

---

<sup>16</sup> Il participa à de nombreuses campagnes en Asie centrale et en Turquie, notamment de 1876 à 1878 comme chef d'état-major de Skobelev et de 1880-1881 comme commandant de la brigade de chasseurs du Turkestan.

<sup>17</sup> Il fut gouverneur des territoires transcaspiens de 1890 à la fin de 1897 et ministre de la guerre à partir de 1898.

auraient vu d'un bon œil sa désignation pour commander en Extrême-Orient. Le rappel de l'amiral Alexeïév, le 25 octobre 1904, mit fin tardivement à cette situation : le général Kouropatkine centralisa le commandement de l'armée de terre et de la marine en Extrême-Orient.

En 1904, la 1<sup>re</sup> escadre de l'océan Pacifique, formée, comme nous l'avons vu, à partir de 1896 comprenait 7 cuirassés, 11 croiseurs, 2 croiseurs-torpilleurs, 25 contre-torpilleurs, 6 canonnières, 10 torpilleurs et 19 bateaux auxiliaires. Elle était commandée par l'amiral Oscar Stark, le détachement de Vladivostok étant sous les ordres du contre-amiral Karl Jessen.

En ce qui concerne l'armée de terre, comme le montrent les chiffres de l'annexe 4, la mobilisation russe commença par une transformation complète des troupes basées en Extrême-Orient. Les compléments en hommes et en matériel mirent énormément de temps à venir d'Europe : lors de la bataille de Ya-Lou (1<sup>er</sup> mai), les divisions engagées n'avaient pas encore reçu leurs compléments d'artillerie.

Cette réorganisation des forces d'Extrême-Orient eut des conséquences néfastes, étant donné qu'elles devaient être les premières à être engagées. Conscient de ces difficultés, le commandement avait quand même pris cette décision afin de réduire le moins possible le nombre des unités de grande valeur stationnées dans la Russie d'Europe. Le complément entier des trois premiers corps d'armée de la Sibérie orientale fut tiré d'autres unités stationnées en Russie. Dès le début du conflit, il fallut puiser dans ces mêmes unités pour compléter les premières pertes.

La mobilisation des troupes russes et leur montée en puissance furent souvent incohérentes. En fait, le commandement avait cru que les I<sup>er</sup>, II<sup>e</sup> et III<sup>e</sup> corps d'armée sibériens, les X<sup>e</sup> et XVII<sup>e</sup> corps et, ultérieurement les trois corps composés de divisions de réserve (IV<sup>e</sup>, V<sup>e</sup>, VI<sup>e</sup> corps sibériens) suffiraient aux besoins de la guerre. La mobilisation ultérieure d'autres troupes ne fut décidée que sous la pression des événements. Au début de la guerre, les Russes comptaient 11 corps d'armée répartis dans 3 armées. Ils avaient 2 divisions d'infanterie et des éléments organiques : un bataillon de sapeur, en général un régiment de Cosaques et parfois une compagnie de mitrailleuses. Un corps d'armée était en mouvement sur la voie ferrée. Un corps mixte de chasseurs à 5 brigades, 3 divisions (à 2 brigades) et 3 brigades de cavalerie étaient en plus à la disposition du commandant en chef. Cet ordre de bataille, auquel on peut ajouter la garnison de Port Arthur, changea au cours du conflit.

On vit encore comme incohérence le retrait de l'artillerie à certains corps d'armée pour leur donner par la suite des brigades d'artillerie provenant d'autres corps. Ces changements s'expliquaient en partie par le fait que la Russie se trouvait, au commencement de la guerre, en pleine période de transformation de son matériel d'artillerie. Les premières unités équipées du nouveau modèle de canon *Poutilov* sans recul durent le céder aux troupes d'Extrême-Orient.

Le manque d'artillerie de montagne et d'artillerie lourde se fit d'autant plus sentir au cours du conflit que dans le pays montagneux où se sont déroulées les opérations, la pièce de campagne russe, un peu lourde, rencontra des obstacles parfois infranchissables, et que les Japonais disposaient au contraire d'une nombreuse artillerie de montagne. L'artillerie lourde était limitée au matériel de dix batteries de mortiers de campagne<sup>18</sup>. Cette insuffisance en artillerie ne fut comblée qu'au printemps 1905.

---

<sup>18</sup> Ce mortier de campagne était une pièce d'un vieux modèle et peu mobile.

Malgré ces dysfonctionnements, il n'en restait pas moins vrai que le gouvernement russe avait la ferme volonté de triompher et de conserver sa situation acquise en Extrême-Orient.

Face aux prétentions des puissances européennes dans la région, notamment après la guerre sino-japonaise et la guerre des Boxers, le Japon employa la totalité de ses ressources financières pour donner à sa flotte et à son armée de terre une puissance correspondante à ses intérêts nationaux. L'effectif de l'armée avait été porté, entre 1896 et 1903<sup>19</sup>, de sept à treize divisions (la garde et douze divisions), toutes du modèle allemand<sup>20</sup>. L'échelon du corps d'armée n'existait pas chez les Japonais et les divisions étaient réparties dans quatre armées (une cinquième armée fut créée au cours de la guerre avec des éléments de réserve te la 4<sup>e</sup> division) :

- 1<sup>re</sup> armée, général Kuroki, division de la garde, 2<sup>e</sup> et 12<sup>e</sup> divisions.
- 2<sup>e</sup> armée, général Oku, 3<sup>e</sup>, 4<sup>e</sup> et 6<sup>e</sup> divisions.
- 3<sup>e</sup> armée, général Nogi, 1<sup>re</sup>, 7<sup>e</sup>, 9<sup>e</sup> et 11<sup>e</sup> divisions.
- 4<sup>e</sup> armée, général Nodzu, 5<sup>e</sup> et 10<sup>e</sup> divisions.
- A la disposition du commandant chef, 8<sup>e</sup> division.

A ces divisions s'ajoutaient deux brigades de cavalerie<sup>21</sup>, deux brigades d'artillerie<sup>22</sup> équipées d'obusiers de 120 ou de 150. Toutes ces unités pouvaient être réparties dans les différentes armées.

La supériorité numérique russe croissante et le nombre élevé de leurs propres pertes, notamment après le siège de Port Arthur, forcèrent les Japonais à mettre en ligne de nouvelles troupes. Le seul moyen fut de rappeler les jeunes classes de l'armée territoriale, mais ils ne pouvaient pas être employés en dehors du territoire national selon les textes de loi. Leur rappel fut prononcé par la loi du 28 septembre 1904. Cette même loi supprima la distinction entre la réserve de l'armée active et l'armée territoriale. Ce texte permit donc de disposer de 90 000 hommes supplémentaires pouvant être employés hors du territoire national.

Ces chiffres montrent que le Japon, qui comptait 48 millions d'habitants, était loin d'utiliser toutes ses ressources humaines. Il aurait d'ailleurs difficilement pu en utiliser plus, pour des raisons de temps et surtout de budget.

La direction supérieure des opérations fut confiée à un grand quartier général qui resta au Japon, à Hiroshima, et qui fonctionna sous les ordres mêmes du Mikado. En réalité, le chef du grand état-major, le maréchal Oyama, exerça dès le début le commandement en chef avec comme chef d'état-major, le sous-chef du grand état-major le général Kodama. Il fut question, quand les opérations prirent de l'ampleur et que les armées commencèrent à opérer de façon coordonnée, de transporter le grand quartier général sur le continent. Le 6 juillet 1904, le maréchal Oyama quitta le Japon comme général en chef pour se rapprocher des deuxième et

---

<sup>19</sup> La plus forte augmentation des effectifs eut lieu entre 1897 et 1898, mais la transformation ne fut réellement effective qu'en 1903, peu de mois avant les négociations qui menèrent à la guerre.

<sup>20</sup> Elles étaient composées de 2 brigades d'infanterie à 2 régiments de 3 bataillons, 1 régiment de cavalerie à trois escadrons, 1 régiment d'artillerie de campagne à 6 batteries (2 groupes) de 6 pièces (9 batteries pour la 7<sup>e</sup> division). Sur les 13 régiments d'artillerie endivisionnés, cinq étaient équipés de batteries de montagne. Les effectifs de la division étaient de 14000 combattants pour un effectif total de 22 000 hommes (dont des porteurs).

<sup>21</sup> A 2 régiments de 4 escadrons.

<sup>22</sup> A 3 régiments de 2 groupes de 3 batteries à 6 pièces.

quatrième armées qui s'avançaient le long de la voie ferrée. Le général Kodama l'accompagna comme chef d'état-major.

Les deux armées avaient à leur disposition des soldats d'excellente qualité<sup>23</sup>. Chez les Japonais il y avait sans doute plus d'entrain et d'enthousiasme que chez les Russes : l'absence de tout succès visible de leur part accentua encore plus cette différence.

## **DISPOSITION DES FORCES AU DEBUT DU CONFLIT**

Du côté russe, les troupes immédiatement disponibles en Extrême-Orient, qui avait été rapidement renforcées à la suite du voyage d'inspection du général Kouropatkine en Asie, étaient réparties en deux groupements absolument séparés. Le premier détachement (un corps d'armée avec 30 000 hommes environ), celui du Nord, se trouvait au sud de l'Oussouri dans la région de Vladivostok. L'autre (deux corps d'armée, soit 60 000 hommes environ), celui du sud, était en Mandchourie méridionale, dans la région de Moukden avec des troupes avancées sur le Ya-Lou. Une troisième armée, formée de renforts arrivant du reste de l'empire, devait monter en puissance dans la région de Kharbin. En plus des forces de manœuvre, Vladivostok et Port Arthur possédaient leurs garnisons et quatre brigades de gardes forestiers assuraient la défense de la voie ferrée de l'Est chinois.

En Mandchourie, le général Liniévitch commandait en chef sous les ordres du vice-roi Alexeïév. Cet homme âgé de plus de 63 ans avait combattu en Crimée et au cours de toutes les campagnes russes qui avaient suivi. La nomination du ministre de la guerre Kouropatkine comme général en chef des armées de terre en Extrême-Orient montra bien que le commandement du général Liniévitch n'était que provisoire.

Face à ce déploiement de troupes, et à leur concentration, il était évident que la Russie voulait faire un effort important pour la défense de ses installations extrême-orientales.

Le Japon, quant à lui, pouvait transporter plus facilement ses troupes disponibles sur le théâtre d'opérations. Il disposait d'un nombre de navires suffisants pour transporter simultanément cinq divisions d'infanterie (soit 70 000 hommes). Il pouvait donc en trois rotations projeter 200 000 hommes en trois semaines environ. A partir du 8 février 1904, il fallut sept jours pour mobiliser le 1<sup>er</sup> échelon. Les opérations purent en conséquence commencer au début du mois de mars.

Du côté russe, les renforts durent arriver par le Transsibérien qui était à voie unique. Les Russes construisirent du 10 au 29 février une voie ferrée sur les glaces du lac Baïkal<sup>24</sup> afin d'envoyer vers l'Est chinois les 65 locomotives et les 2 000 wagons qui y faisaient cruellement défaut. Avec la construction de voies de garages, le rendement de la ligne passa de sept à neuf trains par jour dans les deux sens. Du début à la fin de la guerre le Transsibérien a satisfait aux exigences qui lui furent imposés : 410 000 hommes, 93 000 chevaux et 1 000 pièces d'artillerie parcoururent les 7 000 kilomètres de la ligne. Cependant,

---

<sup>23</sup> On peut dire que le dicton : « Il ne suffit pas de tuer un Russe, il faut encore le pousser pour qu'il tombe. » était encore valable. Ce dicton avait cours dans l'armée française après la bataille de Eylau (février 1807). In *Revue de la Cavalerie*, oct. 1885, p. 28.

<sup>24</sup> A cette époque, la ligne s'interrompait au lac Baïkal et le transport des trains était assuré par bateau brise-glaces entre les deux rives. La guerre fit accélérer les travaux de construction de la voie qui contourna le lac. Elle fut achevée le 25 septembre au prix d'efforts énormes et sous l'impulsion énergique du ministre Khilov, ministre des transports.

les Russes durent attendre 3 ou 4 mois avant de commencer à obtenir un rapport de forces qui put leur être favorable. Le commandement en était conscient et son but premier était de gagner des délais<sup>25</sup>.

L'un des ses soucis majeurs était qu'un débarquement des Japonais sur les côtes de la Mandchourie méridionale ou au sud de l'Oussouri eut lieu, à cause des répercussions sur l'opinion publique d'une part et d'autre part parce que leurs troupes pouvaient atteindre la région de Moukden et la région plus au nord avant que les troupes russes aient été rassemblées en nombre suffisant ce qui aurait forcé les Russes à engager une bataille décisive avant d'avoir réalisé leur concentration. Le danger était moins grand si ce débarquement avait lieu en Corée car la distance qui séparait les deux armées était beaucoup plus grande et les Japonais auraient dû s'éloigner de la côte, donc de leur base ce qui aurait affaibli leur capacité de manœuvre.

En aucun cas il s'agissait pour les Russes d'empêcher le débarquement des Japonais, il leur suffisait de les tenir éloignés le plus possible de la zone de concentration des troupes venues d'Europe. Il leur fallait donc forcer les Japonais à débarquer en Corée. Or il était impossible en s'installant dans une position centrale, d'empêcher un débarquement en dehors de la Corée. De Vladivostok à Niou-tchang on compte près de 900 kilomètres et à l'embouchure du Ya-Lou près de 700. De plus, le pays est coupé par un massif montagneux difficile à traverser à l'époque du fait du manque de routes carrossables. La seule solution consistait à former deux détachements indépendants : l'un dans la région de Vladivostok<sup>26</sup> et l'autre en Mandchourie méridionale.

L'inconvénient de cette répartition était que chacun des deux détachements se trouvait inférieur à celui de l'armée japonaise réunie. De ce fait les Russes ne pouvaient s'engager qu'avec prudence pour éviter de déclencher une bataille décisive avec un ennemi très supérieur en nombre. La décision de ne pas s'opposer à un débarquement en Corée semblait manifeste également dans la répartition de la flotte. Cette dernière était divisée en deux détachements : le plus fort à Port Arthur et le plus faible à Vladivostok. En 1903, l'amiral Alexeïév avait donné à ce dernier comme mission : « 1) la guerre de croisière près du littoral japonais (...), 2) l'attaque des lignes des lignes de communication de l'armée japonaise, 3) une diversion pour détourner les croiseurs-cuirassés japonais de la flotte de combat ... »<sup>27</sup> Nous verrons dans les chapitres suivants qu'en fait les sept raids qu'effectuèrent ces croiseurs eurent un impact limité, même s'ils accaparèrent les bateaux de l'amiral Kamimura pendant quelques mois.

Avec le recul de l'histoire et à la lumière de ce que nous avons décrit dans le premier chapitre, nous pourrions nous demander pourquoi les Russes n'ont-ils pas suffisamment préparé cette guerre que pourtant ils savaient inévitable depuis le traité de Shimonoseki et l'occupation de Port Arthur.

En fait la Russie avait été invitée fermement, et pas seulement par le Japon, à évacuer la Mandchourie. Cette évacuation visant, selon les grandes puissances ayant des intérêts en

---

<sup>25</sup> Ces délais s'allongèrent encore du fait du recul des aires de débarquement et de concentration des renforts imposés par à l'avancée des Japonais.

<sup>26</sup> Ce groupement de force pouvait être plus faible que l'autre du fait des fortifications de cette ville et de la baie de Possiet, et de la longueur et de rudesse de l'hiver dans cette région qui y rendaient un débarquement peu probable.

<sup>27</sup> In *La dispersion russe en 1904*. Amiral Castex *Théories stratégiques*, tome IV, pp. 12-17.

Extrême-Orient, à sauvegarder l'équilibre de la région. Jusqu'en 1903, la Russie évita des complications plus sérieuses en se déclarant disposée à une évacuation de ce territoire et en n'y laissant que des troupes visant à maintenir la sécurité dans le pays. Il lui était donc impossible d'y renforcer sa présence militaire.

Quant à la Sibérie orientale et la région de Vladivostok, les Russes n'auraient rien eu à gagner en y rassemblant des troupes. Car, pour gagner la Corée ou la Mandchourie méridionale, les forces provenant de ces deux régions auraient été dirigées dans un premier temps sur Kharbin d'où la moitié au moins d'entre elles aurait parcouru à pied les 600 km les séparant encore de Moukden. La durée totale aurait été de 35 à 40 jours, or il ne fallait pas plus de temps aux renforts venus d'Europe pour arriver sur le théâtre par le Transsibérien.

Le dernier aspect, et non des moindres est que les corps d'armées nécessaires devaient, une fois déployés en Extrême-Orient, être maintenus en alerte, sinon leur montée en puissance avec des compléments venus d'Europe aurait occasionné de grosses difficultés et duré plusieurs mois. Or le logement et l'approvisionnement d'une telle masse de troupes en Sibérie orientale ou en Mandchourie auraient entraîné d'énormes dépenses qui ne pouvaient être que temporaires donc engagées uniquement dans le cadre d'une première étape vers la guerre.

Le Japon se serait certainement senti menacé par ces préparatifs, et du fait de la puissance du parti favorable à la guerre, on peut supposer qu'il n'aurait pas assisté tranquillement et pendant longtemps à la concentration des troupes russes. Les premières mesures auraient constitué un *casus belli* et auraient tourné l'opinion du monde entier contre la Russie.

De tout ce qui précède, il ressort que la rapidité d'exécution était pour les Japonais un impératif majeur. Ils n'avaient pas l'intention d'empêcher le mouvement des renforts russes, mais ils devaient s'efforcer de remporter le plus tôt possible des succès décisifs afin de prendre une supériorité sur les Russes que ces derniers auraient été dans l'impossibilité de contrebalancer. D'où la nécessité pour eux d'obtenir dès le début un rapport de forces qu'il leur fut très favorable. A ce point de vue, toute diminution dans les effectifs, provoquée par le maintien de la sécurité en Corée et le long des itinéraires logistiques par suite de l'éloignement des points de débarquement était pour les Japonais un gros désavantage. Il leur fallait donc débarquer le plus près possible de l'ennemi. Les côtes de la Mandchourie permettaient de choisir plus librement les points de débarquement que la région de Vladivostok. Soit au nord du golfe de Liao-toung à Niou-tchouang (Yu-Kéou), ce qui aurait permis l'accès rapide au chemin de fer de l'Est chinois mais aurait provoqué une forte résistance des Russes, soit à l'est de la presqu'île de Liao-Toung, dans la région de Pi-Tse-Ouo et Ta-Kou-Chan.

La première condition de réussite de ce plan était une diminution importante de la flotte russe. Un simple blocus, qui l'aurait retenue dans un port n'aurait pas offert les mêmes garanties de sécurité et, surtout aurait immobilisé une partie de la flotte japonaise dont le manque se serait fait cruellement ressentir lors des opérations de débarquement. C'est pourquoi le commandement japonais chercha à mettre la main le plus tôt possible sur la Corée, militairement et politiquement, après avoir annihilé pour longtemps la flotte russe dans la nuit du 8 au 9 février (calendrier Grégorien<sup>28</sup>). Togo échoua dans sa tentative de destruction de la flotte russe de Port Arthur, ce qui l'obligea à faire le blocus du port.

---

<sup>28</sup> Certains documents utilisent le calendrier Julien qui était utilisé en Russie et qui avait 13 jours de retard sur le calendrier Grégorien. Toutes les dates citées dans ce mémoire sont celles du calendrier Grégorien.

Préférant à une action militaire rapide, la sécurité absolue de leur débarquement et le succès politique obtenu par l'occupation de la Corée, les Japonais décidèrent de débarquer sur la côte ouest de la presqu'île coréenne. Les Russes auraient sans doute préféré un débarquement plus au sud de la presqu'île coréenne. Le débarquement de la première armée sous les ordres du général Kuroki (composée de la garde et des 2<sup>e</sup> et 12<sup>e</sup> divisions) marqua le début de la guerre. Elle débarqua d'abord à Chemoulpo (ou Tche-Moul-Po), à cause des glaces, puis, plus au nord à Tche-Nan-Po.

Les Japonais comptaient ainsi forcer les Russes à s'engager fortement en direction de Séoul, ce qui leur aurait permis de livrer une bataille dans des conditions particulièrement favorables et de pouvoir prendre les Russes à revers, en débarquant facilement sur les côtes mandchoues ainsi dégarnies.

\* \* \*

\*

## CHAPITRE III :

### LA GUERRE

Nous présenterons dans ce chapitre un historique très succinct du déroulement de la guerre. Sa seule ambition est permettre de situer les événements pris comme exemple au chapitre suivant. Une chronologie succincte figure en annexe 1.

Il semble possible de diviser le conflit russo-japonais en trois phases différentes. La première phase est une phase « navalo-terrestre » où les activités terrestres et maritimes s'équilibrent et se combinent. La seconde phase est plutôt terrestre, elle s'achève avec la bataille de Moukden. La troisième, enfin, est une phase navale qui aboutit à la bataille de Tsushima.

#### LA PHASE NAVALO-TERRESTRE

Dès le déclenchement des hostilités, les Japonais voulaient obtenir la suprématie maritime pour permettre le débarquement des troupes au sol. Vladivostok étant bloqué par les glaces, ils n'avaient plus qu'à neutraliser le détachement basé à Port Arthur. Tous les efforts des Japonais se concentrèrent, donc sur ce port. En vue de fermer la passe et d'interdire à l'escadre russe de sortir de la rade. La faiblesse nipponne résidait dans la nécessité de franchir la mer du Japon pour projeter ses forces terrestres et leur ravitaillement. Ne pas neutraliser tous les moyens navals russes avant de commencer les opérations de débarquement, les aurait forcés à limiter le nombre de convois et de les escorter puissamment sans pour autant avoir la certitude de les voir atteindre leur objectif.

Dans la nuit du 8 au 9 février 1904, la flotte de l'amiral Togo croisant au large de Port Arthur, envoyait dans la rade de Port Arthur, ses torpilleurs qui coulèrent deux cuirassés et un croiseur cuirassé. Puis suivit le bombardement du port, qui ne fit cependant pas de gros dégâts. Simultanément, le 9 au matin, une escadre japonaise envoyait par le fond deux navires qui se trouvaient à Chemoulpo, sur la côte occidentale de la presqu'île coréenne, livrant ainsi un premier site possible de débarquement.

L'amiral Togo n'avait pas réussi à anéantir l'escadre russe, c'est pourquoi il tenta de neutraliser Port Arthur en tant que base navale ou d'attirer les navires russes loin de l'appui-feu que leur fournissait l'artillerie des forts. Le 11 mars, le 15 mars et le 3 mai, il tenta d'obstruer le goulet, en y coulant des vapeurs lestés avec des pierres et des matières incendiaires. Le port ne fut neutralisé que partiellement mais lorsque Makarov voulut en profiter par une tentative de sortie, du 11 au 13 avril, il échoua en y laissant sa vie : le bâtiment sur lequel il avait embarqué, le *Pétropavlosk* (le plus puissant des cuirassés de la marine russe), sauta sur une mine et coula avec presque tout son équipage. La disparition de Makarov fut considérable pour la marine russe d'Extrême-Orient. Mais l'escadre russe représentait toujours une menace pour Togo, c'est pourquoi la prise de Port Arthur était impérative.

Après avoir débarqué dans la région de Chemoulpo, les Japonais élargirent leur tête de pont en installant leur base d'opération près de l'embouchure du Ya-Lou, derrière lequel étaient massés les Russes. Le général Zassoulitch accepta le combat le 30 avril et fut défait à Turen-Tchen et dut se replier, suivi assez lentement par les Japonais. Ceux-ci, après avoir conquis Feng-Hoang-Tcheng, cessèrent de pousser vers le nord et commencèrent leur mouvement vers le sud-ouest en direction de Port Arthur, en vue de réaliser la jonction avec les forces du général Oku qui, débarquées dans la région de Port Adams, se dirigeaient vers la ville par le nord-ouest. La jonction des deux armées se fit le 12 mai. Port Arthur se trouva coupé de toutes liaisons avec le gros de l'armée russe<sup>29</sup>. Le 26 mai, l'armée du général Oku, après avoir subi d'énormes pertes, s'empara, au sixième assaut de Kin-Tchéou où la presque île de Kouang-Toung est la plus étroite. A partir de cet instant, le siège proprement dit de Port Arthur commença. Le gros de l'armée russe était alors établi le long de la voie ferrée, entre Liao-Yang et Moukden. Kouropatkine tenta avec lui une action de désenclavement le 14 juin qui se solda par un échec à Wa-Fan-Gou.

La tactique japonaise était une tactique de choc très simple qui consistait en une succession d'assauts d'infanterie à la baïonnette. Les Russes les repoussèrent les uns après les autres, grâce à leurs mitrailleuses. Devant l'ampleur des pertes humaines ils décidèrent de mener un siège classique. Ils creusèrent des tranchées d'approche et cherchèrent à placer des mines au pied des fortifications. La garnison bombardée sans trêve de la terre et de la mer à partir du 7 août, opposa une résistance opiniâtre sous les ordres du général Stoessel. Le 10 août, une dernière tentative de sortie de l'escadre russe visant à rallier Vladivostok, sous les ordres de l'amiral Witheft, échoua. L'enjeu de cette sortie était énorme, car si Witheft réussissait à rejoindre Vladivostok, Togo aurait eu à l'affronter en plus des renforts venus de la Baltique. La bataille eu lieu le 10 août (bataille de la mer Jaune), Witheft y trouva la mort et plusieurs navires coulés. Les bâtiments de guerre restant que Togo ne poursuivit pas, rentrèrent à Port Arthur pour la dernière fois. Ils y furent désarmés et leur artillerie servit à renforcer les ouvrages défensifs de la ville. L'amiral Jessen ayant eu connaissance de la tentative de Witheft, voulut le soutenir avec ses trois croiseurs depuis Vladivostok. Parti le 11, il fut défait le 14 au nord-est de Tsushima par l'amiral Kamimura (bataille de la mer du Japon). Ce combat naval fut le dernier avant Tsushima, la lutte, jusque là se déroula entièrement sur terre.

## **LA PHASE TERRESTRE**

Tout en maintenant leur pression sur Port Arthur, les armées japonaises, qui se renforçaient sans cesse par le port d'In-Kéou, reprirent, dès le début d'août 1904, leur offensive vers le nord contre le gros des forces russes. Celles-ci, qui n'avaient guère bougé depuis trois mois, s'étaient installées sur une position défensive, en avant du Liao-Yang. La bataille se déclencha le 29 août. Elle dura huit jours et opposa des effectifs sensiblement égaux (150 000 hommes environ de chaque côté). Kouropatkine, menacé d'être tourné, donna l'ordre de la retraite bien que ses pertes (16 000 hommes hors de combat) fussent nettement inférieures à celles des Japonais (24 000). Les Japonais restèrent maître du terrain.

Le généralissime avait, en reculant, atteint Moukden le 7 septembre. Il se retrancha solidement au sud de la ville et décida de reprendre l'offensive le 7 octobre. Cette bataille, la bataille de Cha-Ho, se livra sur un front de 80 kilomètres et dura huit jours. Après des combats encore plus acharnés encore qu'au Liao-Yang, les Russes durent céder. Cet échec

---

<sup>29</sup> Les deux derniers trains de munitions et de matériel arrivèrent à Port Arthur le 11 mai.

leur coûta 42 000 hommes blessés ou morts. Les Japonais, quant à eux, en perdirent 16 000. Les deux armées, pareillement épuisées restèrent face à face pendant 5 mois. Pour reprendre l'offensive, il fallait à l'un des deux belligérants des renforts en grand nombre. Avec la chute de Port Arthur, les Japonais purent, en recevoir les premiers.

Le 15 septembre, les Japonais réussirent à faire sauter des mines au pied de la forteresse qui protégeait le port au nord et au nord-est et créèrent une brèche dans laquelle s'engouffra l'infanterie. Le 20, les Russes durent abandonner leur position sur la forteresse mais résistèrent à l'est où leurs troupes étaient retranchées sur les collines. Face aux pertes humaines qu'ils continuaient à subir, les Japonais mirent leur artillerie en batterie pour pilonner les positions russes. Ils pilonnèrent non seulement les positions retranchées russes, mais aussi le port où ils coulèrent plusieurs navires. Malgré une résistance opiniâtre, les assiégés durent céder encore du terrain le 14 octobre. Leur position devint alors critique avec l'apparition d'épidémies meurtrières qui s'ajoutaient à la famine. Le 24 novembre les Japonais passèrent à l'offensive pour tenter un assaut décisif. Après de fortes préparations d'artillerie, ils prirent pied sur la colline 203 dominant le port le 5 décembre. Elle tomba entièrement entre leurs mains le 10. La perte de ce point clef força le général Stoessel à demander à capituler le 1<sup>er</sup> janvier 1905. Les Russes firent sauter dans la nuit les derniers forts et sabordèrent les derniers navires. Le 2 janvier, la capitulation était signée par Stoessel et Nogi. Le siège avait duré 329 jours, il avait coûté au Japonais 100 000 hommes, dont 20 000 morts. Les Russes perdirent 52 000 hommes dont 11 000 tués. Le général Nogi se mit en route vers le nord immédiatement après la capitulation et l'amiral Togo put faire réparer ses navires avant l'arrivée de l'escadre de l'amiral Zinovy Rodjestvensky.

Après quelques combats préliminaires menés à partir du 20 février 1905, le 28, les Japonais renforcés par ces nouvelles troupes, reprenaient l'offensive sur toute l'étendue du front, au sud de la ville de Moukden qui donna son nom à la nouvelle bataille. La lutte dura 10 jours, elle fut aussi violente que lors des batailles précédentes et se déroula sur un front de 120 kilomètres avec 600 000 combattants. Finalement, la gauche russe fut enfoncée par les troupes de Kuroki, ce qui entraîna la retraite de toute l'armée. Le 10 mars, le maréchal Oyama entra dans Moukden. Poursuivie par les vainqueurs, l'armée russe ne s'arrêta qu'à Tieling, soit 60 kilomètres au nord de Moukden. Elle avait perdu 130 000 hommes contre 60 000 pour l'armée japonaise.

## LA PHASE NAVALE

La guerre semblait difficile sinon impossible à remporter pour les Russes, sans avoir la maîtrise des mers. Or, les croiseurs de Vladivostok avaient été défaits le 14 août lors de la bataille de la mer du Japon (il n'en restait plus que deux)<sup>30</sup> et la flotte de Port Arthur, après l'échec de l'amiral Witheft, était bloquée et menacée de destruction. Le Tsar décida de faire partir pour l'Extrême-Orient l'escadre de la Baltique. Celle-ci, placée aux ordres de l'amiral Zinovy Rodjestvensky appareilla de Libau le 13 octobre 1904. Elle devait être renforcée en route par les bâtiments de l'amiral Nebogatov commandant la 3<sup>e</sup> escadre du Pacifique<sup>31</sup> qui appareillèrent à leur tour le 15 février 1905 de Libau.

---

<sup>30</sup> Les croiseurs, dont nous avons donné la mission (cf. supra p. 20) avait effectué sept raids pour remplir cette dernière. Selon l'amiral Castex, ils furent « impuissants à arrêter et même à ralentir un seul instant le courant des transports militaires dirigés du Japon vers le continent, ni les ravitaillements en provenance de l'extérieur. » (*In op. cit.*, Tome I, p. 139).

<sup>31</sup> Cette escadre comprenait : un cuirassé (*Empereur Nicolas 1<sup>er</sup>*), trois garde-côtes et un vieux croiseur cuirassé.

Le voyage avait été ponctué d'incidents au cours desquels l'hostilité de l'Angleterre fut manifeste. Cette hostilité se fit encore plus grande suite à l'incident de Hull. L'escadre russe avait rencontré dans la nuit du 21 au 22 octobre, en mer du Nord, sur le *Dogger Bank* une flottille de chalutiers du port anglais de Hull. Elle ouvrit le feu dessus, coulant un bateau, tuant deux hommes et en blessant une vingtaine<sup>32</sup>. Lord Lansdowne émit les plus vives protestations envers la Russie et des ordres préliminaires de mobilisation furent donnés à la flotte britannique. Sur les conseils du gouvernement français, le Tsar proposa de soumettre le litige à une commission internationale d'enquête, selon les conventions de La Haye, ce que la Grande-Bretagne accepta. La commission se réunit à Paris, le 20 décembre, sous la présidence de l'amiral français Fournier. Elle rendit l'amiral russe responsable de l'ouverture du feu sans motif suffisant, mais reconnut sa bonne foi et sa bonne volonté. La question des indemnités fit l'objet de négociations directes entre la Grande-Bretagne et la Russie en mars 1905.

L'amiral Rodjestvensky avait pour mission de reconquérir la maîtrise de la mer de Chine afin de couper les communications de l'armée japonaise avec son territoire national. Cependant, en janvier 1905, il avait télégraphié au Tsar depuis les côtes malgaches que, étant donné la faiblesse de ses forces, il souhaitait rallier Vladivostok le plus vite possible afin, à partir de ce port comme point d'appui, de gêner les communications japonaises. L'amiral Togo quant à lui avait reçu, en août 1904, du grand quartier général, l'ordre bien simple suivant : « Se concentrer dans le nord et s'efforcer de détruire complètement l'escadre ennemie. »<sup>33</sup>

L'escadre russe entra dans l'océan Pacifique le 27 mars 1905. Pour atteindre Vladivostok, elle pénétra le 27 mai dans le détroit de Corée où l'attendait la flotte japonaise aux ordres de l'amiral Togo. Le volume des deux flottes en navire de combat était sensiblement équivalent : 24 navires dont 8 cuirassés et 13 000 hommes pour les Russes et 31 navires dont 6 cuirassés pour les Japonais avec 15 000 hommes. Toute fois la qualité des deux escadres était très différente. Celle de l'amiral Togo était admirablement entraînée, très bien commandée, aguerrie par ses combats précédents et animée d'un moral très élevé. Celle de Rodjestvensky, composée de bateaux hétérogènes, mal entraînée et servie par des équipages de qualité médiocre parmi lesquels avaient déjà eu lieu des tentatives de mutinerie.

La bataille dura toute la journée du 27 mai, la nuit suivante et la journée du 28 avec du brouillard et une mer mauvaise. A 5 heures du matin, le 27, un croiseur-éclaireur japonais signala par T.S.F. l'arrivée de l'escadre russe. Vers 10 heures, les Russes arrivèrent en vue de la flotte japonaise et 11 heures 20 ils ouvrirent le feu. Les Japonais marchèrent droit sur l'escadre russe qu'ils atteignirent en début d'après-midi. Togo s'imaginait que, d'après les renseignements reçus, les navires russes étaient en deux colonnes et voulut diriger ses cuirassés sur la plus faible, c'est dire celle composée des croiseurs, de façon à bénéficier du meilleur rapport de force. Mais il s'aperçut que les Russes étaient sur une seule ligne. Il exécuta alors une contre marche, à portée des tubes ennemis, ce qui était particulièrement risqué. La bataille s'engagea alors réellement, il était 14 heures 15. Les croiseurs japonais furent envoyés vers le sud afin de tourner la masse russe et ainsi prendre les Russes entre deux feux. Dès 14 heures 25, quatre navires russes sont en feu, l'amiral Felkersam était tué et l'amiral Rodjestvensky, blessé, avait changé de bateau. A partir de cet instant, le désordre

---

<sup>32</sup> Une fausse information était parvenue à l'amiral Rodjestvensky, comme quoi les Japonais avaient acheté en Europe des bâtiments légers pour attaquer la flotte russe en mer du Nord.

<sup>33</sup> Historique officiel japonais, cité par le lieutenant-colonel Henri Mordacq in *La guerre au XX<sup>e</sup> siècle. Essais stratégiques*. pp. 235 et 236.

s'installa dans la ligne russe. Les deux flottes faisaient route vers le sud-est sur deux lignes parallèles. Le tir était gêné par la fumée et le brouillard. Entre 17 et 18 heures, l'escadre russe perdue dans le brouillard échappa à la surveillance des croiseurs japonais. Se voyant libre, elle se divisa en deux : les cuirassés avec Rodjestvensky tentant de rallier Vladivostok tandis que les croiseurs iraient vers le sud. Vers 18 heures, Togo reprit le contact avec la fraction de Rodjestvensky dont il coula encore, l'un après l'autre, deux cuirassés (sur six). A 19 heures 30, avec la nuit qui pouvait entraîner des tirs fratricides, il abandonna momentanément la poursuite et ordonna à toute la flotte de faire route vers le nord pour se rassembler le lendemain matin à Matsu-Shima. Pendant ce temps au sud les croiseurs japonais s'étaient lancés à la poursuite des croiseurs russe et du convoi qu'ils escortaient. Le combat d'abord indécis tourna à l'avantage des Russes, grâce à l'arrivée des cuirassés de Nebogatov, mais vers 17 heures 30, l'amiral japonais Kamimura, marchant au canon, surgit à son tour et les Russes eurent le dessous. Rompant le contact, Nebogatov alla rejoindre les autres cuirassés vers le nord. Dès lors, les croiseurs et les torpilleurs russes abandonnèrent la lutte et cherchèrent à s'échapper vers le sud et l'ouest, certains vers le nord dans l'espoir de rejoindre les cuirassés. Ces derniers pensaient pouvoir bénéficier d'une accalmie pendant la nuit mais ils durent subir les attaques nocturnes des 80 torpilleurs jusque là restés dans le détroit de Corée. Ils coulèrent deux cuirassés et obligèrent trois autres navires à se saborder. Au matin il ne restait plus de l'escadre russe que cinq bâtiments. L'amiral Nebogatov ralliant tout ce qu'il put tenta de s'échapper vers le nord à toute vapeur. Togo se lança à sa poursuite et l'obligea à se rendre vers 9 heures.

Des 38 navires entrés dans le détroit de Corée, 19 étaient coulés, 2 étaient échoués, 7 étaient capturés, 3 se réfugièrent à Manille avec l'amiral Enquist, 3 à Shanghai et 1 à Madagascar, et seuls trois navires atteignirent Vladivostok<sup>34</sup>. Rodjestvensky, qui était blessé, fut fait prisonnier. Des 14 000 marins russes, 6 000 furent capturés, 5 000 furent tués ou noyés et 3 000 rejoignirent Vladivostok ou furent internés dans un port neutre. Les Japonais ne perdirent que 11 torpilleurs, 117 tués ou disparus et 583 blessés. Après la bataille de Tsushima, les Russes regroupèrent leurs moyens terrestres dont le commandement passa du général Kouropatkine au général Liniévitch.

Alors que les Japonais préparaient une nouvelle offensive et que, par conséquent, une nouvelle bataille qui déciderait du sort de la guerre était imminente, les pourparlers de paix s'engagèrent le 10 juin 1905, sur l'initiative du président Roosevelt. Malgré cela les Japonais s'emparèrent encore de l'île Sakhaline entre le 8 et le 30 juillet dont ils proclamèrent le rattachement au Japon.

Les négociations de paix furent difficiles car les ambitions du Japon, fort de sa victoire, étaient grandes et le gouvernement russe n'était disposé, selon les termes même du Tsar à « ne céder, ni un pouce de terre russe, ni un kopeck d'indemnité. » Les Etats-Unis et la Grande Bretagne firent pression sur le Japon qui signa le traité de Portsmouth le 5 septembre 1905.

\* \* \*

\*

---

<sup>34</sup> Voir le bilan détaillé dans : *La guerre russo-japonaise sur mer* de Gérard Piouffre, p. 293



## **CHAPITRE IV :**

### **ENSEIGNEMENTS**

La guerre russo-japonaise a préfiguré les conflits du XX<sup>e</sup> siècle dans les domaines tactique, technique et stratégique. Dans le domaine tactique, l'étendu des fronts, la durée des batailles et le volume des pertes ont donné un aperçu de ce qu'a été par la suite la Première Guerre mondiale. Toujours dans ce domaine, l'emploi des armes a connu une grande évolution due en grande partie à l'accroissement de la puissance de feu (utilisation massive de mitrailleuses et primauté de l'artillerie lourde sur l'artillerie d'accompagnement), y compris dans le combat naval. Ces changements tactiques découlèrent souvent des avancées technologiques importantes que les Européens n'avaient pas forcément mesurées après trente de paix que se soit dans le domaine de l'armement, de l'organisation du terrain, des transmissions et surtout dans le domaine naval. Enfin, Tous ces aspects ont des conséquences stratégiques, dont les effets se sont fait sentir jusqu'à la fin de la Seconde Guerre mondiale, avec notamment le deuxième conflit russo-japonais en Mandchourie, et même au-delà si l'on considère que la stratégie soviétique est née des enseignements tirés de la guerre de 1904-1905.

### **TACTIQUES**

C'est le domaine dans lequel, les auteurs contemporains s'accordent à dire que les changements ont été les plus flagrants. Le champ de bataille, tant terrestre que naval, a pris une nouvelle physionomie qui préfigure celui de la guerre de 1914/1918 en Europe.

#### **L'étendue des fronts.**

Déjà, en 1870, dans la manœuvre stratégique (*opérative* de nos jours), les fronts avaient atteint près de 120 kilomètres<sup>35</sup>, ce qui paraissait énorme. Le fait nouveau en Mandchourie était que de telles distances étaient apparues dans la bataille : 120 kilomètres de front à Moukden.

Les grandes batailles du XIX<sup>e</sup> siècle atteignaient rarement des fronts supérieurs à une dizaine de kilomètres. Marengo, en 1800, opposa au total 60 000 hommes sur un front de 4 kilomètres, soit une densité de 6 hommes par mètres courant, à Waterloo, en 1815, sur un front de même grandeur, le nombre des combattants s'élevait à 150 000 (densité 18), à Sadowa, en 1866, se furent 450 000 combattants qui s'affrontèrent sur 15 kilomètres ce qui représentait à l'époque un record.

Or, Liao-Yang vit moins de 30 000 hommes se battre sur un front de 50 kilomètres (densité 4), à Cha-Ho se furent 200 000 Russes qui affrontèrent 170 000 Japonais sur un front de 60 kilomètres, enfin à Moukden, sur les 120 kilomètres de front se furent 600 000 combattants qui s'affrontèrent (densité 3).

---

<sup>35</sup> C'était le cas des I<sup>e</sup>, II<sup>e</sup> et III<sup>e</sup> armées allemandes dans les premiers jours d'août.

L'allongement des champs de bataille se traduit par une densité plus faible de la ligne de combat. Ce constat nous ramène quelque peu au XVIII<sup>e</sup> où l'ordre mince l'emporta sur l'ordre profond, mais cette fois nous pouvons nous demander si l'ordre oblique n'a pas cédé le pas à l'ordre parallèle du fait qu'aucun adversaire n'eut les moyens de percer le front localement. C'est ce qui se produisit en 1914/1918, avant l'arrivée « des chars et des Américains » (maréchal Foch).

Cette évolution est donc due, à une utilisation et à un aménagement du terrain beaucoup plus poussée avec l'apparition des lignes de tranchées notamment, à la rapidité et à la portée accrues du tir de l'infanterie avec les mitrailleuses et à la puissance de l'artillerie lourde rendue plus précise par le système des observateurs de l'avant.

Cette évolution se prolongea, comme nous l'avons vu à la Première Guerre mondiale. La bataille de la Marne, en 1914, vit s'opposer deux millions de combattants sur 300 kilomètres de front (densité 3) et la bataille de Picardie, en 1918, un million sur 80 kilomètres (densité 5). Au cours de la Seconde Guerre mondiale ce caractère s'accrut encore, notamment en Russie.

Cette étendue des fronts fit disparaître ce que Napoléon appelait *l'avant-garde générale*. Ce procédé, qui permettait d'obtenir des renseignements de théâtre au plus loin et au plus tôt, n'était plus adapté à l'immensité des fronts, ni aux effectifs colossaux engagés dans la bataille. Ce manque de renseignement limita la liberté d'action des Russes comme celle des Japonais qui ne disposaient ni l'un ni l'autre des avions de reconnaissance qui remplacèrent en partie cette avant-garde générale au cours de la Première Guerre mondiale.

L'extension des fronts eut bien sûr de grandes conséquences dans la conduite de la bataille. Jusqu'alors, il était possible à un général en chef irrésolu de s'engager partout puis d'observer avant d'agir sur le point faible de l'ennemi avec une troupe maintenue en réserve. Avec des fronts très étendus, si une réserve et toujours souhaitable pour la poursuite à condition de pouvoir agir rapidement, il était devenu indispensable pour l'état-major de planifier une action offensive, même avec peu de renseignement, afin de prendre l'initiative en utilisant les points favorables du terrain à défaut d'être certain d'avoir le meilleur rapport de force possible. Laisser l'initiative à l'ennemi, revenait à répartir ses propres forces sur l'ensemble du front et à se contenter de parer ses coups sans pouvoir rapidement rétablir un rapport de force suffisamment favorable à une contre-attaque. C'est l'irrésolution de Kouropatkine, plus que le travail de son état-major qui perdit l'armée russe.

Le principe de Clausewitz qui veut que la défensive soit supérieure à l'offensive, suppose un front moins étendu (avec les moyens de transmission et de transport de l'époque), plus le front s'étend, plus ces moyens sont nécessaires au succès d'un combat défensif. Car plus le front est grand, plus la réserve en est éloignée pour bénéficier d'axes de différenciation. Elle doit, donc disposer de moyens d'alerte et de transport d'autant plus rapides. L'utilisation des taxis parisiens lors de la contre-offensive de la Marne en est, en partie, l'illustration. C'est également à cette époque que l'officier d'état-major<sup>36</sup> transmettait

---

<sup>36</sup> En France, les officiers d'état-major, qui devaient être reconnus le plus vite possible, étaient identifiés par des aiguillettes au métal du bouton et des brassards dont la couleur changeait en fonction du niveau de leur état-major : bleu pour celui d'une brigade, rouge pour celui d'une division, blanc et rouge pour celui d'un corps d'armée, bleu, blanc et rouge pour celui d'une armée ou celui du commandant en chef. C'était la raison pour laquelle, sous le 1<sup>e</sup> Empire, les officiers de l'état-major impérial étaient les seuls à porter une culotte rouge.

les ordres de son chef à cheval, disparut du champ de bataille au profit de moyens de transmissions plus moderne dont nous parlerons plus bas.

### **La durée des batailles.**

Cette extension des fronts fut accompagnée par une augmentation de la durée des batailles, ce qui représentait, également, un phénomène nouveau.

Jusque là, en effet, les conflits avaient été souvent marqués par la brièveté des engagements. Le sort d'une longue campagne était souvent décidé par une grande bataille extrêmement courte. Ce fut le cas au XVII<sup>e</sup> et au XVIII<sup>e</sup> siècles, dans la plus part des conflits. Lors des campagnes napoléoniennes, qui se sont déroulées sur plus de 15 ans, les batailles furent des chocs extrêmement violents mais qui excédaient rarement la journée<sup>37</sup>.

Au cours de la guerre russo-japonaise, en revanche, la durée des batailles fut exceptionnellement longue. Liao-Yang et Cha-Ho durèrent huit jours et Moukden dix. Cette caractéristique se prolongea quasiment tout le long du XX<sup>e</sup> siècle.

Au cours de la Première Guerre mondiale, dès 1914, on vit la bataille de la Marne durer six jours, celle de Tannenberg cinq et celle de l'Yser (Dixmude) quinze. Pendant le reste de la guerre, ces durées ne cessèrent de se maintenir et même parfois augmentèrent. La bataille de Verdun et celle de la Somme, en 1916, qui eurent quand même chacune un caractère exceptionnel, durèrent plusieurs mois. Au cours de la Seconde Guerre mondiale, même constat, El-Alamein, par exemple, en 1942, dura huit jours, Stalingrad, en 1943, quarante-cinq, Koursk et Oryol, la même année, quarante-neuf et Iwo Jima, dans le Pacifique en 1945, vingt-sept.

Ce fut en tout premier lieu l'augmentation de l'étendue des fronts qui fut à l'origine de celle de la durée des batailles. En effet plus la ligne de contact est grande, plus les répercussions d'un succès ou d'un échec local mettent de temps à se répercuter sur son ensemble. Une attaque enfonçant une aile de l'ennemi, ce qui sur un petit champ de bataille aurait eu pour conséquence de le pousser à la retraite, n'exerce plus qu'une influence médiocre sur un front aussi grand que celui des batailles de Mandchourie, sauf si cette attaque est suivie immédiatement d'une exploitation massive et lointaine. Or, une telle exploitation était difficile, voire impossible à réaliser, à cette époque, comme nous l'avons vu au paragraphe précédent. A Cha-Ho, par exemple, le front russe mesurait 60 kilomètres. Son aile droite recula de 13 kilomètres, soit le quart du front, sans provoquer une retraite générale.

L'autre cause de l'augmentation de la durée des batailles, était le progrès de l'armement. En effet la puissance de feu de l'infanterie ayant augmenté considérablement, toute action offensive exigeait une préparation de plus en plus grande par l'artillerie lourde. Ainsi, nous avons vu au chapitre précédent, comment, au cours du siège de Port Arthur, les Japonais renoncèrent aux assauts d'infanterie à la baïonnette devant l'ampleur de leurs pertes face aux mitrailleuses russes, et comment ils décidèrent de changer de tactique. Ce ne fut que lorsqu'ils réussirent à battre l'ensemble du dispositif défensif, incluant la place et le port, par leurs feux d'artillerie que la garnison capitula.

---

<sup>37</sup> Wagram, en 1809, dura deux jours et Leipzig, en 1813, trois. Arcole en 1796, qui fut une bataille très sanglante, dura trois jours mais uniquement parce que les 60 000 Autrichiens d'Alvinzi, tenaient fortement le pont sur l'Alpon et ce dernier ne pouvait pas être contourné car la région était marécageuse.

En somme, la guerre de Mandchourie montra qu'une courte bataille gagnée grâce à une offensive rapide et appuyée par de l'artillerie d'accompagnement effectuant des tirs tendus directs, était irréalisable. Ainsi, le canon de 75, modèle 1897, prévu pour accompagner la cavalerie en *offensive à outrance* (cf. infra) était un concept dépassé, dès le début du XX<sup>e</sup> siècle, comme le prouvèrent les premiers combats de la Première Guerre mondiale. Ce concept ne réapparut qu'avec l'arrivée du char d'assaut qui put faire de l'appui direct et neutraliser les mitrailleuses d'infanterie, son objectif principal, selon le règlement d'emploi de 1917. Le premier nom de cette nouvelle arme, *artillerie d'assaut*, venait de cette première utilisation qu'on en fit. Quand sa vitesse devint très supérieure à celle de l'infanterie débarquée, il remplaça la cavalerie dans son rôle de troupe de choc et d'exploitation, ce qui donna, avec l'apparition de l'appui air-sol, la *blitzkrieg* allemande.

### **Le volume des pertes au combat.**

L'importance considérable des pertes au combat constitua le troisième phénomène qui fit de la guerre russo-japonaise un conflit charnière entre ceux du XIX<sup>e</sup> siècle et ceux du XX<sup>e</sup> siècle.

L'armement rayé avait vu le nombre de pertes au combat chuter. A la bataille de Kolin, en 1757, les Prussiens perdirent 42% de leurs effectifs. A Eylau, en 1807, se furent 33% des forces Prusso-Russes qui furent mises hors de combat et 38% des forces françaises. A la Moskowa, en 1812, ce pourcentage était de 22 pour la Grande Armée et 41 pour les Russes. Or ce chiffre connu, en Europe, une baisse constante au cours du XIX<sup>e</sup> siècle : à Magenta (1859) 8% pour les deux camps, à Solferino (1859) 10%, à Sadowa (1866) 6%, à Wissembourg (1870) 5% et à Coulmiers (1870) 4%.

La guerre russo-japonaise vit ce chiffre remonter du fait de la durée plus longue des batailles mais aussi de l'augmentation de la puissance de feu : Liao-Yang 14%, Cha-Ho 16% et Moukden 17%. Ces chiffres sont ceux, à peu près des batailles de la Première Guerre mondiale. Au cours de la Seconde Guerre mondiale, sauf dans les batailles de chars où peu d'infanterie était engagée, ils augmentèrent : Stalingrad 44%, la bataille de Normandie (1944), 30%, Guadalcanal (1942), 20%. Les pourcentages de pertes japonaises très élevés à la fin de la bataille du Pacifique (Okinawa, en 1945, 93% et Iwo Jima, la même année, 95%) eurent un caractère exceptionnel (pour les Américains ils furent beaucoup plus faibles : 30% environ pour les troupes de mêlée). A l'autre extrême El-Alamein, avec 1% de pertes (mais 30% de prisonniers chez les forces germano-italiennes), fit également figure d'exception. Une hausse de la puissance de feu rend la bataille plus meurtrière si le niveau de protection du combattant n'a pas augmenté dans les mêmes proportions et/ou si la tactique n'a pas su s'y adapter : on ne charge pas à la baïonnette ou au sabre face à des mitrailleuses. Soit on manœuvre pour les contourner, soit on se protège par un blindage<sup>38</sup>.

### **L'emploi des armes.**

Pour faire face à ces trois phénomènes, l'emploi des armes et la tactique s'adaptèrent. Une étude de chacune des principales armes suffit à mettre en lumière cette évolution. Elle est

---

<sup>38</sup> Le général Estienne, alors colonel d'artillerie travaillant sur l'aéronautique militaire, avait senti ce problème grâce aux observations faites en 1913, au cours des guerres balkaniques, par le lieutenant Bellanger. Il fallait selon lui : « forcer le passage avec un matériel nouveau et non à coup d'hommes » [Ramspacher E.G. (colonel E.R.) : *Le général Estienne, « père des chars »*..

dominée par un fait essentiel qu'est l'accroissement considérable de la puissance de feu, y compris sur mer.

L'infanterie. En qualité, l'infanterie russe était inférieure à l'infanterie japonaise. Alors que les Japonais appliquaient les procédés tactiques français et allemands, les Russes, bridant toute initiative de leurs fantassins, chargeaient en masse dès le début du combat à la baïonnette (qu'ils portaient en permanence au bout du canon), sans s'être assuré au préalable la supériorité du feu<sup>39</sup>. De ce fait seule sa masse pouvait lui donner le dessus. Les Japonais quant à eux comptaient sur les qualités individuelles de leurs fantassins. Au combat, ils appliquaient individuellement sans ordre les actes élémentaires du combattant (se déplacer, se poster et utiliser son arme), ce qui permettait à l'infanterie japonaise d'être plus manœuvrière et plus précise dans ses tirs, donc plus efficace. De tels procédés de combat étaient donc devenus indispensables avec l'apparition de la poudre sans fumée et l'augmentation de la portée et de la précision des fusils.

Cependant, en France, le concept qui prévalut jusqu'en 1914 fut celui de l'*offensive à outrance*. Ce concept était celui du général Louis de Grandmaison (1861-1915), professeur à l'École Supérieure de Guerre. Selon lui, la victoire dépend de la supériorité des forces morales (des soldats résolus, armées de baïonnettes, l'emportent sur des adversaires retranchés et mieux armés mais moins vaillants). Ces théories étaient battues en brèche, depuis avril 1913 par le capitaine Bellanger, observateur militaire de la guerre des Balkans, qui avait compris l'efficacité de l'ensemble défensif : tranchées, barbelés et mitrailleuses. Il était soutenu par des officiers comme les colonels Estienne (cf. note n°38) et Pétain. Le général Charles Lanrezac (1825-1925), tournant en dérision l'*offensive à outrance*, chantonnait même : « attaquons, attaquons, comme... la lune. »

En fait ce que vit Bellanger dans les Balkans était déjà apparu en Mandchourie, dix auparavant. En effet, un certain nombre de principes d'emploi de l'infanterie, qui étaient appelés à perdurer, y sont nés : comme l'attaque de nuit ou la construction de tranchées.

Jusqu'à la veille de la guerre les attaques de nuit étaient fortement déconseillées par les règlements militaires, car on pensait qu'une attaque de nuit entraînerait des désordres et des méprises de toutes sortes (erreur de topographie, tir fratricide, etc.), et qu'il y avait plus à perdre qu'à gagner par rapport à une attaque de jour<sup>40</sup>. La nuit seuls les déplacements étaient admis, qu'ils soient tactiques, comme une mise en place sur une ligne de débouché ou stratégiques comme ceux de Bonaparte en Italie en 1796. Le colonel Ardant du Picq, sous le Second Empire, dans ses *Etudes sur le combat*, regrettait l'absence d'attaque de nuit et proposait d'y revenir en prenant exemple sur ce qui se faisait en Afrique du Nord à l'époque.

Pendant la guerre russo-japonaise, pour diminuer les effets meurtriers de l'augmentation de la puissance de feu, le commandement fit attaquer l'infanterie la nuit presque systématiquement. Pendant les dix jours que dura la bataille de Moukden, on n'en compta pas moins de vingt. Au cours de la guerre, les attaques de nuit furent menées en général à l'échelon de la brigade (deux régiments), parfois de la division, comme celle que menèrent les Japonais à la bataille de Cha-Ho dans la nuit du 14 octobre 1904. Celle-ci fut exécutée par la 10<sup>e</sup> division toute entière, soit 23 bataillons, contre une brigade de la 37<sup>e</sup>

---

<sup>39</sup> L'aphorisme de Souvorov, « la balle est folle, seule la baïonnette tue » avait réellement valeur de loi.

<sup>40</sup> Au XVII<sup>e</sup> siècle l'usage était, en revanche, d'attaquer une place la nuit. Cependant Vauban, rompant avec les habitudes tactiques de son temps, pris la place de Valenciennes en 1677, par un assaut de jour qu'il déclencha contre l'avis de tous, y compris du roi Louis XIV.

division russe qui était installée dans une position dominant de tous côtés une plaine à découvert. Bénéficiant de l'effet de surprise et possédant une remarquable discipline de feu, la division japonaise emporta la position rapidement.

Les attaques de nuit perdurèrent dans les conflits suivants car c'était le meilleur moyen de surprendre l'ennemi et de limiter ainsi les dégâts causés par une supériorité de feu trop nette. Au cours de la Première Guerre mondiale, il y eut de nombreux exemples de ce type. Les attaques appuyées massivement par de chars de l'été 1918 eurent lieu en plein jour car les chars ne pouvaient absolument pas tirer de nuit. Cependant elles furent masquées par des tirs fumigènes ou de la fumée émise par des batteries d'émission de fumée spécialement créées à l'époque, ce qui revenait à créer une nuit artificielle. Cela fit écrire à Ludendorff dans ses mémoires, à propos des attaques alliées de 1918 : « L'emploi en masse de chars et de brouillard artificiel resta notre plus redoutable ennemi. »<sup>41</sup>

Au cours de la Seconde Guerre mondiale en revanche, les attaques ne furent pas systématiquement menées de nuit, car il s'agissait le plus souvent d'attaque de chars dont la vitesse beaucoup plus élevée qu'au cours du conflit précédent, constituait la meilleure protection. Le débarquement de Normandie, qui eut lieu de jour pour des raisons de coordination, fut précédé en revanche d'une opération aéroportée nocturne.

Pendant les campagnes de Corée (1950-1953) et d'Indochine (1945-1954), où agissaient exclusivement des troupes à pied, les attaques de nuit bien préparées ont donné d'excellents résultats. D'autre part, la doctrine soviétique considérait ce procédé comme devant être systématiquement utilisé. D'autre part, tant que les chars, les postes de tir missile et les véhicules d'observation de l'artillerie n'étaient équipés que d'appareils de vision nocturne à infrarouge actif ou à intensité de lumière, l'attaque de nuit de l'infanterie mécanisée ou motorisée était supérieure à l'attaque de jour, d'autant plus que les chars de cette génération, qui pouvaient éventuellement appuyer une attaque de nuit contre un ennemi dévoilé par son tir direct, ne pouvaient pratiquement pas mener d'actions de contre-offensive de nuit et n'avaient qu'une efficacité très limitée en défensive<sup>42</sup>. L'apparition de l'optronique sur le champ de bataille, c'est à dire de l'imagerie thermique, semble aujourd'hui rendre les attaques de nuit d'infanterie, et même de chars, beaucoup plus vulnérables, aussi nous sommes en droit de nous demander si ce procédé a encore une utilité quelconque.

Au cours de la guerre russo-japonaise, l'amélioration du rendement des unités d'artillerie, et d'une façon générale l'augmentation de la puissance de feu sur le champ de bataille, ont forcé l'infanterie à s'enterrer quand elle était en défensive.

Si la fortification était un art très ancien, elle était réservée jusque là aux opérations de sièges, tant pour les attaquants que pour les défenseurs. Il était exceptionnel de s'enterrer en rase campagne pour combattre. Or c'est ce qui se produisit systématiquement en Mandchourie. Le lieutenant-colonel russe Neznamov écrivit au lendemain de la guerre : « toutes les troupes, jusqu'aux réserves inclusivement, dès qu'elles se trouvent dans la sphère d'action du *shrapnell* doivent êtres couvertes par des tranchées. Tout progrès réalisé dans l'offensive, doit aussitôt être consolidé par l'emploi de la pelle. Tout ce qui se livre à

---

<sup>41</sup> In Ramspacher E.G. (colonel E.R.), op. cit. p 69.

<sup>42</sup> La nuit, le char AMX 30 B, qui ne disposait que d'infrarouge actif ne pouvait que se déplacer ou tenir une position face à laquelle il aurait repéré quelques objectifs à une distance maximum de 1 000 mètres et à traiter à l'obus explosif exclusivement. Seul les chars AMX 30 B2 équipés de caméra thermique (un par peloton) pouvaient avoir une efficacité significative de nuit ou par mauvaise visibilité.

découvert risque de supporter des pertes si graves que tout séjour sur place devient impossible. Au contraire, la plus insignifiante tranchée rend le *shrapnell* presque complètement inoffensif.<sup>43</sup> » Après la guerre, les Russes éditèrent un règlement sur les travaux en campagne. La Première Guerre mondiale, bien évidemment montra combien les tranchées étaient indispensables pour se protéger de la puissance de feu de l'artillerie et, encore une fois, se fut l'apparition sur le champ de bataille de forces blindées et mécanisées qui diminuèrent le rôle des tranchées dont les délais de réalisation étaient devenus prohibitifs face à la vitesse des véhicules.

Toujours du fait de l'augmentation de la puissance de feu de l'artillerie, les belligérants apprirent à leurs dépens qu'une troupe ne pouvait plus évoluer à découvert à vue de l'ennemi sous peine d'être anéantie. Le 11 octobre 1904, encore lors de la bataille de Cha-Ho, un bataillon de tirailleurs sibériens désigné pour prendre part à une attaque vint s'installer sur sa base de départ au pas de parade. Ne voyant pas l'ennemi, il pensait être à l'abri de ses vues et de ses coups. En quelques minutes un tir fusant massif d'artillerie le détruisit presque entièrement. Rapidement, les mouvements de troupes se firent à défilement en utilisant les cheminements du terrain.

Enfin le dernier élément qui modifia l'emploi de l'infanterie fut l'utilisation de la mitrailleuse. Cette arme avait vu le jour au cours de la guerre franco-prussienne mais y avait été mal utilisée. Employée, non plus comme des pièces d'artillerie, mais comme une arme auxiliaire de l'infanterie, elle permit d'arrêter brutalement des offensives ou des contre-attaques. Le gros avantage que l'on en tirait venait du fait que le tir de l'infanterie en défensive dans les 400 ou 500 derniers mètres devenait moins précis à cause de la nervosité des hommes, les balles passaient au dessus de la tête de l'ennemi. Or la mitrailleuse en entrant en action à cet instant fauchait facilement la ligne des assaillants. Son efficacité était alors augmentée par l'effet psychologique qu'elle produisait par son crépitement sur les troupes en attaque qui, souvent, ne savaient même pas d'où venaient les coups. Ainsi, sur le Ya-Lou, les Russes avaient une compagnie de 8 mitrailleuses attachée à la 6<sup>e</sup> brigade de tirailleurs. Elle arrêta le mouvement enveloppant de la droite japonaise, puis couvrit la retraite des Russes à l'est de Hamatong. Les mitrailleuses tiraient en général entre 500 et 1 500 mètres, bien que leur portée fût supérieure.

L'emploi offensif de la mitrailleuse était limité du fait de son poids encore élevé à l'époque. C'est pourquoi, après la guerre, dans plusieurs armées des mitrailleuses furent installées sur des voiturettes tirées par des chevaux, à partir desquelles il était possible de tirer sans dételer. Ainsi, en août 1914, dans la cavalerie française, chacune des brigades des divisions de cavalerie disposait d'une section de deux pièces tractées pour les appuyer dans l'offensive. La cavalerie des corps d'armée et des divisions d'infanterie qui en était dépourvue à l'entrée en guerre, en fut dotée en mars 1915.

L'importance de la mitrailleuse grandit, par la suite, sur le champ de bataille et elle devint un objectif majeur dont seul le char d'assaut vint à bout.

La cavalerie. La guerre de Mandchourie confirma la disparition de la cavalerie de ligne et de réserve, qui avait été déjà perceptible au cours de la guerre de Sécession<sup>44</sup> (1861-

---

<sup>43</sup> Neznamov (lieutenant-colonel) : *L'expérience de la guerre russo-japonaise*.

<sup>44</sup> Au cours de ce conflit, l'usage du sabre disparu au profit de la carabine *Joslyn* et, à partir de 1863, des carabines *Spencer* ou *Henry*, qui étaient à répétition. La cavalerie sur le champ de bataille fut employée comme

1865) et, surtout, de la guerre de 1870. L'échec des charges de cavalerie lourdes restées célèbres de ce dernier conflit, avait entraîné une série d'étude en 1881 visant à transformer les cuirassiers en dragons<sup>45</sup>. Une autre conséquence fut la disparition de la subdivision des lanciers. La lance fut pourtant rétablie dans les régiments de dragons, mais uniquement parce que la cavalerie allemande avait conservé ses uhlans.

En revanche, grâce à sa mobilité et sa vitesse elle pouvait renseigner le commandement soit par des raids (comme ceux de la guerre de Sécession 1861-1865), soit en jalonnant la marche de l'ennemi. C'est pourquoi, contrairement à ce que certains auteurs écrivirent, on ne peut pas parler de faillite totale de la cavalerie.

Kouropatkine se plaignit souvent de sa cavalerie, bien qu'elle fût supérieure en nombre et en qualité à la cavalerie japonaise. A la veille de la bataille de Liao-Yang, il déclara n'avoir jamais été renseigné ni sur les forces ennemies ni sur leurs emplacements. Tout d'abord car la population chinoise était plutôt favorable aux Japonais et de ce fait donnait de faux renseignements aux groupes d'éclaireurs (*commandos*), ce qui en l'absence de cartes rendait les missions d'investigation difficiles, ensuite parce qu'il n'y avait pas de chef de cavalerie suffisamment adroit pour contrer les avant-postes japonais faisant la *grand garde*<sup>46</sup>. De plus la cavalerie n'avait ramené que peu de prisonniers, blessés ou morts.

Les missions de cavalerie légère du côté russe étaient remplies uniquement par des régiments cosaques (il n'y avait que trois régiments de dragons sur 33 de cavalerie). Les Cosaques mobilisés étaient du deuxième et du troisième tour.<sup>47</sup> Ils étaient très rustiques, difficiles à capturer et capables de coucher en plein air pendant des semaines en couvrant de très longues distances, cependant ils manquaient à la fois de sens tactique de la guerre moderne<sup>48</sup> et souvent de courage, il est arrivé qu'une dizaine de fantassins japonais missent en fuite une *stonia* (escadron cosaque d'une centaine de cavaliers) entière qui aurait dû mettre pied à terre pour faire feu ou charger au sabre. Même contre la cavalerie ils manquaient de mordant : un lieutenant japonais, avec 20 cavaliers, tint à distance pendant deux heures 80 Cosaques, en attendant l'arrivée de renforts.

Dès le début du conflit, la cavalerie russe avait mené quelques raids d'exploration : l'un dans la presqu'île coréenne à 150 kilomètres au sud du Ya-lou, l'autre le long de la côte orientale de la Corée. Ces raids permirent au commandement russe, en attendant que son armée fut prête, de montrer sa détermination et d'obtenir quelques renseignements notamment sur le débarquement de la I<sup>e</sup> armée japonaise. Mais entre le 2 avril, date de la rupture de contact et le 29, date du début de la bataille du Ya-Lou, la cavalerie russe resta inactive. Ce qui permit à la II<sup>e</sup> armée japonaise de débarquer discrètement à Pitseuo.

---

de l'infanterie montée mais parfois, avec les carabines à répétition, elle fut employée pour charger en *caracole*, procédé qui avait disparu en Europe depuis la Guerre de Trente ans (1618-1648).

<sup>45</sup> Ce débat fut passionné, comme souvent dans un tel cas. On retira la cuirasse à un régiment sur deux, puis on la rétablit pour tous en 1883.

<sup>46</sup> « La grand garde est un corps de garde avancé, placé entre le poste et le détachement, pour relever les vedettes ou les soutenir, en cas d'attaque de l'ennemi, afin de donner le temps nécessaire au détachement, ou au cantonnement qu'elle couvre, de se préparer à la défense ou à la retraite. » [Brack Fortuné de (général de cavalerie) : *Avant-postes de cavalerie légère*.]

<sup>47</sup> Depuis leur défaite à Poltava (1709), sous Pierre le Grand (1682-1725), les Cosaques étaient passés au service du Tsar mais ne faisaient pas partie de l'armée régulière. Ils s'armaient et s'équipaient à leurs frais et se mobilisaient par tour en fonction des besoins.

<sup>48</sup> Leur tactique consistant, à partir d'un dispositif appelé *lava*, à se disperser puis à se regrouper en ayant enveloppé la cavalerie ennemie.

Les Japonais avaient su remédier à leur infériorité en cavalerie, qu'ils n'utilisaient que pour couvrir leurs ailes, par divers moyens, dont le plus important fut de conserver le secret le plus grand sur la composition de leurs forces. Ils créaient, en avant de leurs forces et sur leurs flancs, une zone de sécurité au moyen de petits détachements mixtes se reliant entre eux et qui rendaient impénétrable le terrain où se trouvaient leurs colonnes. De plus par un système de marches et de contremarches, ils arrivaient à tromper les Russes sur leur dispositif et leurs intentions. Enfin, ne rien laisser aux mains de l'ennemi pour l'empêcher de se renseigner était encore un point de doctrine appliqué avec rigueur, ce qu'avait constaté Kouropatkine.

D'autre part, les Japonais, contrairement aux Russes, trouvaient dans la population chinoise de Mandchourie une source de renseignements importante que se soit des renseignements sur le terrain ou sur l'ennemi. Cette aide de la population permit aux Japonais de disposer d'un service d'espionnage qui fonctionnait près et loin des armées.

Si Kouropatkine avait été mieux renseigné, il n'aurait jamais ordonné une marche offensive vers le sud au général Stackelberg, en vue de dégager Port Arthur. Pourtant, les Cosaques montrèrent une très grande activité pendant les jours qui précédèrent la bataille Wa-Fan-Gou (14 juin 1904). Mais ils se heurtèrent encore sans cesse à des détachements mixtes de couverture qui empêchaient toute mission de renseignement. Cela empêcha les Russes d'avoir connaissance de la concentration au sud de Liao-Yang des forces japonaises d'Oku (II<sup>e</sup> armée) qui avaient débarqué en mai sur la côte nord-est de la presqu'île de Liao-Toung et en interdisaient l'accès. Stackelberg eut la dent dure contre ses Cosaques : « La cavalerie n'exécuta pas la mission qui lui avait été assignée de reconnaître soigneusement le terrain à l'ouest du chemin de fer jusqu'à la mer, d'entretenir énergiquement la liaison avec l'escadron de découverte placé à Foutchéou [30 kilomètres à l'ouest de Wa-Fan-Gou], ni l'indication de se maintenir sur le flanc gauche des Japonais. Enfin, elle ne se conforme pas à une autre indication. Au lieu de cela, notre cavalerie, en se repliant le 15 juin, se rejeta par Sasan sur la situation de Wan-Fan-Gou et découvrit ainsi notre flanc droit. Si cette faute n'entraîna pas de plus grands malheurs, ce fut seulement grâce à l'initiative du général Samsonov qui, voyant dans ce mouvement l'oubli complet des ordres reçus, se précipita avec quelques escadrons et parvint à garder à temps le chemin de Lounkoo [6 kilomètres à l'ouest de Wa-Fan-Gou]. »<sup>49</sup> Après la bataille, Samsonov couvrit la retraite sans interruption pendant 21 jours en renseignant sur la position des Japonais.

A la bataille de Cha-Ho, le général Mitschenko avait effectué une reconnaissance profonde qui amena des renseignements importants qui permirent aux Russes de mener une offensive à l'est vers Pensikou sur le Taïtseu-Ho qui fut un succès tactique. Une partie de la 12<sup>e</sup> division japonaise (armée Kuroki) tenait Pensikou où elle fut attaquée le 11 octobre par le III<sup>e</sup> corps sibérien et une division de cavalerie de Rennenkampf. Les Japonais résistèrent mais le reste du corps de cavalerie de Rennenkampf franchit le fleuve et mettant pied à terre, choisit une bonne position et tirailla. Mais les cavaliers russes, qui avaient percé le front japonais en restèrent là, en partie parce qu'ils ne disposaient que de quatre pièces d'artillerie. Le 12 les Russes se retirèrent vers le nord quand apparurent, avec la cavalerie japonaise des renforts importants envoyés par le général Kuroki.

La cavalerie de Mitschenko, composée de deux brigades de Cosaques et une brigade d'infanterie, fut placée au centre de l'armée russe entre le groupe de l'ouest (général Bilderling) et celle de l'est (général Stackelberg). Elle réussit, en se lançant sur le flanc d'une

---

<sup>49</sup> Etat-major général russe : *La guerre russo-japonaise 1904-1905*. (Version française).

contre-offensive japonaise, à dégager le IV<sup>e</sup> corps sibérien qui, s'étant avancé au centre suite à l'attaque de Pensikou, risquait de se faire déborder. Mais en revanche à cette même bataille, la division cosaque d'Orenburg ne réussit pas à couvrir correctement le flanc ouest russe ni à se rabattre sur le flanc gauche des Japonais (4<sup>e</sup> division de la II<sup>e</sup> armée) ce qui entraîna le recul du détachement de l'ouest. Au contraire, la 1<sup>re</sup> brigade de cavalerie japonaise, en couverture face au nord-ouest (face au détachement de Dembowiski) s'était emparée de la ville de San-De-Pou dont elle ne put pas être chassée ce qui permit à la 4<sup>e</sup> division de mener à bien son attaque en conservant sa liberté d'action.

Avant la bataille de Moukden, les Russes savaient que l'armée du général Nogi (quatre divisions d'infanterie et la 2<sup>e</sup> brigade de cavalerie), rendue disponible par la chute de Port Arthur, commençait à s'avancer vers le nord. Le général Mitschenko reçut pour mission d'effectuer un raid afin « de reconnaître la direction de marche de la III<sup>e</sup> armée et de s'opposer à son mouvement »<sup>50</sup>. Pour effectuer ce raid il avait sous ses ordres 7 000 cavaliers répartis en trois divisions de cavalerie, la brigade du Caucase et quatre détachements d'éclaireurs (infanterie montée formant dans chaque régiment d'infanterie une compagnie d'environ 100 hommes), et, comme appui, 6 batteries à cheval (30 canons) et une section de quatre mitrailleuses. Mais ce raid était soutenu par un convoi trop lourd de 1 500 voitures qui mobilisait en permanence six escadrons pour sa sûreté. Il avait quitté ses cantonnements de Sifantaï le 8 janvier pour aller attaquer la gare d'Inkéou à 140 kilomètres plus au sud et y couper la voie ferrée afin de retarder l'arrivée du général Nogi. Il attaqua Inkéou le 13 en trois colonnes. Après une canonnade intense, les escadrons mirent pied à terre mais leur attaque fut repoussée par l'infanterie de la garnison. Le peu de dommage que firent les Russes à la voie ferrée fut rapidement réparé.

L'intérêt de ce raid fut donc très limité. Comme il y eut rupture de contact, le général Mitschenko n'obtint aucun renseignements sur la III<sup>e</sup> armée permettant de deviner sa mission qui était de déborder par l'ouest en dépassant la II<sup>e</sup> armée d'Oku. De ce fait Kouropatkine plaça ses réserves de l'autre côté, face à la V<sup>e</sup> armée, en pensant que c'était de ce côté que porterait l'effort nippon.

Sa cavalerie à l'ouest du front, réunie sous le commandement du général Rennenkampf, comprenait en plus de sa division des Cosaques de l'Oural-Transbaïkal, une brigade du Caucase et une brigade d'infanterie. Sa mission était de couvrir le flanc droit au sud-ouest de Syfantaï (45 kilomètres au sud-ouest de Moukden), sur la rive droite du Kouhen-Ho, qui était occupé par ailleurs par des points d'appui fortifiés sur le flanc gauche de l'armée d'Oku. C'est face à ce corps de cavalerie qu'a donc porté l'attaque principale des Japonais.

L'armée de Nogi, malgré la présence de la cavalerie de Rennenkampf à vingt kilomètres plus au nord, avait pu s'installer entre Liao-Yang et le confluent du Pou-Ho et du Kouhen-Ho (à l'ouest de la ville), sur un front d'une vingtaine de kilomètres. Ce qui indiquait clairement l'intention d'Oyama de faire porter son effort à l'ouest pour déborder l'armée russe. La 2<sup>e</sup> brigade de cavalerie japonaise, quant à elle avait poussé des reconnaissances jusqu'à 40 kilomètres en avant de la III<sup>e</sup> armée. Elle avait atteint la route reliant Moukden à Simminting à l'ouest où se trouvait la brigade Burger dont elle décela la marche vers Moukden. Cela explique en grande partie le succès de l'attaque de cette armée qui enveloppa l'armée russe sur plus de 80 kilomètres sans rencontrer de résistance sérieuse.

---

<sup>50</sup> *Ibid.*

Après la bataille de Moukden, Mitschenko effectua une dernière grande reconnaissance du 16 au 23 mai avec deux divisions de cavalerie et deux batteries à cheval. Il devait reconnaître l'aile gauche japonaise. Après avoir dispersé un régiment d'infanterie il s'acquitta de sa mission et ramena deux mitrailleuses, vingt voitures et 200 chevaux, en ayant perdu 2 officiers et 34 cavaliers morts et 150 blessés. Il avait parcouru 270 kilomètres. Grâce à ce raid, il avait déterminé les positions de la III<sup>e</sup> armée, mais ces renseignements arrivaient trop tard, c'est avant la bataille que cette reconnaissance aurait dû avoir lieu.

Au combat, comme nous venons de le voir, presque tous les engagements cavalerie contre cavalerie eurent lieu « pied à terre » car les deux cavaleries se sentaient plus à l'aise dans ce type d'engagement et évitaient de s'affronter au sabre. Cependant dans ces affrontements, les Cosaques gardaient des hommes à cheval qui devaient charger en fourrageur<sup>51</sup> l'ennemi débandé en cas de succès.

Les critiques émises sur la cavalerie russe en Mandchourie furent très vives au lendemain de la guerre. On reprocha beaucoup à Kouropatkine de l'avoir systématiquement répartie sur l'ensemble du front ce qui fit qu'elle ne se trouva jamais en quantité suffisante là où il aurait pu en avoir besoin : si elle fut impuissante en plaine, où elle aurait pu agir avec succès, c'est qu'une partie trop importante était retenue dans la montagne, où d'ailleurs elle était inutile. Mais en dehors des erreurs du commandement russe ou de la mauvaise qualité des chefs de sa cavalerie, cette guerre montra bien l'évolution que devait prendre cette arme.

Le général Pédoya<sup>52</sup> arrive aux trois conclusions suivantes :

- 1- Le temps des grandes charges de cavalerie est passé.
- 2- Le combat à pied est devenu pour la cavalerie d'un usage plus fréquent.
- 3- Les grandes masses de cavalerie, réunies sous un commandement unique sont plus gênantes qu'utiles.

Le lieutenant-colonel Mordacq<sup>53</sup> considère que la cavalerie n'a plus de rôle tactique à jouer sur le champ de bataille, mais qu'elle conserve son rôle stratégique d'exploration, de raid, de couverture et d'exploitation. Il s'appuie, pour ce dernier élément sur le fait que la cavalerie a fait grandement défaut aux Japonais pour leur permettre d'exploiter leurs victoires. C'est pourquoi, ils formèrent, sitôt la guerre terminée huit divisions de cavalerie.

La première guerre mondiale confirma ses impressions. La cavalerie couvrit la mobilisation face aux frontières de l'est, elle couvrit fort bien la retraite, ce qui l'usa grandement et de ce fait elle fit cruellement défaut pour exploiter la victoire de la Marne. Pendant la guerre de tranchée, elle ne fut pas utilisée, ni même pendant la deuxième victoire de la Marne où elle resta en réserve dans l'attente d'une éventuelle percée. Sur le front français, il n'y eut qu'un seul raid notable, celui de la 5<sup>e</sup> division de cavalerie à la veille de la bataille de la Marne<sup>54</sup>. Sur les théâtres extérieurs, il y eut notamment deux raids de cavalerie restés célèbres : celui d'Uskub (aujourd'hui Skopje) en 1918, où la brigade Jouinot-Gambetta (1<sup>er</sup> R.M.S.M. et 1<sup>er</sup> R.C.A.) alla du Vardar au Danube et celui du corps de cavalerie du

---

<sup>51</sup> Une charge en fourrageur est une charge qui s'effectue sans idée d'alignement.

<sup>52</sup> Pédoya général : *La cavalerie dans la guerre russo-japonaise*.

<sup>53</sup> Mordacq Henri (lieutenant-colonel) : *La guerre au XX<sup>e</sup> siècle. Essais stratégiques*.

<sup>54</sup> C'est au cours de ce raid que l'escadron de Gironde (2/16<sup>e</sup> R.D.) détruisit une escadrille allemande au sol.

désert<sup>55</sup> fort de 24 000 cavaliers et commandé par le général australien sir Henry Chauvel, qui alla de Jérusalem à Damas en septembre 1918.

Par la suite, sauf dans certains territoires d'outre-mer, il n'y eut plus aucun engagement important de cavalerie montée. Le vecteur «cheval» qui portait rapidement le choc, le feu ou le renseignement a été remplacé par le moteur. Or au cours de ce conflit il n'avait pas fait encore son apparition alors que la puissance de feu de l'infanterie et de l'artillerie avait fait disparaître cette force de décision qu'était la cavalerie sur le champ de bataille. Ce qui fut une raison de plus à la longueur des batailles.

Le génie. La guerre russo-japonaise fut la dernière guerre où une ville fortifiée fut assiégée. Cependant les fortifications de Port Arthur n'étaient pas terminées quand la guerre éclata. Ce fut plus la puissance de feu et la forte détermination des défenseurs qui permit à l'armée russe de tenir en échec pendant 6 mois 150 000 Japonais. Les sièges des conflits suivants, Liège en 1914, puis Stalingrad et Leningrad pendant la Deuxième Guerre mondiale, montrèrent qu'effectivement la hausse de la puissance de feu avait rendu les fortifications inutiles.

En revanche, l'organisation du terrain, avec la construction d'ouvrage de protection et de mobilité prit une grande importance, comme nous l'avons vu avec le combat de l'infanterie.

L'artillerie. Les pertes par tirs d'artillerie représentèrent 7 à 8 % du total des pertes, ce qui était la proportion des guerres du passé. Cependant, il est permis d'affirmer que l'artillerie fut l'arme qui connut le plus de changements, certains parlèrent même de révolution. La guerre de 1870 n'avait pas modifié grand chose à l'emploi de l'artillerie de campagne qui continuait à être une artillerie d'accompagnement et d'appui direct. Elle se mettait en batterie sur les crêtes pour mieux voir ses objectifs.

Or, dès le début du conflit, après avoir subi de lourdes pertes, les deux belligérants (les Japonais avant les Russes<sup>56</sup>) s'étaient rendu compte que montrer une batterie revenait à la faire détruire. La principale conséquence de cette évolution était le fait que le tir se trouvait entièrement dans les mains de l'observateur situé à l'avant, avec l'infanterie. Cela entraîna donc la mise en place de nouvelles procédures de tir et de réglage par fanion ou par téléphone par des « détachements de liaison et d'observation », comme on les appela par la suite.

Ce développement de l'observation a conduit à une autre innovation, celle du tir de contrebatterie, selon le colonel Neznamov : « Trois ou quatre observateurs sur des points bien choisis permettent, malgré la difficulté qu'il y a à découvrir une batterie bien placée, de déterminer grâce aux lueurs des coups et à la poussière soulevée, son emplacement exact. »<sup>57</sup> Il permit également une plus forte concentration des feux et une meilleure convergence des trajectoires, à partir de batteries dispersées.

Il faut noter que les généraux allemands Rohne et Reichman avaient tiré comme conclusion de la guerre russo-japonaise que les batteries devaient faire du tir direct, car ils

---

<sup>55</sup> Il était composé de quatre divisions : deux indiennes, une australienne, une « anzac » (australéo-néozélandaise). Dans la division australienne se trouvait le régiment mixte de cavalerie du détachement français de Palestine composé de deux escadrons de spahis et d'un escadron de chasseurs d'Afrique.

<sup>56</sup> Les Russes firent pour la première fois du tir masqué à la bataille de Tachekiao, le 23 juillet 1904.

<sup>57</sup> Neznamov lieutenant-colonel : *L'expérience de la guerre russo-japonaise*.

pensaient que l'artillerie avec les tirs indirects, perdait en puissance de feu et en précision sur les objectifs mobiles. Ils considéraient l'artillerie de campagne comme une artillerie exclusivement d'accompagnement. C'est pourquoi, en 1914, le règlement de l'artillerie allemande prescrivait le tir direct bien que la poudre sans fumée eut rendu les pièces très vulnérables. L'artillerie française, en revanche pratiquait le tir masqué qui était apparu et s'était généralisé au cours de la guerre russo-japonaise.

D'autre part, les belligérants se rendirent compte que, du fait de la rapidité et de la puissance de feu des canons, le maintien d'unités d'artillerie en réserve constituait une grave erreur, contrairement à ce qu'avait écrit Jomini dans son *Précis de l'art de la guerre* en 1837. C'est un principe qui est toujours resté vrai, du moins si l'on excepte l'artillerie nucléaire.

En ce qui concerne l'organisation de l'arme, deux faits nouveaux sont à noter. Tout d'abord, l'apparition de l'artillerie lourde de campagne. Les Japonais utilisèrent des obusiers de 120, de 150 et même, lors de la bataille du Cha-Ho, de 280<sup>58</sup>, ce qui leur donna une incontestable supériorité des feux et concoura grandement à leurs succès tactiques. En effet, comme nous l'avons vu au chapitre II, les Russes qui manquaient également d'artillerie de montagne, ne disposaient en revanche comme artillerie lourde que de dix batteries de mortiers de campagne de 150<sup>59</sup> à 8 pièces.

Les Français, malgré ce que montra la guerre russo-japonaise, continuèrent à considérer l'artillerie lourde excellente contre les forts isolés, mais inférieure à l'artillerie de campagne dans la bataille. Cela était dû au concept *d'offensive à outrance* selon lequel seuls les « volants »<sup>60</sup> pouvaient suivre une offensive au rythme de la cavalerie et les « montés »<sup>61</sup> à celui de l'infanterie. Mais rapidement après l'entrée en guerre, l'artillerie française dut remettre en service des pièces de 120 et de 155 du système *Debange*, puis se doter du nouveau canon de 155 GPF (grande puissance de feu) *Filloux* pour faire face à l'artillerie lourde allemande<sup>62</sup> et effectuer des préparations d'attaque d'infanterie.

Le deuxième fait nouveau fut la concentration, sur le champ de bataille d'unités d'artillerie. A Wa-Fan-gou, les Japonais, qui avaient regroupé leur artillerie lourde dans deux brigades indépendantes<sup>63</sup> à trois régiments à deux groupes chacun, avaient concentré sous un même commandement 110 pièces d'artillerie, qui furent placés au pivot du mouvement tournant et dominait le champ de bataille. Une telle concentration ne s'était pas vue depuis Wagram (1809), où plus de cent canons rassemblés sous les ordres de Drouot permirent aux Français de percer le centre autrichien avant d'y engouffrer une attaque d'infanterie menée par Macdonald et appuyée par les cuirassiers de Nansouty<sup>64</sup>, ce que Jomini (op. cit.) trouve difficile d'ériger en principe pour l'emploi de l'artillerie. Sur le Ya-Lou, pour protéger la construction d'un pont et le passage des ponts d'infrastructure, les Japonais utilisèrent

---

<sup>58</sup> Ces pièces étaient des pièces de siège qui venaient de Port Arthur.

<sup>59</sup> Ce mortier de campagne était une pièce d'un vieux modèle et peu mobile.

<sup>60</sup> Artillerie à cheval dont tous les servants étaient montés.

<sup>61</sup> Les servants de l'artillerie « montée » étaient assis sur les caissons, de ce fait les pièces roulaient moins vite.

<sup>62</sup> Les Allemands s'étaient dotés d'une importante artillerie lourde, non pas pour faire des préparations en vue d'une attaque mais pour pallier la supériorité du 75 en faisant de la contrebatterie.

<sup>63</sup> Toute l'artillerie russe était endivisionnée à raison d'une brigade à 6 batteries par corps d'armée. Les Japonais avait un régiment par division.

<sup>64</sup> Ce type de concentration d'artillerie fut encore réalisé sous l'Empire à Leipzig (300 canons) en 1813, pour arrêter les attaques des coalisés puis à Waterloo (200 canons) en 1815 où le bombardement du mont St Jean fut inefficace du fait de la boue, dans laquelle se plantaient les boulets, et du recul des bataillons d'infanterie britannique en arrière de la ligne de crête.

l'artillerie par groupe (les groupes d'artillerie japonais comprenaient 3 batteries de 6 pièces<sup>65</sup>), et non en batterie comme c'était l'usage. Les batteries restaient dispersées sur le terrain mais concentraient leurs trajectoires sur un même objectif, en plein accord cette fois avec Jomini.<sup>66</sup>

Après la guerre, les Russes étudièrent la possibilité de regrouper les pièces d'artillerie dans de grandes unités. L'Armée Rouge, au cours de la Deuxième Guerre mondiale, avait adopté cette solution puis les Soviétiques conservèrent des brigades et des divisions d'artillerie. Ces grandes unités servaient le plus souvent de réservoir pour les unités interarmes mais pouvaient concentrer leurs feux.

Le ratio pour les Japonais était de une pièce d'artillerie pour 1000 combattants<sup>67</sup>. Les Russes en étaient loin, cependant, cette différence en artillerie fut en partie comblée au printemps 1905 par l'envoi de mortiers de campagne et d'obusiers. Or, la guerre russo-japonaise fit apparaître l'importance de l'artillerie de telle façon que de nombreux témoins en ont conclu qu'elle était appelée à devenir une arme essentielle. Fuller, dans son livre *La conduite de la guerre de 1789 à nos jours*, cite le commandant J.M. Home : « Tout ce que j'ai vu m'a laissé l'impression profonde, que l'artillerie est désormais l'arme décisive et que les autres armes sont ses auxiliaires... Le camp qui aura la meilleure artillerie gagnera toujours. <sup>68</sup>»

Mais la supériorité du nombre de canons ne suffit pas, il faut également savoir combiner leurs feux avec l'action des autres armes. Les Japonais, l'apprirent à leurs dépens. Ils tirèrent de l'un des premiers combats, celui de Nanchang (25 et 26 mai 1904) des enseignements sur l'utilisation de l'artillerie pour l'attaque des positions fortifiées. Au cours de ce combat, ils utilisèrent des canons de la flotte de Togo pour faire de l'appui au sol. Après avoir débarqué début mai au nord de Port Arthur, la II<sup>e</sup> armée du général Oku s'engagea vers le sud. Pour atteindre Port Arthur, elle devait franchir l'étroit isthme de Kin-Tcheou dominé par les collines de Nanchang et, plus au sud par celles de Nankouanling. Les Russes avaient organisé une position formidable sur ces deux lignes appelées « lignes de Kin-Tcheou », qu'ils tenaient avec seulement 5 bataillons appuyés par 78 pièces d'artillerie de tous calibres. Les Japonais en disposaient de 200 (pour 45 000 hommes) qu'ils installèrent le 25 mai sur le mont Sampson qui dominait au nord-est la position, à ces pièces s'ajoutaient 4 canonnières et 6 torpilleurs, en tout 30 pièces, installés dans la baie de Kin-Tcheou à l'ouest des positions russes.

Un feu violent prépara l'assaut des Japonais pendant 6 heures, sans occasionner de grandes pertes aux Russes. Le lendemain commença un duel d'artillerie qui dura 5 heures, au bout desquelles, les Russes furent à cours de munitions. Les Japonais lancèrent alors leur infanterie qui subit de très lourdes pertes et dut s'arrêter pour s'enterrer. Bien qu'ils aient fait avancer leur artillerie, les Japonais ne réussirent toujours pas à endommager les ouvrages défensifs russes et encore moins les réseaux de fils de fer barbelé. Manquant de cartouches, la 3<sup>e</sup> division japonaise continua à attaquer en longeant le rivage. Craignant d'être débordés, les Russes abandonnèrent leurs positions sur les collines de Nanchang, puis le lendemain ils se retirèrent de celles de Nankouanling. Les Russes avaient perdu, avec les 78 canons rendus hors d'usage, 1 100 hommes, surtout pendant la retraite et les Japonais au moins 3 500.

---

<sup>65</sup> Les batteries russes étaient à 8 canons, les batteries à cheval à 6 canons.

<sup>66</sup> *op. cit.*

<sup>67</sup> Jomini, sans en faire une règle absolue, préconisait de son temps 3 pièces pour 1 000 combattants (*op. cit.*).

<sup>68</sup> In *The Russo-japanese War : Reports from British officers* (1908), vol. III. Nous n'avons pas pu consulter cet ouvrage.

Depuis lors les Japonais firent des approches d'infanterie de nuit et, après avoir reconnu les positions ennemies, ils cherchèrent avec leur artillerie, placée sous un commandement unique (ce qui n'était pas le cas à Nanchang pour les canons de la flotte et ceux de l'artillerie) avant tout à neutraliser les batteries russes. Ils amenaient donc leurs batteries en position la nuit à 3000 m de l'ennemi, avec l'infanterie qui s'enterrait sur sa base de débouché. Les pièces ouvraient le feu au lever du jour derrière un masque pour obliger les Russes à dévoiler les leurs, ce qui entraînait parfois un long duel d'artillerie. Le feu était conduit sans interruption à vitesse réglée. Une fois l'artillerie ennemie neutralisée, les batteries dirigeaient leurs coups sur les positions de l'infanterie avec les mitrailleuses comme objectif principal, ce dont profitait l'infanterie japonaise pour s'avancer par bond et par petites fractions. A la nuit tombée elle s'enterrait, pendant que des patrouilles allaient reconnaître de plus près les positions russes que l'artillerie bombardait le lendemain après s'être approché pendant la nuit. Appuyée par ces tirs, l'infanterie se portait alors en avant. La progression de l'infanterie et le feu de l'artillerie étaient réglés en fonction l'un de l'autre. Juste avant l'assaut final, le tir de l'artillerie se reportait plus loin sur les arrières russes. Ce dernier assaut avait lieu le plus souvent de nuit, comme nous l'avons vu précédemment. Un mois après le combat de Nanchang, ces principes furent appliqués avec succès par les Japonais lors de la bataille de Wa-Fan-Gou.

L'artillerie devait tirer pendant toutes les phases de la bataille (y compris la poursuite) et suivre de près la situation tactique car il ne s'agissait plus comme à Wagram de faire porter l'attaque décisive subitement sur un point précis. Elle pouvait se déclencher sur n'importe quel point du front (le plus le souvent un flanc) et parallèlement à une autre attaque subordonnée et tout aussi violente. L'artillerie devait allonger son tir au fur et mesure de l'avancée de l'infanterie. Comme elle était enterrée, ses distances pouvaient atteindre 4 000 mètres, parfois 6 000 dans les tirs de contrebatterie<sup>69</sup>.

La conquête de la supériorité des feux fut quelques fois poussée à l'extrême : il y eut des duels d'artillerie qui durèrent parfois toute une journée, comme le 15 octobre 1904 lors de la bataille du Cha-Ho où aucune action d'infanterie n'eut lieu, sans que l'infanterie en ait tiré un quelconque avantage.

Il fut également reproché aux Japonais une autre de leurs innovations : l'usage systématique du tir a priori. Cela consommait beaucoup de munitions pour des résultats insignifiants. Cependant, les Russes y recoururent aussi et, plus tard, ce type de tir fut prescrit par la doctrine soviétique.

En fait, l'emploi de l'artillerie confirme bien ce que nous avons vu dans le paragraphe sur la durée des batailles : dès le début du XX<sup>e</sup> siècle l'artillerie de campagne ne pouvait plus accompagner l'assaut de l'infanterie et devait rester « embossée » à l'arrière à de grandes distances. Seules les unités de chars d'assaut, dont le premier nom était « artillerie d'assaut » remplirent à nouveau ce rôle indispensable, avant de devenir une arme autonome soutenue par de l'infanterie et non plus le contraire.

---

<sup>69</sup> Règlement français de 1890 prévoyait de prendre successivement les positions suivantes 2 400, 1 700, 1 100, 900 et 700 m en suivant l'infanterie, ce qui interdisait son « embossement ». Avec le canon de 75 modèle 1897, équipé d'un bouclier, ce règlement fut changé et les distances des pièces par rapport à la ligne de contact considérablement allongées.

La logistique. L'allégement des fantassins était également une préoccupation de l'époque, d'autant plus qu'avec ces fusils à tir rapide la consommation de munitions était plus importante<sup>70</sup>, donc la dotation plus élevée. Les soldats des deux camps portaient environ 150 cartouches sur eux comme dotation initiale. Pour les Russes, une dotation complémentaire de 200 cartouches était transportée par les voitures de la compagnie, elle était de 270 pour les Japonais qui les transportaient avec des chevaux de bât ou des coolies. Par la suite, le général Kouropatkine dota chaque compagnie d'un train d'ânes qui portaient des caisses de munition et passaient partout. Ils portaient également de l'eau et des repas chauds.

En ce qui concerne le ravitaillement en munition, malgré la grande consommation qu'en firent les combattants, il n'y eut pas de problème d'approvisionnement car les batailles duraient plusieurs jours et entre chacune d'entre elles s'écoulaient des semaines ou des mois, ce qui permettait à l'arrière de fonctionner en toute quiétude et d'approvisionner l'avant par un système de flux logistique moderne qui apparut pour la première fois au cours d'une guerre.

Du côté russe, la voie ferrée joua un rôle logistique et stratégique important. Ce qui montrait qu'à l'époque ce moyen de transport avait acquis une importance stratégique de premier ordre. A partir des centres de ravitaillement qu'elle approvisionnait, le service des convois administratifs incombait aux compagnies du train formées à la mobilisation. Un convoi de corps d'armée transportait trois jours de vivres et d'avoine, le convoi divisionnaire en transportait 4 et le train régimentaire deux. Le soldat portait deux jours de vivre en plus des vivres du jour. Les Russes avaient mis au point des cuisines roulantes depuis 1901 qui rendirent des services appréciables car il a été possible de les introduire sur le champ de bataille à proximité immédiate des combattants. La cavalerie manqua de fourrage car parfois les convois n'arrivaient pas à l'atteindre, l'avoine fut remplacée par des graines de gaolien et de tchoumire qui étaient des céréales locales dont la paille remplaça également celles de froment et de seigle.

En ce qui concerne la chaîne sanitaire, les Japonais avaient mis au point un système de relève des blessés avec des brancardiers et/ou des coolies dont c'était l'unique tâche. Pour les Russes, en revanche, la relève était effectuée par des combattants qui abandonnaient leur poste pour emmener un camarade blessé au poste de secours. On peut dire que la chaîne « santé » japonaise préfigurait ce qui se fit depuis dans les autres conflits.

La mise en place des trois chaînes logistiques que nous connaissons encore aujourd'hui était donc achevée du côté des Japonais dont le système fit parfois école en Europe.

La marine. Sur le combat naval, il existe, concernant la guerre russo-japonaise, un nombre d'ouvrages très élevé. Nous nous contenterons, pour cette étude, après un rappel succinct des combats navals ayant précédé ceux de la Guerre russo-japonaise, de mettre en lumière succinctement ses caractères entièrement nouveaux. Ils étaient dus essentiellement à la modification révolutionnaire des matériels : bâtiments métalliques plus ou moins cuirassés, propulsion exclusivement à la vapeur, portée des canons voisine de celle de la visibilité.

Certains historiens considèrent le combat naval qui avait opposé à Lissa, en 1866, des bateaux italiens et autrichiens, comme le premier combat moderne. Au début de ce combat,

---

<sup>70</sup> Elle a atteint parfois 400 cartouches par homme et par jour dans certaines unités russes. En moyenne elle était de 200 cartouches par homme et par jour. Il faut noter aussi que pour un Japonais qui tombait l'infanterie russe tirait 1 000 cartouches, soit 14 kilos de plomb.

l'amiral autrichien Tegetthoff avait hissé le signal « les cuirassés éperonneront et couleront l'ennemi », et les Autrichiens emportèrent la décision grâce à cette tactique. A la suite de quoi, toutes les marines du monde équipèrent leurs navires d'étraves spécialement conçues pour éperonner et il fallut quelques années pour se rendre compte qu'un combat à l'éperon, retour à la tactique des galères de l'Antiquité, ne pouvait être que tout à fait exceptionnel entre des navires armés de canons. Il n'y eut aucune vraie bataille navale que ce soit au cours de la Guerre de Sécession, de celle de 1870 ou de la guerre russo-turque. Ainsi, la fabrication de l'acier, l'artillerie navale et le mécanisme des torpilles se perfectionnèrent sans avoir pu être expérimenté sur le champ de bataille. Avec la bataille du Ya Lou (17/09/1894), eut lieu une véritable bataille rangée (voir annexe 3 et la note n° 10). Au cours de ce combat, la flotte chinoise se présenta en ligne de front incurvée vers l'avant, elle conserva ce dispositif ce qui l'empêcha d'utiliser l'ensemble de son artillerie. L'amiral Ito, commandant la flotte japonaise avançait avec sa flotte en ligne de file derrière lui. Après avoir gouverné vers le centre de la ligne chinoise, pensant que les Chinois allaient manœuvrer pour barrer le « T »<sup>71</sup>, il inclina sa direction vers l'ouest, puis défilant obliquement devant la ligne chinoise, il fit ouvrir un feu dont la densité surpris les Chinois peu habitués aux canons modernes. La seconde phase de la manœuvre consista en une forte canonnade d'une demi-heure puis l'amiral Ito donna liberté de manœuvre pour la poursuite de l'ennemi dont il ne restait plus que les deux cuirassés et quelques bâtiments fortement endommagés<sup>72</sup>. Cette bataille montra l'importance qu'avait pris l'artillerie moderne dans les combats navals, ce qui fut confirmé dix ans plus tard<sup>73</sup>.

Les enseignements tirés des batailles de la mer Jaune<sup>74</sup> (10/08/1904) et de Tsushima ont permis de mettre au point une doctrine navale qui jusqu'à lors était restée purement théorique. Si Togo était en position défensive, en fait en embuscade (les Russes pensaient que les Japonais attendaient à l'est et non à l'ouest), il ne s'agissait pas de défensive passive car dès que l'ennemi avait été signalé à proximité, Togo avait marché droit sur lui pour se ménager le bénéfice de frapper le premier<sup>75</sup> et de lui imposer sa volonté en barrant le « T » (voir note n°71), tout en se couvrant face au sud avec ses croiseurs afin de conserver sa liberté d'action. Il appliquait ainsi, contrairement à son ennemi les théories tactiques de Mahan et de Makarov (cf. infra : note n° 108). Mahan dans son cours de tactique de 1886 du Naval War College de Newport (*Fleet Battle Tactics*), préconisait, comme Jomini, un mouvement offensif rapide et de concentration de feu sélective. Comme dans les batailles terrestres de Jomini, les engagements navals devaient se terminer, pour lui, par l'anéantissement total de

---

<sup>71</sup> Jusqu'à l'apparition des tourelles tournantes sur 360°, une escadre s'avancant en ligne de front en direction de l'ennemi ne pouvait l'engager qu'avec ses canons de proue, la bonne disposition était donc la ligne de file (la ligne de front étant un dispositif d'exploration qui pouvait être pris avant l'engagement). Les deux lignes de file s'avancant l'une vers l'autre en sens opposé se canonnaient. Une bonne solution consistait à incliner sa route de manière à venir sur l'arrière de la ligne ennemie (ou sur son avant mais avec des bateaux beaucoup plus rapides que les siens). Cela s'appelle barrer le « T », cette manœuvre permettait à celui qui la réussissait de disposer de toutes ses bordées contre un ennemi qui ne peut presque pas tirer. Elle était, encore à l'époque, l'obsession tactique de tous les commandants de flotte au combat.

<sup>72</sup> Les restes de la flotte chinoise se réfugièrent dans la rade du port de Wei-Hai-Wei, devant lequel les Japonais firent un blocus. Alors que les attaques terrestres de la ville, devant faire face aux pires conditions climatiques, échouaient, l'amiral Ito tenta d'en venir à bout avec des petits torpilleurs dont les équipages avaient accepté de se sacrifier. L'attaque eut lieu le 5 février 1895 sous le commandement de Togo. Elle réussit parfaitement et fut sans perte pour les Japonais. C'est cette situation qui se renouvela à Port Arthur dix ans plus tard.

<sup>73</sup> Les canons japonais avaient une portée de 15 à 20 % supérieure aux canons russes.

<sup>74</sup> Au cours de cette bataille, Witheft faillit réussir à passer suite à un virement de bord « par la contre-marche » de Togo, qui tenait à être toujours en tête de la ligne de file et qui lui prit beaucoup plus de temps qu'un virement de bord « tout à la fois. »

<sup>75</sup> En 1912, le général Friedrich von Bernhardi écrivait à ce propos, dans *La Guerre d'aujourd'hui* : « Même dans la défensive stratégique la flotte ne peut procéder que d'une façon offensive, au point de vue tactique, c'est à dire qu'il faut qu'elle sorte et qu'elle attaque la flotte ennemie, si elle veut vraiment combattre. »

l'adversaire. L'amiral Stepane Makarov n'écrivait pas autre chose dans ses *Réflexions sur la tactique maritime*, paru en 1897 qui avait été traduit en japonais et distribué à tous les commandants de navire bâtiments de la flotte japonaise. De plus, la veille de la bataille de Tsushima, Togo dit à ses officiers : « Dans une bataille navale, il n'y a jamais lieu de penser à la défensive. Une attaque déterminée est toujours la meilleure forme de défense. »<sup>76</sup>

L'objectif de Togo était alors de couper la route de Vladivostok tout en frappant du fort au faible, ce qui explique pourquoi les bâtiments russes furent détruits successivement. Après la victoire, contrairement au combat du 10 août 1904 où il devait encore impérativement économiser ses forces, Togo poursuivit son ennemi jusqu'à sa reddition.

Quant à Rojdestvenski, il n'avait apparemment qu'un seul objectif : celui d'atteindre Vladivostok. Il n'avait pas assuré sa sûreté éloignée et sa sûreté rapprochée se limitait à 2 croiseurs à 6 ou 7 milles devant lui. Il ne fit preuve d'aucune idée de manœuvre se contentant de se déplacer avec ses forces concentrées, s'imaginant qu'ainsi il n'avait rien à craindre. Il était d'un autre temps car avec les bâtiments modernes du début du siècle et surtout leur armement, il fallait de plus en plus d'espace pour manœuvrer et un esprit très offensif.

D'ailleurs, la supériorité absolue des navires cuirassés et les effets décisifs de leur grosse artillerie à tir rapide avaient été affirmés. Il apparut, cependant qu'ils devaient impérativement être escortés. Un autre enseignement est l'utilisation des torpilleurs qui complétaient ou appuyaient l'action des autres type de bâtiments : ils servirent à protéger les mouilleurs de mines et à achever les effets des canons, parfois après la tombée de la nuit. Mais le torpilleur ne pouvait pas à lui seul amener la décision<sup>77</sup>. Ce qui, avec la suprématie des cuirassés apportait un double démenti aux théories de la Jeune Ecole de la marine française<sup>78</sup>. Il imposa cependant la distance de combat minimum de combat entre les grosses unités liée à la portée efficace de ses torpilles.

Après la guerre les équipages russes subirent un entraînement visant à les familiariser à l'application de nouvelles méthodes d'utilisation de l'artillerie à longue portée, des mines et des torpilles, ainsi qu'à la manœuvre conjointe de navires de différentes catégories. La formation des officiers à l'académie de la Marine alla également dans ce sens et la formation des artilleurs fut particulièrement soignée.

Ces principes de combat naval ont été vérifiés au cours de la Première Guerre mondiale à Coronel, aux Falkland et au Jütland. Ils restèrent d'actualité jusqu'à 1940.

---

<sup>76</sup> Blond Georges : L'Amiral Togo, Samouraï de la mer. p. 227.

<sup>77</sup> Indépendamment de l'attaque surprise de Port Arthur.

<sup>78</sup> La Jeune Ecole, dont l'amiral Aube fut à l'origine, était apparue en France aux alentours de 1880. Dans livre paru en 1882 : *La guerre maritime et les ports français*, Aube estimait que les enseignements des grandes batailles du passé étaient rendus caducs par l'apparition de moyens nouveaux comme la mine ou la torpille. Pour permettre à la France de faire face à la puissante flotte britannique, il suggéra de recourir à une guerre côtière aux moyens de torpilleurs qui, agissant comme des « tirailleurs maritimes », empêcheraient les blocus, et à la guerre des croiseurs, pour obliger la flotte britannique à défendre son trafic et donc à disperser ses forces ce qui rendrait une bataille en ligne envisageable. Ce qui affaiblirait le rôle joué par les cuirassés qui ne prendraient la mer que pour exploiter le succès initial des torpilleurs et des croiseurs. Cette école négligeait, cependant, les problèmes posés par le faible rayon d'action et la mauvaise tenue à la mer de bâtiments trop petits. Il est juste de dire que la pensée de l'amiral Aube, qui tenait à respecter un certain équilibre dans la flotte, a été trahie par ses Epigones, notamment par le commandant Gougeaud, qui plaide pour une marine axée exclusivement sur la course et par le journaliste Gabriel Charmes qui condamnait sans appel les cuirassés qu'il convenait, selon lui de placer au Louvre dans les galeries du musée de la Marine.

Nous avons déjà vu un exemple d'appui de troupes terrestres par l'artillerie de la flotte au cours de la bataille de Nanchang qui a montré le peu d'efficacité de cette dernière contre des fortifications ou des troupes embossées. Un autre exemple a été donné au cours du siège de Port Arthur où l'amiral Togo, devant le peu de réaction de l'escadre russe qu'il ne pouvait pas attirer en haute mer et qui restait bloquée dans la rade, entreprit, dès mars 1904, de compléter l'action terrestre par des bombardements de la place par son artillerie. Les résultats ne furent pas à la hauteur de la consommation de munitions. Ce genre d'appui fut également réalisé aux Dardanelles avec aussi peu d'efficacité.

En revanche, les opérations de débarquement des troupes japonaises préfigurèrent les actions amphibies. L'escadre de l'amiral Uriu permit le débarquement de la I<sup>re</sup> armée japonaise à Chemoulpo, port neutre, après y avoir neutralisé le croiseur Varyag et la canonnière Koreïetz qui, gravement endommagés, se sabordèrent plutôt que de se rendre. Il appuya ensuite les opérations de débarquement avec ses canons, d'abord à Chemoulpo même puis le long de la côte du Liao Toung.

De tout ce qui précède, on peut donc affirmer que, dans le domaine tactique, il apparaît clairement que, comme l'a écrit Fuller (op. cit. p.131) les principaux enseignements de la guerre russo-japonaise furent : la faillite des attaques de front et le succès des enveloppements, c'est d'ailleurs ce qui provoqua, en 1914, *la course à la mer*, l'énorme puissance défensive des retranchements de campagne et des réseaux de fil de fer, les effets de plus en plus meurtrier de la mitrailleuse et, ce qu'il y eut de plus marqué, la puissance de l'artillerie à tir rapide.

## TECHNIQUES

En 1904, il n'y avait pas eu de guerre entre deux puissances modernes depuis la guerre franco-prussienne<sup>79</sup>. Au cours de cette longue période de paix de plus de trente ans les progrès de l'industrie avaient été considérables. Ces deux facteurs avaient permis de mettre au point de nouveaux matériels de guerre sans qu'aucun n'ait été testé sur le champ de bataille. De ce fait la guerre russo-japonaise constitue la première de grande guerre moderne où les progrès techniques ont fortement fait évoluer la tactique, voire la stratégie.

L'armement et les matériels d'organisation du terrain. Nous avons déjà vu comment la poudre sans fumée qui, au cours de la guerre russo-japonaise, avait été utilisée pour la première fois sur le champ de bataille, avait fait évoluer l'emploi des armes. Grâce à elle, le tir des combattants devenait plus facile, donc plus précis et plus rapide, et leur position était beaucoup moins repérable. L'armement individuel et collectif, avait également connu des améliorations importantes.

Les fusils étaient des deux côtés des armes modernes, à répétition. Les Japonais étaient équipés du fusil type *Mauser* : l'*Arisaka-30*<sup>80</sup> (modèle 1897). Il avait un calibre de 6,5 mm

---

<sup>79</sup> La guerre russo-turque de 1878, la guerre sino-russe de 1894 et celle gréco-turque de 1897 étaient des conflits mineurs qui n'ont pas vu l'utilisation de matériels modernes

<sup>80</sup> Le premier fusil japonais moderne datait de 1887 : le *Murata* de 7,5 mm dont, d'ailleurs, les unités de réserves étaient encore dotées pendant la guerre russo-japonaise. Il fut utilisé pour la première fois durant la guerre sino-japonaise ce qui permit d'en constater les défauts. Une commission, présidée par le colonel d'artillerie Arisaka,

avec une vitesse initiale de 726 m/sec.<sup>81</sup>, c'est à dire deux fois celle du son (340 m/sec.). Il était alimenté grâce à une lame-chargeur de cinq cartouches. Les Russes avaient le fusil *Nagant-Mosin*<sup>82</sup> (dit fusil de trois lignes modèle 1891<sup>83</sup>) d'un calibre de 7,62 mm avec une vitesse initiale de 610 m/sec., et alimenté grâce à un chargeur de cinq cartouches. Le fusil russe pesait 300 grammes de plus que le fusil japonais : 3 kg 988 (sans la baïonnette). Les Japonais avaient profité des avancées technologiques occidentales pour obtenir, grâce à l'amélioration de la poudre un calibre plus petit. Ce qui, depuis l'apparition du *Lebel* 1886 (8 mm), était recherchée par tous. Cette diminution du calibre, qui était compensée par une vitesse initiale plus élevée, permettait d'avoir un fusil plus léger et, par conséquent, un fantassin moins chargé. Ces fusils à tir rapide entraînaient une consommation très importante dont nous avons mesuré les conséquences précédemment.

Cette grande consommation de munitions était due aussi aux mitrailleuses dont nous avons déjà vu les aspects tactiques<sup>84</sup>. Réapparues au cours de la guerre des Boërs leur nombre augmenta au fur et à mesure du déroulement de la guerre, surtout chez les Japonais qui en possédaient moins que les Russes mais qui, à la fin du conflit, en avaient deux à six par régiment d'infanterie. La guerre russo-japonaise permit de comparer les deux systèmes de mitrailleuse en service à l'époque en Europe : le système *Maxim* et le système *Hotchkiss*.

La mitrailleuse n'était pourtant pas une invention récente, sans remonter aux inventions du XVI<sup>e</sup> siècle, qui furent sans lendemain, on peut dire qu'elles remontent à la guerre de sécession (1861-1865), puis elle furent utilisées en Europe pour la première fois lors de la guerre franco-prussienne. Après ce conflit, des études furent lancées pour fabriquer une arme à un seul canon. Harim Maxim, un Américain installé en Grande-Bretagne, mit au point la première mitrailleuse de ce type en 1884. Son principe était que, avec le départ du premier coup, le canon reculait sur une faible distance avant que le déverrouillage libérât la culasse, laquelle poursuivait son recul sous l'effet de l'impulsion reçue en retirant une cartouche de la bande, puis un ressort la ramenait en avant, la cartouche était introduite dans la chambre et percutée. Le canon qui s'échauffait beaucoup, était refroidi par un manchon en cuivre rempli d'eau qui l'entourait. Il fallait régulièrement renouveler le liquide, ce qui était le principal défaut du système. Maxim s'associa avec l'industriel Vickers pour construire son modèle en série. A partir de 1891, avec l'apparition de la poudre sans fumée et, donc le changement de munition, Vickers construisit un autre modèle appelé *Maxim-Vickers* pour faire face à la pression et à la chaleur supplémentaires qu'engendrait cette nouvelle cartouche d'un calibre de 7,69 mm (.303'' britannique). Ces modifications entraînèrent une augmentation considérable du poids de l'arme (27,21 kg) et de son affût qui était monté sur roues. La portée de cette arme était de 2 652 mètres, sa cadence de tir de 550 c/m et elle était alimentée par des bandes en toile. En 1900, la Russie passa une commande à Vickers de cette mitrailleuse, mais sans tarder elle se lança dans la fabrication de son propre modèle à l'arsenal étatisé de Tula.

---

mis au point ce nouveau fusil qui sortit en 1897 (30<sup>e</sup> année de l'ère *Meiji*). Le modèle suivant fut fabriqué à partir de 1905 (38<sup>e</sup> année de l'ère *Meiji*). C'était la même arme avec quelques améliorations. Elle resta en service jusqu'en 1945.

<sup>81</sup> Cette vitesse initiale était supérieure à celle des fusils de cette époque qui était plutôt de 600 m/s : *Lebel* 1886, 600 ; *Mannlicher* (Autriche) 1888, 620 ; *Mauser* 1889, 620 ; *Lee-Metford* (britannique) 1889, 610.

<sup>82</sup> Ce fusil était dû au colonel Serge Mosin et à l'inventeur belge Nagant. Il resta en service jusqu'en 1944, date à laquelle il commença à être remplacé par le *Mosin-Nagant* – 44 qui en était une version améliorée avec une baïonnette intégrée.

<sup>83</sup> La ligne est une ancienne unité de mesure russe qui correspond à 2,1 mm. En fait ce calibre correspondait à 3/10<sup>e</sup> de pouce (1pouce = 2,54 cm).

<sup>84</sup> L'étude technique des mitrailleuses utilisées en Mandchourie est difficile, car les sources imprimées éditées à l'époque du conflit ou dans les années qui l'ont suivi, restent floues à ce sujet et parfois se contredisent, car les auteurs parlent indifféremment des fabricants des mitrailleuses ou des systèmes qu'elles utilisaient.

Le tout premier fut la *Pulemet Maksima obrazets* (modèle) 1905<sup>85</sup> qui était une copie de la mitrailleuse *Vickers-Maxim*, à l'exception du manchon à eau qui était en bronze.

Le deuxième système pour les mitrailleuses fut développé par la *Société de la Fabrication des Armes à Feu Portatives Hotchkiss<sup>86</sup> et Compagnie* qui était une entreprise française de St-Denis, dont le directeur, l'Américain L. Benét, avait découvert un jeune ingénieur français du nom de Mercier. Au début des années 1890, la firme acheta le brevet d'une arme automatique qui lui avait été proposé par son inventeur, un officier autrichien. Bien que l'arme fût inutilisable telle quelle, les deux associés virent que certaines de ses caractéristiques pouvaient être très utiles à leurs projets, notamment l'idée d'utiliser l'énergie d'une partie des gaz pour actionner un piston vers l'arrière. Ils construisirent donc une arme dont le principe est encore aujourd'hui très répandu : le piston reculait en entraînant avec lui la culasse mobile et en comprimant le ressort qui ramenait ensuite la culasse vers l'avant en prélevant une cartouche sur une bande métallique et en l'introduisant dans la chambre. Pour réduire l'échauffement du canon, Benét entoura celui-ci à sa base d'une masse métallique qui absorbait la chaleur. Elle était composée de cinq disques de métal épais qui multipliait immédiatement la surface du rayonnement par plus de dix. Un prototype fut mis au point en 1895 et la première mitrailleuse fut construite en série en 1897. Un second modèle, amélioré, sortit en 1900. Les Japonais se dotèrent de ce dernier modèle en le construisant sous licence. Cette arme d'un poids de 25,26 kg était montée sur trépied (16,50 kg), elle était alimentée avec des bandes rigides métalliques de 25 ou 30 cartouches de 8 mm (*Lebel*). Sa portée était de 2 400 m et sa cadence de tir de 500c/mn.

L'utilisation des mitrailleuses au cours de la guerre russo-japonaise fit prendre conscience de leur importance dans un conflit moderne et annihila les dernières réticences de certaines armées à s'en doter massivement<sup>87</sup>. Les deux systèmes d'arme étaient comparables et donnèrent des résultats satisfaisants. C'est pourquoi les pays européens se dotèrent d'armes utilisant l'un ou l'autre système, amélioré suite au conflit : les Allemands construisirent la Maxim MG08-MG15, les Britanniques conservèrent la *Maxim-Vickers*, les Français s'en tinrent à la *Hotchkiss* qu'ils améliorèrent en 1907 puis en 1914, les Japonais créèrent la *Taisho 14* (cal.6 ,5 mm) à partir de la *Hotchkiss*, etc.

A la fin du conflit, outre la mitrailleuse *Maxim*, les Russes utilisèrent le premier fusil-mitrailleur de l'histoire : le *Madsen*. Cette arme, qui resta en service dans certaines armées jusque dans les années 50, était l'œuvre de l'ingénieur danois Shouboe. Elle avait été adoptée par la cavalerie danoise en 1902 et portait le nom du Ministre de la Guerre de l'époque. Son fonctionnement était commandé par le recul du canon qui entraînait un mécanisme compliqué dans lequel la culasse ne servait qu'à la fermeture de la chambre. Le refroidissement du canon s'effectuait par un manchon ajouré qui l'entourait. L'alimentation se faisait avec une boîte chargeur de 30 cartouches de 7,5 mm. Son poids peu élevé, 9,5 kg, en faisait une arme apte à appuyer les attaques d'infanterie, mais l'expérience ne fut pas tentée car seule la cavalerie en était dotée. Sa cadence de tir était de 600 c/mn et la vitesse initiale de 750 m/sec.

---

<sup>85</sup> Ce modèle fut remplacé par celui de 1910 dont pratiquement seul le calibre (7,62mm) avait changé et qui fut construit jusqu'en 1943.

<sup>86</sup> Benjamin Hotchkiss était un ingénieur et inventeur américain qui s'installa en France en 1867 comme fabricant d'armes à répétition. Il mourut en 1885 et deux plus tard les actionnaires le remplacèrent par Laurence Benét.

<sup>87</sup> C'était notamment le cas de l'armée allemande.

En ce qui concerne l'artillerie, les deux belligérants utilisèrent des canons également comparables. Le canon de campagne russe *Poutilov* de 76,2 mm, modèle 1904, à tir rapide avait équipé progressivement les troupes d'Extrême-Orient<sup>88</sup>. Il remplaça le canon de 87 mm qui, à cause de son manque de stabilité, ne pouvait pas effectuer de tir rapide. Les Japonais étaient équipés du canon de campagne *Arisaka*, modèle 1898, de 75 mm, à tir accéléré. Il était plus mobile que le la pièce russe de 76,2 mm (1 300 kg au lieu de 1 885 kg), mais il avait une puissance inférieure.

Bien que ces canons étaient inférieurs au canon de 75 français, ils n'en demeuraient pas moins un matériel nouveau dans leur conception (lien élastique, récupérateur) et par la qualité et la puissance destructrice de leurs munitions. C'était le premier emploi dans un conflit, sur une grande échelle, de canons à tir rapide. Les cadences obtenues (quatre à cinq coups par minute) marquaient un net progrès sur les matériels de la génération précédente : l'époque de la remise en batterie de la pièce après chaque coup, était révolue. Dans le domaine des munitions, l'apparition des obus à balle augmenta encore la vulnérabilité des fantassins à découvert, déjà grande avec les mitrailleuses.

Face à cet accroissement de la puissance de feu sur le champ de bataille, nous avons vu que l'artillerie était obligée d'enterrer ses pièces et donc ne pouvait plus accompagner les attaques par son tir direct. Pour pallier ce défaut, il fut décidé de monter des boucliers sur les canons d'un côté comme de l'autre. La mise en place de boucliers était depuis longtemps très controversé en Europe. Ainsi, lorsque le canon français de 75 mm commença à être construit en 1897, son bouclier fut considéré comme une grande innovation mais certains officiers s'élevèrent contre cet accessoire qui compromettait, selon eux, l'esprit offensif de l'artillerie. Ce bouclier fut adopté, malgré tout, car il servait également à protéger les servants du souffle important dû au tir rapide.

Les boucliers apparurent chez les Russes en octobre 1904<sup>89</sup>. C'était des boucliers de 2,5 à 3 mm d'épaisseur qui protégeaient les servants contre un tir d'infanterie au-delà de 500 mètres. Les Japonais en installèrent peu après. Mais malgré cela, l'artillerie des deux camps continua à faire du tir indirect et à s'enterrer car les distances d'engagement se maintinrent entre 3 000 et 6 000 mètres.

Les matériels d'organisation du terrain connurent également un développement important bien que moins spectaculaire que celui de l'armement. Les Japonais qui, comme les Russes, n'avaient pas doté tous leurs fantassins d'outils individuels le firent rapidement pour éviter ce qui se passa au combat de Kin-Tchéou (mai 1904) où les fantassins japonais, pris sous un feu extrêmement intense, furent obligés de s'abriter sur place en creusant la terre avec leurs baïonnettes, voire leurs quarts.

Simultanément se développait l'usage systématique des barbelés et des ronces artificielles pour la consolidation de toutes les positions temporaires au cours des combats en rase campagne.

Enfin, il faut encore signaler la mise sur pied du côté japonais d'unités de projecteurs ainsi que l'utilisation de ballons captifs d'observation. La première utilisation de ce type

---

<sup>88</sup> L'instruction se fit sur le champ de bataille même.

<sup>89</sup> Les premiers boucliers russes avaient été fabriqués par les canonnières pendant leur voyage au travers de la Sibérie.

d'observation remonte à la bataille de Fleurus (1794). Elle n'avait pas été concluante car le système de transmissions des données n'était pas au point. Par la suite, en revanche, les ballons captifs furent utilisés au cours de la guerre de Sécession et surtout, après la guerre russo-japonaise, pendant la Première Guerre mondiale, grâce à l'amélioration des systèmes de transmission.

Liaisons et transmission Les problèmes posés par les liaisons ont toujours revêtu une importance considérable. Les progrès réalisés dans ce domaine, au cours de la guerre de Mandchourie, ont été tels qu'ils mériteraient un long développement technique que nous épargnerons à notre lecteur, n'étant qu'un pauvre cavalier solitaire.

Dans les conflits antérieurs, les liaisons étaient assurées par des moyens simples : estafette ou agent de liaison à cheval ou à pied, sonnerie de trompette (clairon pour l'infanterie) ou roulement de tambour voire signaux héliographiques ou fanions. De là une lenteur et un manque de précision inévitables.

Au cours de la guerre russo-japonaise, pour la première fois, l'emploi des communications électriques a été généralisé. Il a facilité l'extension des fronts : le principe avait été admis que le commandant d'une armée et même d'un corps d'armée ne pouvait plus désormais voir d'un seul coup d'œil l'ensemble du champ de bataille. Il en a résulté, surtout chez les Japonais, l'établissement d'un P.C. de grandes unités, assez en arrière de la ligne de contact, travaillant dans le calme, hors de portée des feux ennemis, et disposant en permanence des officiers d'état-major nécessaires à la conduite de la manœuvre, l'envoi de ceux-ci comme officier de liaison ne se présentant plus qu'exceptionnellement.

Le téléphone comme le télégraphe furent employés, dès le début, systématiquement. Les unités spécialisées ( une compagnie de télégraphistes par corps d'armée chez les Russes) furent d'ailleurs très vite submergées par les demandes de moyens de transmission. Leur nombre fut doublé au cours de la campagne, ce qui n'empêcha pas les unités interarmes d'être obligées d'acheter des postes téléphoniques dans le secteur privé. A la fin de la guerre, plus de 6000 appareils téléphoniques de campagne, de modèle divers, avaient été expédiés en Mandchourie pour l'armée russe.

Enfin, le grand intérêt de la télégraphie sans fil, qui était encore à ses débuts<sup>90</sup>, s'avéra de façon flagrante. Le 11 avril 1904, jour de la perte du *Petropavlovsk*, la 1<sup>re</sup> escadre légère japonaise, voyant la sortie des cuirassés russes, et craignant de ne pas être en force, appela à son aide la 3<sup>e</sup> escadre en utilisant la radio. Port Arthur resta en communication avec l'extérieur par ce moyen, jusqu'au jour où un projectile d'artillerie détruisit les installations. Les Russes avaient si bien compris l'intérêt de ce moyen de transmission moderne que dès le mois de janvier 1905, furent créées les trois *compagnies indépendantes de télégraphistes de Sibérie orientale*. Elles étaient affectées spécialement à la télégraphie sans fil et disposaient chacune de six appareils de radio de type *Marconi*. Cependant, la marine russe avait renoncé à acheter ce type de postes, pour des raisons économiques elle était équipée d'appareils *Slaby Arco* de puissance et de qualité inférieure. La marine japonaise, en revanche disposait de postes *Marconi* ce qui lui donna en permanence une supériorité dans le domaine du renseignement<sup>91</sup>, Togo put ainsi attaquer Port Arthur rapidement à la moindre alerte ou

---

<sup>90</sup> Marconi était parvenu à transmettre par télégraphie sans fil à une distance de 15 kilomètres en 1897. Dès 1901, il avait réalisé d'énormes progrès et atteignait des portées nettement supérieures.

<sup>91</sup> Les Japonais avaient installé des stations de signaux et de T.S.F. sur les îles et les caps.

connaître la position de Rodjestvensky et dans celui de la manœuvre, bien que le commandement aux fanions eût la préférence de Togo.

La marine. C'est certainement le domaine dans lequel la guerre de Mandchourie a fait ressortir les plus remarquables innovations, pour les raisons que nous avons déjà évoquées au cours de la partie sur la tactique. Il est difficile de mentionner toutes les améliorations techniques inaugurées pendant le conflit. Nous venons de faire allusion à l'emploi systématique de la radio pour assurer les liaisons entre les escadres. On peut citer en plus : la mise en place des projectiles à double coiffes (invention de l'amiral Makarov), le cloisonnement de tous les navires de guerre, la tendance à l'unification des gros calibres ou encore l'expérimentation des premiers sous-marins qui ne furent pourtant pas employés au cours des opérations<sup>92</sup>.

Le conflit conduisit à la dernière mutation du navire de ligne. Devant les réalisations prévues aux Etats-Unis ou en Italie, le Premier Lord de L'amirauté, sir John Fisher, procéda, en 1906, au lancement du cuirassé *Dreadnought*.

Ce bâtiment offrait une innovation capitale qui fut adoptée presque immédiatement par toutes les flottes de combat<sup>93</sup>. L'artillerie moyenne disparut au profit de la grosse artillerie avec 12 pièces de 305 réparties en six tourelles et sa vitesse pouvait atteindre 21 nœuds. Aux grandes distances de combat qui devinrent la règle, le *Dreadnought* disposait d'une écrasante supériorité de feu<sup>94</sup>. L'unification de l'artillerie principale conduisit aux directions de tir centralisées inaugurées en 1912 par sir Percy Scott. En 1908, apparaît une autre innovation due à la guerre russo-japonaise : le croiseur de bataille *l'Invincible*. C'était un bateau très proche du cuirassé, mais il était plus rapide au détriment de sa protection. Il fut adopté immédiatement par la Russie<sup>95</sup>, le Japon et l'Allemagne. Sa mission était de neutraliser les croiseurs-cuirassés et d'assurer la sécurité des routes maritimes.

D'autres innovations virent le jour en ce début de siècle mais qui ne sont pas dues directement au conflit qui nous intéresse, mais s'il y en a deux qui en sont directement issues c'est, d'une part, le grand usage des torpilles et d'autre part l'apparition sur une grande échelle des mines sous-marines<sup>96</sup> (cf. annexe 6).

La torpille automobile, bien que d'invention assez ancienne, n'avait encore jamais été employée de façon aussi généralisée. Imaginée et expérimentée par Fulton en 1805, elle fut testée pour la première fois au cours de la guerre de Sécession. Utilisée à plusieurs reprises au

---

<sup>92</sup> Au début de la guerre, la Russie ne possédait qu'un seul sous-marin qui avait été construit en 1903. En 1904, un autre fut mis en chantier en Russie et plusieurs furent achetés à l'étranger notamment à la firme américaine *Holland*. C'est ainsi que 13 sous-marins furent acheminés en Extrême-Orient par voie ferrée. Arrivés à Vladivostok à la fin de l'été 1905, ils n'effectuèrent que des patrouilles le long des côtes.

<sup>93</sup> A l'exception de la France qui manqua son entrée dans le club des *Dreadnought*, avec la construction des six *Danton* armés de 4 canons de 305 et de 12 de 240. Ils furent pourtant mis en chantier en 1907-1908 et entrèrent en service en 1911. Cet archaïsme tenait d'une erreur de conception : à la différence des Anglais, les Français n'avaient pas eu accès aux arsenaux japonais pour y examiner les bâtiments russes capturés à Tsushima. Ils auraient pu comprendre l'importance de la grosse artillerie homogène, au lieu de croire que la victoire nippone tenait essentiellement de l'efficacité de l'artillerie moyenne à tir rapide. Il fallut attendre la série des *Courbet* qui ne rentrèrent en service qu'en 1914, pour que le mal fut réparé.

<sup>94</sup> Comme la frégate cuirassée *Gloire*, 50 ans plus tôt, il devançait tous les navires de ligne existants.

<sup>95</sup> En 1906, la Russie modifia son plan de construction navale. Non seulement elle modifia les bâtiments en construction mais elle mis en chantier quatre cuirassés de ligne type *Dreadnought*. En 1910, elle lança son « grand programme de construction navale » afin de remplacer sa flotte au plus vite.

<sup>96</sup> Cf. Amiral Castex, op. cit., tome V, p.138.

cours de la guerre russo-turque de 1877, elle fut l'objet d'importants perfectionnements techniques, qui lui permirent d'être employée en grande quantité au cours de la guerre russo-japonaise. Pour la première fois, elle fut lancée contre des bâtiments en mouvement, notamment à Tsushima, après l'avoir été contre des bâtiments en rade, à Port Arthur. Paradoxalement, cette arme qui connut par la suite un grand essor, ne donna pas entière satisfaction, en raison de sa vitesse insuffisante certains pensèrent qu'elle ne pouvait être efficace que contre des objectifs fixes. Le développement des sous-marins et l'augmentation de la vitesse des torpilles modifièrent par la suite ces jugements.

En revanche, les résultats obtenus par les mines sous-marines avaient été particulièrement spectaculaires. Les pertes japonaises sur mines s'élevaient à onze navires, les Russes en perdirent six auxquels s'en ajoutèrent quatre gravement endommagés. C'était une mine qui fut la cause de la perte du *Petropavlovsk* et de la mort de l'amiral Makarov.

Tout cela explique, en grande partie, pourquoi les auteurs publiés juste après la guerre décalèrent la mine sous-marine très supérieure à la torpille, tout en reconnaissant qu'elle présentait l'inconvénient majeur de ne pas faire de différence entre les navires amis et ennemis surtout quand elles dérivent. Ils conclurent de même à la nécessité de disposer de bâtiments dragueur.

## **STRATEGIQUES**

En ce qui concerne la pensée stratégique des deux belligérants, on peut dire que la guerre russo-japonaise fut le point de départ, pour les deux nations, de l'élaboration d'une doctrine stratégique qui leur fit de se confronter sur ce même théâtre d'opérations à deux reprises supplémentaires : en 1939 et 1945.

D'un côté au Japon, il s'agissait d'une armée jeune qui, à force de travail, de ténacité et de réflexion était arrivée, en quelques années à assimiler les modes tactiques européens. Sa stratégie étant plutôt intuitive. De l'autre, c'était une armée vieillie qui s'était endormie sur ses succès de la guerre contre la Turquie. Elle ne s'était pas rendu compte de l'évolution de la guerre moderne, guerre de masse et de mouvement qui demandait plus que de la tactique.

### **La pensée tactique et stratégie japonaise.**

La doctrine coloniale. Nous nous contentons ici de présenter l'influence de cette doctrine sur la stratégie, sans en aborder les aspects économiques, sociaux ou politiques. Les Japonais fondèrent leur politique coloniale sur les conceptions inspirées par celle des grandes puissances : dès 1887 Inoue Kaoru, alors ministre des affaires étrangères, proposait que le Japon créât à l'extrémité de l'Asie un empire de type européen. Au début du XX<sup>e</sup> siècle, les Japonais tenaient pour une évidence qu'une colonisation réussie était une preuve de civilisation.

Cette politique fut mise en œuvre à Taiwan dès 1895. Une résistance armée chinoise vit le jour qui obligea le Japon à maintenir des troupes de maintien de l'ordre pendant quatre ans, ces troupes, forte de 60 000 exercèrent la première répression de l'histoire coloniale japonaise. A partir de 1898 cette colonisation fut un succès ce qui était vital pour le Japon pour voir son expansion coloniale acceptée par les puissances occidentales. Taiwan, qui avait été acquise à titre de compensation après la victoire remportée sur la Chine, sans but militaire

précis, s'intégra parfaitement dans le futur dispositif à la fois offensif et défensif réalisé autour de la métropole. Ce dispositif marqua les frontières du Japon, gardées par une même armée, sans corps coloniaux spécialisés. Au nom de ce projet d'assimilation, même lorsqu'il ne fut pas clairement formulé, toute forme d'autonomie ou d'institutions du type japonais de l'ère Meiji fut interdite aux colonisés.

La doctrine militaire. Avant l'ère Meiji, il n'existait pas de pensée stratégique japonaise. Le seul ouvrage militaire, *Le traité des cinq roues*, dû au samouraï Miyamoto Masashi, rédigé au XVI<sup>e</sup> siècle, concernait le guerrier individuel et sa discipline, non l'organisation collective de la violence. Les classiques chinois de la stratégie ont bien été traduits en japonais, et notamment Sun Tzu à partir du X<sup>e</sup>, mais le *Bushido* (voie du guerrier) était réellement le seul document de référence en matière d'art de la guerre. Il fut celui des trois guerriers<sup>97</sup> qui furent à l'origine de l'unification du Japon aux XVI<sup>e</sup> et XVII<sup>e</sup> siècle. Ils jouèrent, d'ailleurs, un rôle militaire important qui fut à l'origine d'une certaine pensée militaire, qui restait, malgré tout dans la lignée du *Bushido*.

Si l'on suit la méthode culturaliste, citée par Hervé Couteau-Bégarie dans son *Traité de Stratégie* (op. cit. p.534) il faut absolument prendre en compte l'apport culturel du *Bushido* si l'on veut comprendre l'esprit tactique et stratégique des Japonais. Le développement du *Bushido* s'étend sur trois période : le *Bushido* guerrier [de l'ère *Kamakura* (1185-1333) à la fin de l'ère *Momoyama* (1573-1603)] auquel de bouddhisme « zen » servit d'assise spirituelle, le *Bushido* confucianiste [de l'ère *Tokugawa* (1603-1868) à l'ère *Meiji* (à partir de 1868) qui subit l'influence des doctrines néo-confucianistes et, avec l'ère *Meiji*, le *Bushido* national, qui dura jusqu'en 1945. Ce dernier, reprenant les principes du *Bushido* répandus dans le peuple, se forma sur la doctrine du *Shinto* d'Etat qui se présente comme l'une des formes du patriotisme mystique. Il faut remonter très loin pour bien comprendre l'esprit des combattants japonais du XX<sup>e</sup> siècle<sup>98</sup>.

Dans le combat traditionnel des *bushi* (guerrier) japonais, il est intéressant de noter que le but stratégique des guerres pouvait se résumer à un seul terme : la terre. En effet, mis à part les révoltes des classes paysannes, la cause principale des luttes inter claniques était la conquête de territoires et plus précisément des rares terres où la culture du riz était possible, par conséquent la terre donnait la richesse en hommes et en revenu. A cela s'ajoute la volonté de puissance qui a toujours marqué le peuple japonais. A partir de l'ère *Meiji* cet esprit de conquête s'est révélé au niveau national, avec comme objectif la Mandchourie et la Corée.

Au niveau tactique, jusqu'au XII<sup>e</sup> siècle, le *bushi* était principalement un cavalier archer, le fantassin comptant peu. L'arc était l'arme qui emportait la décision sur le champ de bataille où il était fréquent d'assister à un duel d'arc. Les guerriers n'utilisaient leurs armes blanches qu'après avoir épuisé leurs flèches. Le *Konjaku Monogatari* (1080), le premier texte consacré à la geste des premiers *samurai* s, évoque déjà de tels combats avec de nombreux cas où deux armées rangées l'une en face de l'autre se livraient à un duel d'archers, la victoire allant au survivant ou bien lorsque l'un des deux estimait son honneur sauf. A partir du XII<sup>e</sup> siècle, l'art de la guerre se modifia : la tactique reposait désormais sur des armées plus

---

<sup>97</sup> Il s'agit de Oda Nobunaga (1534-1582), de Toyotomie Hideyoshi (1536-1598) et de Tokugawa Ieyasu (1542-1616).

<sup>98</sup> Un autre document écrit au XVIII<sup>e</sup> siècle par le *samurai* Jocho fut retrouvé et publié pour la première fois sous l'ère *Meiji*. Il s'agit de l'*Hagakure* (caché dans la feuillée) qui se présentait comme une version radicale du *Bushido*, en insistant, entre autres, sur ses deux bases essentielles : mourir quand cela est nécessaire et servir son seigneur en toutes circonstances, et en ouvrant certaines « voies philosophiques » pour la vie quotidienne. Ce livre eut une influence non négligeable sur l'éthique japonaise moderne.

nombreuses, constituées essentiellement de fantassins roturiers, mais où la cavalerie restait le pivot central du combat. L'arc perdit alors son rôle prépondérant au profit des armes de hast et surtout du sabre qui devint alors l'un des symboles principaux du guerrier. Toute expédition commençait par un sacrifice humain au dieu de la guerre *Hachiman*. Arrivés sur le lieu du combat, les *samourai*s à cheval, suivis par les fantassins, prenaient position en face de leurs ennemis, commençait alors un duel d'arc puis la bataille se transformait en une série de duels individuels à mort. A cause de la faible efficacité des armes blanches, le combat pouvait durer longtemps. Les arcs tiraient en permanence pendant la bataille. Ces engagements se révélaient très meurtriers, la bataille de Sekigahara (1600), la plus formidable de toute l'histoire du Japon, fit 30 000 morts sur 200 000 combattants. Après la bataille, chaque *samourai* amenait les têtes des vaincus. Au XV<sup>e</sup> siècle, la tendance devint plutôt au choc frontal dont le but était de rompre, par des charges brutales de cavalerie et d'infanterie, les rangs de l'ennemi. Ensuite seulement se déroulaient les combats individuels. A ce stade, il n'existait plus aucune organisation structurée, ni aucune manœuvre tactique particulière effectuée par des unités constituées. A partir du XVI<sup>e</sup> siècle, l'introduction des armes à feu changea radicalement l'issue du combat. Les arquebusiers, regroupés en ligne sur un, deux ou trois rangs et abrités derrière des obstacles brisaient les charges de cavalerie ou d'infanterie par un feu peu précis mais massif. A la bataille de Nagashiro (1575), 3000 arquebusiers anéantirent toutes les charges de cavalerie. Parfois ils montaient des embuscades car le Japon était, comme nous l'avons vu, un pays impropre au déploiement des grandes unités mais très propice à la guérilla où le fantassin était très efficace et où le corps à corps était la règle. Si les armées étaient longues à déplacer et à mettre en place, le combat en lui-même était très rapide et implacable, seuls les plus résistants survivaient.

Le *samourai* n'aimait guère l'art obsidional, il préférait toujours une bataille rangée. Les villes étaient assiégées étaient attaquées de façon classique : utilisation de catapultes, approche de l'infanterie derrière des palissades mobiles, comblement des fossés puis assaut. L'artillerie de siège n'apparut que très tard<sup>99</sup>. En fait le plus souvent les assiégeants faisaient preuve de patience et les places tombaient soit par la famine, soit par la ruse, soit par trahison.

Ces modes de combat traditionnels tenaient à la nature de l'esprit nippon qui privilégiait l'offensive. Chez le *samourai* cet esprit était encore plus développé, tout chez lui était conçu pour l'offensive : souplesse et articulation intégrales de l'armure, légèreté du sabre et absence de bouclier individuel. Le *samourai* attaquait rapidement pour essayer d'emporter la décision le plus vite possible. C'est pourquoi, lorsque Takashima, l'un des premiers réformateurs de l'armée japonaise, fit faire pour la première fois, en 1841, une démonstration des manœuvres militaires européennes devant quelques *samourai*s de haut rang, ceux-ci les trouvèrent ridicules. Le grand maître de l'ordre déclara que ce spectacle « d'hommes levant et maniant leurs armes tous en même temps et d'un seul mouvement évoquait un jeu d'enfant. »<sup>100</sup> Mais on peut dire que les caractéristiques de l'esprit du *Bushido* (esprit offensif, légèreté et rapidité), adaptées au combat moderne à l'europpéenne, furent celles du soldat japonais jusqu'à la fin de la Deuxième Guerre mondiale.

Togo et Nogi<sup>101</sup> étaient tous deux des *samourai*s et en avaient reçu l'enseignement traditionnel complet. Togo avait même combattu en armure traditionnelle, à l'âge de quinze

---

<sup>99</sup> La ville d'Osaka fut attaquée avec de l'artillerie en 1614.

<sup>100</sup> G. Sansom: *The Western World and Japan*. Londres 1950, pp. 265-6.

<sup>101</sup> Nogi et sa femme se donnèrent la mort par *seppuku* (ou *harakiri*), le jour de la mort du Meiji en 1912.

contre la flotte de l'amiral Kuper devant Kagoshima en août 1863<sup>102</sup>. Il servait alors un vieux canon en bronze à chargement par la bouche. En 1868, lors de la guerre civile (cf. supra note n°2), il porta encore une fois son costume traditionnel au combat.

Avec l'ère *Meiji*, une pensée stratégique soucieuse d'assimiler les avancées technologiques occidentales vit le jour. En ce qui concerne la guerre en Mandchourie, c'était la première fois que les Japonais avaient à conduire une guerre d'une telle ampleur. C'est à partir de ses enseignements que fut élaborée la doctrine militaire japonaise moderne qui resta valable jusqu'en 1945.

En ce qui concerne la tactique navale, deux penseurs influencèrent la pensée des officiers de la jeune flotte japonaise<sup>103</sup>. Il s'agissait de l'Américain Mahan, dont les théories furent introduites avant la guerre par les futurs amiraux Akiyama Saneyuki et Sato Tetsutari, et de l'amiral russe Makarov (cf. infra), dont Togo, alors directeur du Collège supérieur naval<sup>104</sup>, avait fait traduire, dès sa parution en 1897, le livre : *Réflexions sur la tactique maritime* et qu'il avait fait distribuer à tous ses commandants de navire lors de la Guerre russo-japonaise. L'un comme l'autre pensait que, sur mer, celui qui prenait l'offensive avait un avantage décisif sur son adversaire (cf. supra : « enseignements tactiques »).

En 1904, la conception stratégique terrestre japonaise était avant tout très simple. Très prudente au début du conflit, ce qui paraît naturel pour une armée aussi jeune, elle se laissa aller progressivement à plus d'audace face aux succès croissants et, elle ne douta plus de rien à la fin de la campagne.

Dans l'exécution, la stratégie japonaise a fait preuve de volonté, de ténacité et surtout de cohérence. Le commandement japonais a toujours cherché l'offensive et quand il n'a pas pu la prendre, comme ce fut le cas pour la bataille de Cha-Ho, il a fait tous ses efforts pour frapper la première. Très limité dans ses moyens, parfaitement conscient de l'infériorité numérique de son armée, il a essayé d'assurer sa liberté d'action, sans disperser ses moyens ni multiplier le nombre des détachements de sûreté.

Pour pallier cette infériorité numérique, il utilisa presque systématiquement la surprise, mais celle-ci supposait vitesse et discrétion. Or les Japonais ont toujours agi avec discrétion mais lentement, ce qui expliqua leur demi-succès de Moukden notamment. La lenteur a même été la caractéristique principale de la stratégie japonaise pendant tout le conflit. Celle-ci n'était pas due uniquement qu'aux difficultés rencontrées par le ravitaillement, elle semblait plutôt liée à la mentalité méthodique et prudente des chefs japonais.

L'économie des forces a semblé avoir été négligée par les Japonais dans leurs actions terrestres, notamment au début du siège de Port Arthur dont Nogi tenait à s'emparer à tout prix pour y neutraliser les derniers bateaux russes et ainsi rendre sa liberté d'action à Togo. Ce dernier, en revanche, eut comme soucis constant d'économiser ses forces, car tant que la flotte de la Baltique était encore en état de prendre la mer, la supériorité numérique des Russes était

---

<sup>102</sup> L'Angleterre avait envoyé cette flotte de dix navires pour demander au daïmio de Satsuma, suzerain de la famille de Togo de lui livrer les « assassins » de deux de ses ressortissants. Ils avaient été tués par les soldats de l'escorte du daïmio pour n'être pas descendu de cheval devant son cortège, ce qui était considéré comme une insulte dans le Japon de l'époque.

<sup>103</sup> Il n'y avait jamais eu de flotte japonaise avant celle du daïmio de Satsuma, et la première bataille navale japonaise ne datait que de la guerre civile de 1868. Il n'y avait donc pas de tactique navale traditionnelle japonaise, elle fut créée *ex nihilo* à partir des savoir-faire occidentaux.

<sup>104</sup> Il y avait, par ailleurs, rendu la pratique du jeu d'échecs obligatoire.

manifeste : qu'aurait-il eu à lui opposer s'il avait usé ses forces au cours de l'attaque de Port Arthur, dont il redoutait l'artillerie côtière, ou au cours de la bataille de la mer Jaune (10/08/1904) ? C'est pourquoi, à l'issue de cette bataille, il ne poursuivit pas les restes de la flotte russe qui se repliaient vers Port Arthur, contrairement aux principes de Mahan ou de Makarov, à ce souci s'ajoutait le manque de munitions, selon l'amiral Castex<sup>105</sup>. D'autre part, la menace que représentaient les bateaux de Port Arthur, l'empêcha, avant la chute de la ville d'aller faire réparer ses navires au Japon, avant d'avoir à affronter la flotte de la Baltique. Ceci explique, en partie, les sacrifices japonais face à Port Arthur. Et montre bien, encore une fois, le soucis qu'ils avaient de coordonner les actions navales et terrestres.

Le principe de la concentration des efforts n'a pas toujours été respecté par les Japonais : le maintien des 7<sup>e</sup> et 8<sup>e</sup> divisions au Japon jusqu'à la bataille du Cha-Ho alors que les Russes s'étaient déjà assurés la supériorité numérique, n'avait aucune justification stratégique, ni le maintien de milliers d'hommes à Port Arthur, qui n'avait d'autre but que de donner satisfaction à l'opinion publique. Cette décision a constitué une faute stratégique majeure qui eut des conséquences tout au long du conflit.

En revanche, les Japonais ont toujours cherché, semble-t-il, à exploiter leurs succès, s'ils ne l'ont pas fait après les batailles de Liao-Yang, du Cha-Ho et de Moukden, c'est que leurs troupes étaient épuisées et qu'ils manquaient de cavalerie. De même sur mer, nous avons vu pourquoi il n'y eut pas de poursuite avant la bataille de Tsushima, qui, elle, se poursuivit jusqu'à la reddition de Nebogatov<sup>106</sup>.

En somme, il n'y a pas eu de la part des Japonais, au cours de cette campagne de grandes combinaisons stratégiques terrestres, mais l'application de principes simples. A une conception de manœuvre toujours cohérente, répondait une exécution mue par une grande ténacité de la part d'une troupe animée de la volonté de vaincre.

A partir de ses enseignements une doctrine militaire fut élaborée par la marine et l'armée japonaise. Elle comportait à la fois la désignation des ennemis hypothétiques, la définition, dans les rapports de force avec les pays étrangers visés, de seuils critiques au-dessous desquels la sécurité de la nation n'était plus assurée, l'énumération des conditions annexes de la victoire : positions stratégiques, moyens de projection, accès aux matières premières au fur et à mesure de l'accroissement des besoins des matériels de guerres. Ces caractéristiques furent intégrées dans un corps de doctrine dès 1906. Ensuite, jusqu'à Khalkhyn Gol (1939) où il fut défait par les Soviétiques en Mandchourie, le Japon n'eut guère l'occasion de faire l'expérience du combat moderne. Il n'a eu qu'une connaissance indirecte de ceux qui se déroulèrent en Europe en 1914/1918. En avril 1907, une charte de la défense nationale fut soumise à la sanction impériale. Ce document secret comprenait trois parties autonomes : les *Principes de défense de l'Empire du Japon*, les *Forces nécessaires à la défense du pays* et une *Directive sur l'emploi des armées de l'Empire*, plan opérationnel, dont l'actualisation était prévue chaque année. Elle était élaboré par les états-majors de la marine et de l'armée. Les auteurs du texte, dont l'initiative revenait à l'armée, voulaient en effet écrire une doctrine commune car ils s'inquiétaient du manque de coordination navalo-terrestre dont avait parfois souffert les opérations au cours de la guerre russo-japonaise et voulaient pallier l'absence d'un haut commandement interarmées par cette doctrine commune. D'autre part, cette charte prenait en compte les nouvelles menaces qui pesaient sur le Japon. Les Etats-Unis

---

<sup>105</sup> *Op. cit.* tome IV, p. 174.

<sup>106</sup> On reprocha même à Togo d'avoir attendu quelques instant devant le signal de reddition avant d'ordonner le cessez-le-feu, tant il voulait anéantir son adversaire.

y figuraient déjà en tant qu'ennemi naval. La Russie, quant à elle, comme elle n'avait plus d'escadre dans le Pacifique, devint un ennemi purement terrestre.

La pensée des autorités navales n'était en fait que partiellement exprimée par cette doctrine officielle. La marine avait contre elle le double handicap de la tradition militaire japonaise, exclusivement terrestre, et ses récentes et décisives victoires (y compris celles de 1895 contre la Chine), lui avait supprimé tout adversaire. C'est pourquoi, pour justifier l'existence d'une flotte forte, les marins japonais avancèrent les théories de Mahan, qui permettaient de rappeler que les conquêtes continentales dépendaient de la sécurité de l'archipel qui devait d'abord être assuré sur mer<sup>107</sup>. Introduites, comme nous l'avons vu dès le début du siècle, elles devinrent par la suite l'une des bases de l'enseignement de l'école de guerre navale. Yamamoto Gonnohyoe, ministre de la Marine en 1905, poussant même ses théories à l'extrême, soutenait que le Japon n'avait pas besoin de dominer la Corée (point stratégique) pour garantir sa sécurité, que sa flotte lui suffisait.

### **La pensée tactique et stratégique russe.**

D'une façon générale, la littérature militaire russe du début du siècle était assez pauvre en œuvre stratégique et, il semble qu'à cette époque le traité de stratégie de Blume<sup>108</sup> était le livre de référence des officiers russes. Ce livre a été écrit en 1882 et traduit en russe en 1899.

Au niveau de la tactique terrestre, les Russes avaient subi l'influence de Jomini, du général Oukoneff avec son *Mémoire sur les principes de la stratégie* (1831)<sup>109</sup> et, après la guerre de Crimée, du Colonel Leer. Ce dernier, adversaire de Clausewitz, reprit en grande partie les théories de Jomini.

En ce qui concerne la tactique navale, l'ouvrage de référence russe était celui de l'amiral Stepane Makarov<sup>110</sup>: *Réflexions sur la tactique maritime*, paru en 1897. Il y prônait la supériorité de l'offensive dans un combat naval. Il est surprenant de constater que, après sa mort, ni Witheft, ni Rodjestvensky ne voulurent prendre l'offensive contre Togo, leur seul objectif étant de rallier Vladivostok.

En étudiant la guerre dans ses grandes lignes et en examinant le rôle stratégique joué par le haut commandement (c'est à dire les chefs des grandes unités) on arrive à cerner les principes qui tenaient lieu de doctrine stratégique à l'armée russe au début du XX<sup>e</sup> siècle. De cette riche littérature, nous avons consulté quelques ouvrages dont les cinq tomes écrit par l'état-major général russe. Tous s'accordent à dire que de très grosses fautes stratégiques ont été commises par le haut commandement. Le colonel Dolgorouki y écrit, par exemple :

---

<sup>107</sup> C'est d'ailleurs ce que démontra, en 1939, la campagne de Khalkhyn Gol (Nomonhan pour les Japonais).

<sup>108</sup> Colonel Wilhelm von Blume : *Stratégie*. (Edition française) Librairie militaire Baudouin, Paris 1884.

<sup>109</sup> Le général Oukoneff a écrit en outre deux ouvrages qui avaient une grande réputation en Russie : *La campagne de Russie de 1812* et *Les campagnes des Saxons de 1812 et 1813*.

<sup>110</sup> Makarov (Stepane) (1848-1904) : Fils de quartier-maître qui du fait de cette origine avait eu les plus grandes difficultés à pénétrer dans la caste des officiers de marine était de loin le plus capable de tous les amiraux russes de l'époque. Les matelots l'idolâtraient, un peu à cause de sa modeste extraction, mais aussi parce qu'il s'adressait à eux sans les injurier. Il fut l'inventeur des « paillers Makarov », permettant de réparer les navires sans passer par les docks, il imagina et fit construire le premier brise-glace en 1899, il avait eu l'idée de la coiffe qui augmentait le pouvoir de perforation des torpilles. Il fut l'auteur de nombreux ouvrages sur l'océanographie, sur la formation du personnel, sur l'artillerie, sur les constructions navales et sur la tactique. Il avait combattu très courageusement lors de la guerre russo-turque de 1877-1878 et avait pris part aux événements de 1895. Depuis 1899, il était commandant du port de Cronstadt et gouverneur de la ville. Il n'est pas cité dans la bibliographie du traité de stratégie d'Hervé Coutau-Bégarie.

« L'opération de Moukden, comme toute la guerre du reste est marquée, du côté russe, par un mépris barbare des vérités fondamentales de l'art de la guerre, telles qu'elles découlent de l'expérience séculaire de l'histoire militaire »<sup>111</sup>.

Cependant, au point de vue de la conception, il semble que d'une façon générale, la stratégie russe a vu juste, malgré de trop nombreux conseils de guerre réunis chaque fois qu'il s'agissait de prendre une décision. En tout cas l'exécution n'a jamais répondu à la conception par des pertes de temps, l'irrésolution et le manque de volonté persévérante.

Aussi bien dans la période de couverture de la montée de puissance, que dans la manœuvre stratégique et dans la bataille, le commandement russe a toujours eu la préoccupation de s'assurer la liberté d'action. De façon parfois exagérée, d'ailleurs, ce qui a entraîné une certaine dispersion des troupes notamment avec la constitution de détachements de protection de la voie ferrée, unique ligne de communication dont la sauvegarde était un souci permanent.

Comme les Japonais, il semble que les Russes ne se s'étaient pas rendu compte de l'importance que revêtaient les délais dans un conflit moderne, que ce soit au niveau stratégique ou tactique. Agir vite ne paraît pas avoir été leur souci premier. Se tenant presque constamment sur la défensive, ils pensaient toujours à la riposte, mais elle arrivait trop tard le plus souvent, comme à Liao-Yang ou à Moukden. Les Russes ont même tellement pratiqué le combat défensif, que certains leur ont reproché d'avoir mené une guerre de position. A la bataille du Cha-Ho, il est vrai que s'ils sont allés de l'avant, ils se sont arrêtés presque aussitôt pour organiser des positions et attendre l'attaque des Japonais.

Du fait de la mésentente entre l'amiral Alexeïév et le général Kouropatkine, l'organisation du haut commandement russe n'était pas idéale et comportait un grave défaut. Cependant, même après le départ de l'amiral, d'une manière générale, il ressort, que la direction stratégique russe fut hésitante et indécise, malgré un bon travail de conception. Le général Kouropatkine, que tout le monde rendit responsable de la défaite, avait déclaré à un officier allemand : « Nous avons donc fait cette guerre contre un adversaire qui avait la supériorité morale et matérielle. Il est à présumer qu'un général, comme il en naît quelque fois un ou peut-être deux dans un siècle : un Souvarov ou un Napoléon, aurait trouvé des moyens pour attirer la victoire sur nos drapeaux (...) [mais] je suis et je reste Kouropatkine. »<sup>112</sup> Mais en fait, plus qu'un grand chef c'est une doctrine stratégique qui fit défaut à l'armée russe. En cela Kouropatkine est responsable, mais en tant que ministre de la guerre.

Après la guerre russo-japonaise l'étude des enseignements qui ont été tirés du conflit par les officiers russes ont eu influence essentielle sur la stratégie soviétique<sup>113</sup>. Les questions stratégiques y furent traitées avec une grande clairvoyance qui dénotait chez ces officiers, qui avaient presque tous pris part à la guerre de Mandchourie, une connaissance approfondie des questions de l'art de la guerre. D'ailleurs, de très nombreux participants aux débats militaires des années vingt ou trente étaient d'anciens officiers tsaristes. Leur intégration dans l'*Armée rouge des ouvriers et des paysans* (PKKA) ne fut pas une chose facile, cependant on peut dire qu'ils furent à l'origine de la pensée militaire soviétique.

---

<sup>111</sup> Loeffler (major) (trad. Lieutenant C. Olivari) : *La guerre russo-japonaise*. p. 272.

<sup>112</sup> Mordacq (commandant) : *La stratégie. Historique et évolution..* p. 92.

<sup>113</sup> Lire à ce sujet : Jacques Sapir : *La Mandchourie oubliée* (op. cit.) et Sokolovskiy Maréchal (dir.) : *Stratégie militaire soviétique*. pp. 347 – 349.

Du débat sur les causes de la défaite en Mandchourie, notamment sur les problèmes de la cohérence entre les décisions du Tsar Nicolas II et la conduite de la guerre par Kouropatkine, surgit l'idée qu'il existait un niveau de conception et de conduite entre la stratégie et la tactique : le niveau *opératif*<sup>114</sup>. Ce débat en engendra un autre concernant la doctrine militaire, qui souligna les limites du régime tsariste en matière de liberté intellectuelle : la décision du Tsar l'emportait toujours sur la réflexion des officiers d'état-major<sup>115</sup> et les officiers qui émettaient les idées les plus novatrices se voyaient sanctionnés. Cette façon d'être tenu la bride haute engendra une certaine amertume chez beaucoup d'officiers, comme A.A. Svetchine qui, acteur important dans ce débat, rejoignit facilement les bolcheviques en 1918.

D'autre part, la défaite fut l'occasion pour la Russie de réformer son outil militaire. C'est ainsi que fut créée en juin 1905 le Conseil de Défense nationale soumis à l'autorité du Tsar qui devait coordonner l'activité du ministère de la Guerre et celle du ministère de la Marine. Il fut également constitué un Quartier Général de la Marine auquel l'Etat-major de la Marine légua ses attributions concernant la mobilisation, l'entraînement, la construction navale et les activités opérationnelles. Il y fut élaboré des plans d'opérations sur les différents théâtres maritimes. En 1912 le *Plan des opérations des forces navales de la mer baltique en cas de guerre européenne* prévoyait la création dans la partie la plus étroite du golfe de Finlande, d'un barrage de mines et d'artillerie, position centrale qui devait faire obstacle à toute tentative ennemie de pénétrer dans la partie orientale du golfe de Finlande. Sur le flanc droit de cette position se trouvaient des écueils d'où les torpilleurs pouvaient lancer des attaques. En 1913 le plan concernant la mer Noire avait comme idée de manœuvre de créer des positions aux abords de Sébastopol pour y combattre l'ennemi en renonçant au blocus du Bosphore.

De ce qui précède, il ressort que la guerre russo-japonaise eut une influence considérable sur les pensées stratégique japonaise et russe. Les campagnes de 1939 puis de 1945 sur le même terrain et avec les mêmes adversaires illustrèrent cette évolution de pensée, dont la stratégie soviétique fut imprégnée jusqu'à l'effondrement de l'U.R.S.S.

### **Aspects stratégiques du conflit**

Cette évolution de la pensée stratégique était due aux éléments stratégiques nouveaux apparus au cours de la guerre.

Le déclenchement des opérations par surprise. Si le début d'un conflit par une attaque brusquée, sans déclaration de guerre, n'était pas en 1904 un fait sans précédent, force est de constater que dans la très grande majorité des cas le processus à peu près invariable d'une entrée en guerre comportait la rupture des relations diplomatiques, suivie d'une déclaration officielle d'ouverture des hostilités<sup>116</sup>. Tel avait été le cas pour les guerres de Crimée (1854), austro-prussienne (1866), franco-prussienne (1870) et russo-turque (1877). Nous avons aussi que, en 1894, les Japonais avaient coulé un transport chinois sept jours avant d'avoir avisé les légations étrangères de la déclaration de guerre.

---

<sup>114</sup> Sokolovsky Maréchal (dir.) : *Stratégie militaire soviétique*. P.349.

<sup>115</sup> Ce constat est très actuel dans les forces armées françaises où, grâce à la «civilianisation», le pouvoir politique empiète de plus en plus sur les prérogatives des officiers généraux.

<sup>116</sup> De nos jours il n'est plus d'usage de déclarer la guerre officiellement, comme le montre la guerre du Golfe (1991) ou celle du Kosovo (1999) : on fixe des ultimatums.

1904, au contraire, vit l'attaque par surprise de la flotte russe, au mouillage dans la rade de Port Arthur, être une préfiguration de l'attaque russe contre la Finlande en 1939, des attaques allemandes contre la Norvège en 1940 et contre la Russie en 1941, mais surtout de l'action japonaise contre les Etats-Unis d'Amérique en décembre 1941<sup>117</sup>. On peut même voir dans l'attaque de Pearl Harbor une reproduction de celle de Port Arthur.

Ces attaques par surprise ont été en général le fait d'un pays, qui pensait être militairement prêt, s'attaquant à un pays au potentiel très supérieur dans le but de créer, grâce à la surprise, un rapport de force instantanément très favorable afin de neutraliser son ennemi par une action décisive.

L'influence de la situation intérieure d'un pays sur sa stratégie. Alors que la Russie considéra longtemps le conflit comme une action mineure de type coloniale, et ne lança pas les ressources de son industrie dans la balance, le Japon, jeta toutes ses forces vives dans la bataille et mena une guerre quasi totale. Il en fut de même de la volonté de vaincre des deux nations. Le Japon entier était en guerre et soutenait son armée alors que la Russie considérait ses échecs essentiellement comme des blessures d'amour-propre.

Cet engagement total d'une nation dans la guerre constituait un fait nouveau. En France, la défaite de 1871 avait si peu obéré les ressources de toute nature du pays, qu'il fut possible au gouvernement provisoire, après Sedan, de mettre sur pied en quatre mois, des armées s'élevant à un effectif total de plus de 600 000 hommes. Bien plus, après la défaite, et malgré la perte de deux des provinces les plus riches du pays, la charge considérable constituée par l'indemnité de guerre de 5 milliards, fut supportée sans difficulté<sup>118</sup>. Le pays était donc bien loin d'être ruiné par la guerre, ce qui se serait produit si toutes les ressources de la Nation avaient été engagées dans la lutte. Des constatations identiques pourraient être tirées de la guerre austro-prussienne de 1866, ainsi que de nombreuses guerres antérieures.

Bien au contraire, les luttes postérieures à la campagne de Mandchourie épuisèrent les ressources des pays belligérants, en cela ce conflit, avec la guerre de Sécession, marque l'apparition de la guerre totale. A partir de cette époque, vainqueurs comme vaincus sont sortis épuisés des guerres, à l'exception des Etats-Unis après la Seconde Guerre mondiale. Le Japon donna une image de ce nouveau phénomène. Ce pays avait mis son industrie au service de la modernisation de son armée (l'œuvre de « préservation nationale ») dès le début de l'ère *Meiji*. Cet effort s'était accentué ensuite au lendemain de la guerre sino-japonaise au cours de laquelle les faiblesses de l'armée nipponne avaient été mises en lumière. Pendant la guerre, il lui fallut assurer rapidement la transformation des matières premières (fer et charbon) fournies par la Corée, puis par la Mandchourie. Toute l'économie nationale fut consacrée à la lutte, la population toute entière participant à celle-ci avec un patriotisme qui ne faiblit jamais. Malgré la pauvreté du pays, le gouvernement se procura des ressources, par des mesures fiscales renouvelées, sans aucune récrimination des habitants. Dès le 1<sup>er</sup> avril 1904, le gouvernement japonais releva l'impôt sur le revenu, l'impôt foncier et les patentes, et créa des taxes nouvelles sur le pétrole et les tissus de laine. Trois emprunts intérieurs d'environ 100 millions de yens chacun furent lancés entre avril et octobre 1904.

---

<sup>117</sup> Pour la bataille de Khaldin-Gol (1939), il n'y a pas eu de déclaration de guerre ni d'effet de surprise, il s'agissait d'incidents de frontière qui ont dégénéré, volontairement, en une guerre ouverte.

<sup>118</sup> La dette fut payée avec un an d'avance, le dernier emprunt lancé pour l'éteindre en 1872 ayant été couvert 14 fois (pour 3 milliards demandés par l'Etat, les souscriptions s'élevèrent à 43 milliards).

En fait, le Japon était mal préparé au point de vue financier à soutenir une guerre. De 1896 à 1903, l'œuvre de « préservation nationale » avait été un gouffre financier et aucune réserve or n'avait pu être constituée. L'encaisse ne représentait pas la moitié de la valeur la monnaie papier en circulation. Cette situation précaire, qui était connue à l'étranger, a pu même faire croire, notamment en Russie, que le Japon se trouverait rapidement dans l'incapacité d'entretenir l'effort de guerre malgré les emprunts extérieurs et l'augmentation des impôts. Même si, comme nous l'avons vu plus haut, ces prévisions pessimistes ne se réalisèrent pas<sup>119</sup>, la victoire a été très onéreuse pour le Japon. Aussi, au moment du traité de Portsmouth, les Japonais désiraient la paix presque autant que les Russes : leurs pertes en hommes avaient été énormes<sup>120</sup> et ils n'avaient plus d'argent<sup>121</sup>.

Toute l'économie du Japon, toute son industrie et l'effort entier de sa population furent donc dirigés pendant toute la guerre vers un seul but : le soutien des armées de Mandchourie et de Corée. Cet effort de guerre tout à fait exceptionnel pour l'époque préfigurait bien ce qui se passa par la suite en Europe.

La Russie en revanche présentait une situation inverse : au point de vue financier, elle était restée puissante tout au long du conflit alors que son opinion publique était indifférente voire, à partir de l'automne 1904, hostile à la guerre.

La situation politique de la Russie n'était déjà pas très bonne avant la guerre : des mouvements contestataires existaient à Moscou et à Saint-Pétersbourg. Cette situation inquiétait vivement le gouvernement russe, notamment à partir de février 1905, car la guerre contribuait fortement à sa détérioration. A la suite de l'assassinat du Premier ministre, M. de Plehve (tête de file de la réaction qui prétendait que la guerre contre le Japon serait courte et victorieuse), le prince Mirski, connu pour ses tendances libérales, avait été nommé ministre de l'Intérieur en septembre 1904. Vainement, il essaya de gagner la confiance de l'opinion par ses déclarations et quelques actes. La défaite du Cha-Ho, l'incident de Hull et les inquiétudes qu'il suscita ne firent qu'augmenter le mécontentement populaire. La situation dégénéra jusqu'au 18 décembre, où des troubles graves éclatèrent à Moscou, par suite d'une manifestation en faveur de l'établissement d'une constitution. Ce fut en vain, que le prince Mirski fit publier, le 26 décembre, un rescrit impérial promettant une amélioration de la situation du droit public en Russie. Dès le mois suivant, des grèves éclatèrent et le 22 janvier (*le dimanche rouge*) une foule pacifique de 100 000 personnes sans armes menée par le moine Gapone (agent secret de la police) alla manifester devant le Palais d'Hiver pour présenter au Tsar ses revendications. Elle fut arrêtée par la troupe qui ouvrit le feu et fit 1000 morts et 5000 blessés. Dès lors les événements se précipitèrent, 3 millions d'ouvriers se mirent en grève dans les principales villes du pays (Saint-Pétersbourg, Moscou, Kiev, Lodz, Saratov...). A Varsovie, la troupe tira sur les grévistes et la ville fut mise en état de siège. Et, entre temps, l'armée russe avait subi de nouveaux revers : reddition de Port Arthur (02/01/1905) et défaite de Sandepou (25-28/01/1905).

---

<sup>119</sup> Selon l'économiste français H.R. Savary : « [Le Japon avait trouvé les moyens] de quadrupler son budget de recettes en trois ans, de tripler sa dette en dix-huit mois, et de trouver sur son propre sol 1 milliard 224 millions de francs [or] sur les 3 milliards 300 millions qu'il a fallu demander au crédit. Personne l'aurait cru au début de la guerre(...) »

<sup>120</sup> Sur un effectif de 1,2 millions d'hommes, on comptait 90 000 tués, 220 000 blessés et à peu près autant d'évacués sanitaires

<sup>121</sup> En plus des emprunts intérieurs, le Japon avait obligé de recourir à une série d'emprunt auprès de la Grande Bretagne et des Etats-Unis à des taux très élevés.

Dans l'entourage du Tsar, le parti de la réaction reprit le dessus, et, ce qui montra bien l'instabilité politique du régime, le 2 février, le prince Mirski fut remplacé par Boulinguine. Le même jour, le général Trepov, réputé pour sa cruauté, fut nommé gouverneur de Saint-Petersbourg. Mais les désordres continuèrent, le Grand Duc Serge fut tué lors d'un attentat à la bombe le 17 février et dans la dernière quinzaine du mois éclata, malgré les besoins de la guerre, une grève générale des employés des chemins de fer. L'historique officiel russe<sup>122</sup> rapporte que pendant toute cette période et même dès septembre 1904, la mobilisation des réserves s'était heurtée à de grosses difficultés. Sur les points de leur rassemblement, les désordres étaient tels que le gouvernement dut y envoyer des éléments de l'armée d'active pour y mettre fin.

Le moral de la troupe sur le front n'était pas très élevé non plus. Jusqu'au Cha-Ho (6 au 16/10/1904), officiers et soldats avaient accepté la défaite avec calme. Le commandement avait déclaré que le recul de l'armée russe était dû à la supériorité en nombre des Japonais mais que des renforts arrivaient chaque jour de Russie et que dès que le rapport de force serait favorable, l'armée irait de l'avant et se battrait. Au Cha-Ho, elle était donc allée de l'avant, mais avait été battue, ce qui ébranla la confiance qu'avaient les hommes dans leur chef. A partir de février 1905, les nouvelles de l'arrière commencèrent à parvenir au front, les soldats apprirent, les événements qui s'y étaient déroulés et combien cette guerre était impopulaire. Dès cette période, le moral resta au plus bas. L'arrière n'avait pas tenu et avait entraîné le front dans son désarroi.

Beaucoup d'observateurs de l'époque, ont été étonnés de voir l'influence que pouvait avoir l'opinion publique sur le déroulement d'une guerre. Dans les siècles passés, cette influence était beaucoup plus limitée, voire inexistante. Ainsi nous avons comment l'opinion publique japonaise a poussé le commandement japonais à s'emparer de Port Arthur. Les Japonais y immobilisèrent et y perdirent des effectifs énormes comparés à l'intérêt stratégique de la prise de la ville. Ils auraient été plus utiles au nord pour maintenir un rapport de force qui était favorable aux Japonais au début du conflit. Dans les conflits suivants, on ne compte plus les exemples où une décision politique entraîne la définition d'objectifs militaires dont l'intérêt tactique est très limité.

En ce qui concerne l'opinion publique, le général Kouropatkine déclara le 28 septembre 1905<sup>123</sup> : « C'est bien regrettable, bien pénible pour nous que l'on ait fait la paix. (...) On vient de s'atteler, là-bas en Russie à des réformes *intérieures* de la plus haute importance à côté desquelles les événements de ce lointain Est sont évidemment tombés dans le deuxième dessous. On nous a sacrifiés. » Pour sa part, Blume dans *Conditions du succès depuis 1871* (1908) cite « l'exemple de la Russie, forcée de signer la paix parce que la tournure prise par la guerre poussa le peuple mécontent à la révolution. »

Au point de vue financier, la Russie était relativement bien préparée à subir les charges d'une guerre, les derniers exercices budgétaires avaient accusé un excédent de recettes et la réserve or et le compte en or à l'étranger étaient suffisamment importants pour lui permettre de soutenir deux mois de guerre. La Russie eut recours à l'emprunt pour garder cette avance sur trésorerie. Seuls les marchés allemands répondirent à son appel. Un emprunt contracté à Berlin en janvier 1905, procura de quoi soutenir quatre mois de guerre. Un autre emprunt lancé en France échoua. Dès lors la Russie s'adressa à son marché intérieur et lança deux emprunts nationaux en mars et en avril 1905. Contrairement à celui du Japon, le

---

<sup>122</sup> Etat-major général russe : *La guerre russo-japonaise 1904-1905*. (Version française).

<sup>123</sup> Mordacq Henri (lieutenant-colonel), op. cit. p. 215.

gouvernement russe n'a donc été obligé ni de lever des taxes exceptionnelles, ni d'avoir à toucher aux fonds de la Banque d'Etat pour financer son effort de guerre.

L'influence de la logistique sur la stratégie. Jacques Sapir écrit à plusieurs reprises dans le chapitre consacré à la guerre de 1904/1905 de son livre *La Mandchourie oubliée. Grandeur et démesure de l'art de la guerre soviétique*, que la défaite russe était due en grande partie également aux dysfonctionnements de la logistique russe. Il est certain que du jour où les armées ont commencé à disposer de matériels de plus en plus perfectionnés, vivre exclusivement sur le pays leur devint impossible, d'où une dépendance de plus en plus grande des liaisons avec l'arrière. Cet aspect n'a fait que s'accroître au cours des conflits qui ont suivi.

Dans ce domaine, les problèmes posés aux Russes, comme aux Japonais étaient très complexes, car ils devaient, l'un comme l'autre soutenir un corps expéditionnaire projeté loin de ses bases nationales.

Comme nous l'avons vu, la logistique russe reposait sur le Transsibérien, les transports par mer ayant rapidement été rendus impossibles. Nous avons déjà présenté l'histoire de cette ligne de chemin de fer. Sa protection et sa libre disposition ont été des soucis constants pour le commandement russe. Et réciproquement, couper cette ligne de communication était l'un des objectifs stratégiques principaux des Japonais. D'où les gros effectifs consacrés par Kouropatkine aux détachements de flanc et au service de l'arrière<sup>124</sup>.

Dès avant les hostilités, les Japonais avaient recherché avec soin toutes les informations sur le trafic de la ligne afin d'estimer le rythme possible de renforcement des troupes russes en Extrême-Orient. Ils espéraient tirer au maximum profit de l'effet de surprise et des faibles possibilités de renforcement immédiat des Russes, pour remporter rapidement un succès décisif, et leur calcul se révéla valable, bien que le rendement du Transsibérien les surprît quelque peu. Il est certain, comme le déclare le général Cordonnier<sup>125</sup>, que si le Transsibérien avait eu en février 1904 les possibilités de débit de mars 1905, les Japonais se seraient heurtés le 1<sup>er</sup> septembre, à la bataille du Liao-Yang à une armée russe très supérieure en nombre.

Les Japonais aussi devaient faire face à un gros problème de liaison logistique qu'ils avaient cependant pris en compte avant la guerre : ils avaient en effet conçu leur manœuvre stratégique à partir de leur conception logistique. Si leurs liaisons maritimes avec le Japon ne furent jamais menacées, malgré les raids des croiseurs de Vladivostok, les liaisons terrestres leur donnèrent les pires difficultés. Le déplacement des colonnes sur les chemins coréens, défoncés par le dégel, s'effectua très lentement : il fallut deux mois pour couvrir les 420 kilomètres qui séparaient Chemoulpo du Yalou. Les succès japonais, entraînant un allongement de leurs lignes de communications, tendirent à rétablir un certain équilibre : après Moukden, les Russes avec leurs 7 000 kilomètres de voies ferrées n'étaient plus tellement handicapés par leur soutien logistique par rapport aux Japonais avec leurs 1 500 kilomètres de transit maritime et leurs 500 km de voie ferrée mal équipée. D'ailleurs le transbordement d'un moyen de transport à l'autre impliquait une rupture de charge dans des ports mal outillés, ce qui augmentait encore les délais. C'est ainsi qu'à la fin de la bataille du

---

<sup>124</sup> On peut encore rappeler ici le raid du général Mitschenko qui, inversement, avait pour but de détruire la voie ferrée d'Inkéou si précieuse aux Japonais pour leur ravitaillement.

<sup>125</sup> Cordonnier (général) : *Les Japonais en Mandchourie*.

Cha-Ho, les Russes n'avaient plus de munitions, et les Japonais guère plus. Il leur fallut suspendre le combat et attendre l'arrivée du ravitaillement.

En ce qui concerne le transit, extraordinaire pour l'époque, que firent les bâtiments de la Baltique, la question du charbon avait soulevé les plus vives inquiétudes du côté russe. L'escadre emmena des navires charbonniers et le gouvernement passa un contrat avec une firme allemande qui devait envoyer des cargos en divers point du trajet. Il compta également sur la neutralité bienveillante de la France. En fait, la réussite de l'opération dépendait du bon vouloir de deux pays étranger au conflit. De plus elle aurait certainement échoué si le Japon avait pu projeter des moyens maritimes en dehors de la mer de Chine.

L'importance de la maîtrise de la mer. Au cours de la guerre russo-japonaise, cette notion était apparue très clairement : le succès des Japonais dépendait exclusivement de leur supériorité maritime. C'est la raison pour laquelle ils choisirent avant toute tentative de débarquement de neutraliser l'escadre de Port Arthur, en profitant du fait que Vladivostok était bloqué par les glaces.

De plus, nous avons que la maîtrise de la mer était l'un des buts de guerre de la Russie qui voulait empêcher la suprématie navale anglaise dans cette région du globe. Ceci explique l'alliance anglo-japonaise du 30 janvier 1902 et l'accord naval entre l'Angleterre et la France, empêchant cette dernière d'aider les Russes en Extrême-Orient (04/04/1904) à partir de l'Indochine. Cet accord fut signé au nom de l'entente cordiale, malgré l'alliance franco-russe, car au terme de l'accord de 1902, en cas d'une attaque du Japon par deux pays alliés, l'Angleterre aurait été tenue d'intervenir militairement à ses côtés contre la France et la Russie, ce qui aurait déclenché une guerre européenne.

La maîtrise des mers était déjà le souci de l'Angleterre surtout depuis le XVIII<sup>e</sup> siècle, mais malgré sa domination maritime, elle fut battu par les révoltés américains en 1783, de même elle ne put pas empêcher à l'expédition française d'atteindre l'Egypte en 1798, mais l'empêcha d'en revenir avec la bataille navale d'Aboukir. Par la suite, il est vrai que cette domination absolue interdit tout débarquement français sur son sol et permis de rendre le blocus continental inefficace. En revanche la supériorité navale française n'empêcha nullement la défaite de 1870, le projet de débarquement sur les côtes d'Allemagne du Nord fut abandonné à la suite des revers terrestres. En revanche, dans les grands conflits du XX<sup>e</sup> ont toujours vu la victoire du camp ayant la maîtrise des mers. Durant la Première Guerre mondiale, une des périodes les plus critiques pour les Alliés fut sans doute celle de la grande offensive sous-marine allemande de 1917. Celle-ci jugulée, la victoire fut grandement facilitée par la venue ininterrompue des approvisionnements d'outre-atlantique et des troupes américaines. En 1941, la domination militaire japonaise connut son apogée. Grâce à l'élimination quasi totale de la flotte américaine, elle s'exerçait sur une grande partie de l'Asie du Sud-Est. Sitôt cette dernière reconstituée, les Japonais tombèrent de Charybde en Scylla. La domination de l'espace maritime a procuré à celui qui a su l'obtenir la liberté d'action indispensable à la victoire, lui permettant ainsi d'acheminer régulièrement les moyens de combat et de les soutenir malgré les tentatives de l'ennemi.

Dans le conflit russo-japonais, les Japonais conservèrent leur liberté d'action grâce à la maîtrise de la mer qui n'était que partielle mais, comme l'a rappelé l'amiral Castex : « lorsque commença la guerre russo-japonaise, les Japonais allaient-ils attendre, en disciples convaincus de l'orthodoxie, d'être assurés de la maîtrise absolue de la mer, par la destruction ou l'étroit blocus des forces de Port-Arthur et de Vladivostok, pour déclencher leurs transports de

troupes vers le continent ? (...) Les Japonais ont pensé, au contraire, qu'il convenait de gagner les Russes de vitesse. »<sup>126</sup> Ayant donné une liberté acceptable, puis totale, à leurs routes maritimes, ils purent apporter les renforts nécessaires au remplacement de leurs lourdes pertes, se ravitailler sans aucun souci, malgré les 7 raids des croiseurs de Vladivostok et continuer à commercer avec l'étranger comme en temps de paix. Il est certain qu'en raison de son infériorité économique initiale, le Japon n'aurait jamais pu survivre à une paralysie de son commerce. C'est la raison pour laquelle l'escadre de la Baltique fut envoyée sur le théâtre avec l'insuccès que l'on sait. La bataille de Tsushima poussa la Russie à signer la paix, au mécontentement de l'armée de terre, car sans domination navale, dans ce conflit, il n'y avait pas de victoire possible, du moins si les Japonais, ce qui était le cas ne pouvaient pas être rejeter à la mer.

En conclusion de ce long chapitre sur les enseignements de la guerre russo-japonaise, il convient de souligner le caractère de préfiguration des conflits qui lui ont succédé. En 1904 et 1905, l'art militaire a connu des changements importants. La cause essentielle de ces changements était l'évolution scientifique rapide, commencée au XIX<sup>e</sup> siècle, et qui pour la première fois s'était fait nettement sentir sur des opérations de guerre. La puissance accrue des armes, la naissance de nouveaux moyens de combat ont eu une grande influence sur la tactique et sur le poids de la logistique, qui elles-mêmes influaient sur la stratégie. Il en résulte une nouvelle sorte de guerre avec des batailles plus longues et plus meurtrières, des fronts plus grands et surtout la mobilisation indispensable de toute la Nation en vue de la victoire.

\* \* \*

\*

---

<sup>126</sup> Amiral Castex, *op.cit.* tome I, p.215.

## CONCLUSION

La guerre russo-japonaise marqua un tournant important non seulement dans l'histoire de l'armement, de la tactique et de la stratégie, mais aussi dans l'histoire des relations internationales qui, à l'époque, y étaient étroitement liées.

Deux puissances, avec une économie en expansion, avec des forces armées modernes, s'étaient heurtées : les combats qui utilisèrent des techniques et des moyens nouveaux, durèrent dix-huit mois, menaçant d'entraîner des complications internationales sérieuses. En somme, il s'agissait véritablement d'une guerre du XX<sup>e</sup> siècle, mais limitée à deux Etats. Plus important encore, cette guerre servit de révélateur à plusieurs phénomènes importants qui permettent de comprendre l'accélération de l'évolution mondiale jusqu'à la Première Guerre mondiale. La victoire d'une puissance asiatique sur une puissance européenne fut ressentie comme un bouleversement en Asie et en dehors de l'Asie. En Europe, la Russie tsariste fut ébranlée par ses défaites et la révolution de 1905-1906. Intérieurement elle sombra dans la répression<sup>127</sup> et, extérieurement, elle ne semblait plus en mesure de pouvoir jouer son rôle traditionnel ce qui poussa les autres puissances à des tentatives de modification des équilibres et à remettre en cause leurs stratégies antérieures, avec notamment la détérioration de l'alliance franco-russe. Les Français laissèrent battre leurs alliés, alors que l'escadre française d'Indochine aurait facilement brisé le blocus de Port Arthur<sup>128</sup>. Guillaume II, qui a soutenu les Russes à cause de ses idées sur le *péril jaune*, passa pour le meilleur ami du Tsar. Les Français pour maintenir l'alliance russe, essentielle en cas d'une guerre contre l'Allemagne, durent se racheter : ils souscrivirent un emprunt de 2,5 milliards de francs-or et soutinrent le gouvernement du Tsar lors des émeutes du *dimanche rouge* et de la révolution de 1905.

En plus, ce conflit survint alors que les effets de la croissance économique mondiale, initiée vers 1895, commençaient à modifier les positions des puissances dans le domaine économiques. La Grande-Bretagne connaissait une exportation massive de ses capitaux et occupait la place de régulateur économique mondial, donc son concours était très précieux pour les pays en voie de développement. Par des emprunts autorisés par le gouvernement, nous avons vu comment elle finança à peu près la moitié de l'effort de guerre japonais. De même, vers 1905, les exportations de capitaux de la France atteignirent des sommets jamais atteints jusqu'alors. D'où une certaine rivalité financière qui se fit jour avec la Grande-Bretagne. Pour être complet il faut évoquer l'Allemagne dont le dynamisme commercial était préoccupant pour les deux autres puissances concurrentes. Si cette concurrence n'était pas nouvelle, elle s'accompagnait déjà avant 1905 de campagnes de presse alarmistes dans les pays voisins. Les rivalités commerciales et financières étaient donc plus que jamais à l'ordre du jour et elles représentaient l'un des enjeux de la guerre. La tendance au protectionnisme fut renforcée ce qui s'ajouta encore plus à la rivalité navale anglo-allemande.

---

<sup>127</sup> Raspoutine devint tout puissant.

<sup>128</sup> Nous avons vu au chapitre précédent qu'une telle intervention aurait pu entraîner la Grande-Bretagne dans la guerre aux côtés des Japonais, selon les termes de l'accord de janvier 1902.

La guerre russo-japonaise a fortement contribué à accélérer la course aux armements navals. Tirpitz avait conseillé le développement rapide de la flotte allemande. Sa *théorie du risque* procédait de l'idée que la Grande-Bretagne réagirait trop tard face au renforcement naval allemand et qu'ainsi l'Allemagne, possédant une flotte suffisante, pourrait obliger l'adversaire à négocier. En fait, en 1904, la nomination de Lord Fisher à la tête de l'Amirauté et l'Entente cordiale modifièrent rapidement la conjoncture navale, tandis que les premiers combats en Extrême-Orient avaient révélé les mutations qualitatives de la guerre navale moderne.

Non seulement, les répercussions furent capitales sur le plan de l'architecture navale, avec l'apparition comme nous l'avons vu de cuirassé de la classe *Dreadnought* à partir de 1906 puis de croiseurs de bataille de celle de *l'Invincible*, mais encore la tactique et la stratégie navales furent bouleversées. L'attaque brusquée des Japonais contre la flotte russe avait ravivé le « complexe de Copenhague<sup>129</sup> » parmi les responsables allemands dont certains pensaient qu'il fallait modifier les plans de défense contre l'Angleterre. Ensuite le long transit des escadres de la Baltique avaient posé des problèmes de convois et de points d'appui jusqu'alors inconnus.

Face à ces états de fait, les experts allemands étaient très inquiets. En 1906, une nouvelle loi fut votée pour renforcer le réarmement naval avec de plus grosses unités et pour rendre le canal de Kiel accessible à celles-ci, sans oublier la construction de sous-marins. Réciproquement, la Grande-Bretagne s'apprêtait à construire de nombreux *Dreadnought*. En somme l'avenir de l'Allemagne semblait, en 1905, correspondre à la prévision de Hans Delbruck : « Nous pouvons poursuivre cette politique avec l'Angleterre ou sans l'Angleterre. Avec l'Angleterre cela signifie la paix ; contre l'Angleterre cela signifie la guerre<sup>130</sup>. » En 1905, le choix paraissait encore possible pour l'Allemagne. Elle choisit, dans un premier temps la voie des négociations avant d'en arriver à l'affrontement armé de 1914.

En ce qui concerne la situation en Extrême-Orient, les Japonais n'étaient évidemment pas en mesure d'envahir l'empire russe, ni militairement, et encore moins financièrement. Quant à la Russie, mise à mal par sa situation intérieure, elle ne voulait pas continuer une guerre que maintenant elle jugeait secondaire. C'est pourquoi la médiation du Président Théodore Roosevelt, inquiet de la poussée impérialiste japonaise<sup>131</sup>, fut acceptée rapidement par les belligérants. Il faut noter, là encore que c'était la première fois, depuis la doctrine Monroe, que les Etats-Unis intervenaient diplomatiquement en dehors de leur « hémisphère » américain. Par le traité de Portsmouth, la Russie abandonnait toutes ses prétentions sur la Corée, toutes ses installations civiles et militaires sur la Mandchourie méridionale, l'île de Sakhaline, laissée à la Russie par le Japon en 1875 fut divisée en deux. Le partage de la région entre les deux puissances, qui n'avait pas été réalisé par les négociations de 1903, avait donc été obtenu par les armes, et la Chine n'avait pas eu voix au chapitre.

---

<sup>129</sup> Il s'agit du bombardement « préventif » et inopiné de la flotte danoise par les Britanniques en 1807.

<sup>130</sup> Die preussischen Jahrbücher. (Berlin 1899). In Chéradame André : *Le monde et la guerre russo-japonaise*.

<sup>131</sup> Les Etats-Unis et le Japon commencèrent à devenir concurrents dans le Pacifique dès 1893. Cette année-là lors de la révolution fomentée par les Etats-Unis à Hawaï qui avait entraîné la chute de la reine Liliuokalan et la mise en place d'un gouvernement provisoire à leur dévotion, Togo, alors *commander* (capitaine de frégate) et commandant du *Naniwa*, navire de construction britannique de 3 800 tonnes, avait été envoyé à Honolulu pour défendre les intérêts des ressortissants japonais (80 000 pour 12 000 américains), informer son gouvernement et faire acte de présence dans cette région dont l'importance stratégique n'échappait pas au gouvernement japonais. Après un séjour de trois mois, ponctué de plusieurs incidents diplomatiques montrant bien la détermination nipponne à s'imposer en tant que puissance régionale, il retourna au Japon après avoir été relevé par un autre bâtiment qui fit lui aussi un séjour de quelques mois.

Alors que, inquiétant les Européens et les Américains, une jeune puissance asiatique montait fortement, une vieille puissance européenne semblait s'effondrer. Les défaites militaires russes liées au mouvement révolutionnaire révélèrent les faiblesses et les dysfonctionnements du régime tsariste : l'autorité de l'Empereur, symbole de l'ordre et de l'unité nationale, semblait contestée, les finances publiques étaient en difficulté, le corps social semblait sur le point de se désagréger et les minorités, fraîchement rattachées à l'Empire, disposées à acquérir plus de liberté. Cette guerre marqua un abandon de l'Asie par la Russie et son « retour exclusif sur vers l'Europe. »<sup>132</sup>

Partant de la constatation que l'armée russe était incapable de mener une action importante avant plusieurs années<sup>133</sup>, la France qui avait fondé sa stratégie sur une alliance russe contre les Empires centraux, devait faire un choix : chercher ailleurs un autre appui militaire ou aider au redressement accéléré de la Russie. En revanche, l'Autriche-Hongrie dans les Balkans et la Grande-Bretagne en Asie acquirent une liberté d'action considérable.

En Allemagne, inquiété par les mouvements révolutionnaires et la mise en question de la monarchie absolue en Russie, l'Empereur Guillaume II menait un jeu délicat : si la menace politique était la plus grande pour l'Allemagne, il devait se rapprocher de son cousin, si, en revanche, la menace militaire était la plus grande, il devait l'affaiblir. Au moment de l'incident de Hull, alors que Delcassé tentait de ménager à la fois l'alliance franco-russe et l'entente cordiale, le Kaiser proposa au Tsar de s'allier contre l'Angleterre. Après la défaite de Moukden et les premiers craquements internes en Russie, les « traditionnelles » relations franco-russes prirent une tournure surprenante : les banques françaises, contre la volonté de Delcassé, rompirent un accord déjà signé pour le lancement en France d'un nouvel emprunt russe aux taux d'intérêt pourtant très élevés, la presse française commença à critiquer l'allié russe. Habilement la diplomatie allemande saisit l'occasion pour mener Nicolas II vers une alliance continentale et obliger la France, qui n'aurait plus le soutien de l'armée russe à un règlement négocié montrant ainsi l'échec de la politique d'isolement de l'Allemagne menée par Delcassé.

En somme la guerre russo-japonaise, qui manqua de dégénérer en conflit mondial, eut des répercussions qui changèrent l'équilibre européen et les stratégies des différents pays. Deux Etats ne pouvaient donc plus se livrer une guerre sans impliquer fortement des puissances tierces comme c'était le cas au XIX<sup>e</sup> siècle. D'autre part l'impérialisme européen semblait bien être arrivé à son terme, arrêté par un pays asiatique qui quarante ans auparavant vivait au moyen-âge et qui commençait sa propre expansion coloniale. Il avait si bien assimilé la technologie occidentale, tout en gardant son âme traditionnelle, qu'il fut l'un des acteurs du premier conflit moderne du XX<sup>e</sup> siècle. Ces innovations dans le domaine tactique firent même école en Europe, où les militaires tirèrent de nombreux enseignements des problèmes rencontrés par les belligérants et des solutions qu'ils y apportèrent. Nous avons que les Soviétiques également en tirèrent une partie de leur doctrine militaire.

Les problèmes stratégiques et tactiques qu'eurent à affronter les belligérants de la Première Guerre mondiale, voire de la Seconde, étaient les mêmes que ceux que rencontrèrent les Russes et les Japonais en 1904/1905. Certains furent réglés par des innovations

---

<sup>132</sup> Amiral Castex, *op. cit.*, tome II, p. 278.

<sup>133</sup> La défaite avait élargi considérablement l'audience de la propagande révolutionnaire dans l'armée et dans la flotte. En 1905 et 1906, des mutineries avaient éclaté à bord du cuirassé *Potemkine* (rendu célèbre par le film qu'Eisenstein réalisa en 1925) et dans certaines bases navales.

technologiques importantes comme le char d'assaut ou l'avion, mais on peut dire que les principes de la guerre moderne sont nés en Mandchourie.



## ANNEXE 1 :

### CHRONOLOGIE

Toutes les dates correspondent au calendrier Grégorien.

#### 1903

Août :

12 : Début des négociations entre la Russie et le Japon.

#### 1904

Janvier :

13 : Envoi de la 4<sup>e</sup> note du Japon à la Russie.

25 : Le Comte Lambdorf promet une réponse pour le 2 février.

Février :

4 : Envoi de la réponse de la Russie qui arrive trop tard à Tokyo.

6 : Rappel de M. Kurino, ambassadeur du Japon en Russie et rupture des relations diplomatiques

8/9 : Dans la nuit, attaque japonaise de Port Arthur et de 2 navires dans le port neutre de Chemoulpo.

10-14 : 1<sup>er</sup> raid des croiseurs de Vladivostok.

23-27 : 2<sup>e</sup> raid des croiseurs de Vladivostok.

24 - 16 : 1<sup>er</sup> tentative d'obstruction du goulet de Port Arthur et attaque des navires dans la rade.

Mars :

6 : Bombardement de Vladivostok par l'amiral Kamimura.

8 : L'amiral Makarov, qui remplace l'amiral Stark, arrive à Port Arthur.

10, 11, 21 et 22 : Attaques par mer de Port Arthur.

23 - 26 : 3<sup>e</sup> raid des croiseurs de Vladivostok.

26 -27 : Tentative d'obstruction du goulet de Port Arthur.

Avril :

4 : Accord naval entre l'Angleterre et la France empêchant cette dernière d'aider les Russes en Extrême-Orient.

11 - 12 : Dans la nuit, minage du goulet de Port Arthur par les torpilleurs japonais.

13 : Tentative de sortie de Port Arthur par la mer, le cuirassé *Pétropavlosk* saute sur une mine et coule avec presque tout son équipage dont le commandant de l'escadre, l'amiral Makarov.

29-30 et 1<sup>er</sup> mai : bataille du Ya-lou.

Mai :

3 : Tentative d'obstruction du goulet de Port Arthur réussie en partie.

5 : Suite à la bataille du Ya-Lou, les Russes évacuent Feng-Hoang-Cheng.

12 : Jonction des armées japonaises au nord de Port Arthur.  
20 : Occupation de Siouyen par les Japonais.  
26 : Les Japonais occupent Kin-Tchéou, début du blocus de Port Arthur.

Juin :

12 – 20 : 4<sup>e</sup> raid des croiseurs de Vladivostok.  
14 et 15 : Bataille de Wa-Fan-Gou.  
15 (au 20 août) : Conquête des cols des montagnes du Fen-Choui-Ling par les Japonais qui préparent une attaque vers Liao-Yang et les occupent solidement.  
23 : Tentative de sortie de l'escadre de Port Arthur (amiral Witheft).  
26 (au 3 juillet) : 5<sup>e</sup> raid des croiseurs de Vladivostok, ils bombardent Gensan.

Juillet :

18 (au 1<sup>er</sup> août) : 6<sup>e</sup> raid des croiseurs de Vladivostok. Du 22 au 27, ils croisent devant le port de Yokohama.  
23-24 : Bataille de Tachekiao.  
31 : Evacuation de Simoutcheng par les Russes devant la IV<sup>e</sup> armée japonaise et prise de Youchouling et Yantséling par la I<sup>e</sup> armée japonaise.

Août :

2 : Kouropatkine fait évacuer Haïtcheng, les Russes battent en retraite sur Liao-Yang.  
10 : Bataille de la mer Jaune (escadre de Port Arthur), mort de l'amiral Witheft.  
12-15 : 6<sup>e</sup> raid des croiseurs de Vladivostok, le 14 : bataille de la mer du Japon.  
19 – 24 : Attaque terrestre en force de Port Arthur par les Japonais.  
24 – 29 : Bataille d'An-Ping.  
30 (au 3 septembre) : Bataille de Liao-Yang.

Septembre :

3 : Fin de la bataille de Liao-Yang.  
4 : Evacuation de la ville par les Russes.  
14 – 23 : Attaque terrestre en force de Port Arthur par les Japonais.

Octobre :

1<sup>er</sup> – 16 : Bombardement de Port Arthur suivi d'une grande attaque terrestre (le 16).  
6 – 16 : Bataille du Cha-Ho (ou de Yen-Tai).  
13 : L'amiral Zinovy Rodjestvensky appareille de Libau avec la 2<sup>e</sup> escadre du Pacifique.  
20 – 21 : Incident de Hull.  
25 : Rappel de l'amiral Alexeïév, Kouropatkine devient commandant en chef de l'armée de terre et de la marine en Extrême-Orient.  
26 – 31 : Attaque terrestre en force de Port Arthur par les Japonais.

Novembre :

17 : La contre-escarpe du fort d'Erlungchan saute (siège de Port Arthur).  
18 et 27 : Tentatives d'attaque des Japonais vers Moukden.  
24 : Attaque générale contre Port Arthur.

Décembre :

5 : Prise de la colline 203 dominant le port de Port Arthur.  
18 – 29 : Trouée dans la ligne des forts dominant Port Arthur.

## 1905

### Janvier

2 : Capitulation de Port Arthur.

8 -13 : Raid de cavalerie de Mitschenko contre la ville de Nioutchouang.

24 – 28 : Bataille de Sandepou.

### Février :

15 : L'amiral Nebogatov quitte Libau avec la 3<sup>e</sup> escadre du Pacifique.

19 : L'armée japonaise forme un vaste demi-cercle de Pensikou à Tchantan.

20 : Reprise du contact au sud de Moukden.

28 (au 9 mars) : Bataille de Moukden.

### Mars :

9 : Fin de la bataille de Moukden.

9 – 11 : Retraite des Russes vers Tiéling, poursuite japonaise.

14 : A peine leur regroupement à Tiéling terminé, les Russes évacuent la ville.

15 : Kouropatkine est relevé par Liniévitch.

31 : Combat de Kildjiou au nord de la Corée, la VI<sup>e</sup> armée japonaise (général Hasegava), débarquée en février, en chasse des cosaques qui y menaçaient la ligne de communication japonaise.

### Mai :

9 : Réunion des 2<sup>e</sup> et 3<sup>e</sup> escadre du Pacifique

16 - 23 : Raid de cavalerie de Mitschenko, à l'ouest de Tiéling.

27 – 28 : bataille de Tsushima.

### Juin :

10 : Début des négociations de paix, dont l'initiative revient au président Roosevelt.

### Juillet :

8 -10 : 1<sup>re</sup> expédition japonaise au sud de l'île de Sakhaline.

24 – 30 : 2<sup>e</sup> expédition japonaise sur l'île de Sakhaline. Capitulation du général Rypnov, gouverneur de l'île. Son vainqueur, le général Haragutschi, proclame le rattachement de l'île au Japon.

### Septembre :

5 : Signature du traité de paix à Portsmouth

\*

\*

\*



**ANNEXE 2 :**  
**THEATRE DE LA GUERRE**

Extrait de : Etat-major général russe: *La guerre russo-japonaise 1904-1905*. (Version française, op. cit. dans la bibliographie).



**ANNEXE 3 :**

**PLAN DES COMBATS NAVALS DU YA LOU ET DE TSUSHIMA**

Extrait de : Georges Blond : *L'amiral Togo. Samourai de la mer.* (op. cit. dans la bibliographie).



**ANNEXE 4 :**  
**LES FORCES EN PRESENCE**

Extrait de : Etat-major général russe : *La guerre russo-japonaise 1904-1905*. (Version française, op. cit. dans la bibliographie).





**ANNEXE 5 :**  
**MINES ET TORPILLES**

Extrait de : Anonyme : *Blancs & Jaunes. La Guerre Russo-Japonaise. Récit d'un témoin oculaire.*







**ANNEXE 6 :**  
**UNIFORMES**

Dans le corps du texte, nous n'avons pas parlé des uniformes. L'intérêt de cette planche est de montrer que les Japonais, avant les Russes avaient adopté un uniforme kaki, beaucoup moins visible que le bleu qu'ils portaient au début de la guerre.

Extrait de Preben Kannik : *Les uniformes militaires du monde entier*. (op. cit. dans la bibliographie).





## SOURCES

### I. ARCHIVES.

Les seules archives que nous avons consultées sont celles déposées au SHAT de Vincennes. Le manque de temps disponible nous a interdit de consulter l'ensemble des cartons, ceux que nous avons utilisés sont marqués d'un astérisque (\*).

#### **11. Fond Clemenceau.**

\* 6 N 294/1

Publications du ministère de la guerre : E.S.G. *Etude statistique de la guerre russo-japonaise (1904-1905)*, 1910, 280 p.

#### **12. E.M.A. 2<sup>e</sup> bureau.**

7 N 670

1904-1905 : Opinion à Berlin au sujet de la guerre russo-japonaise.

\*7 N 671

1902-1905 : Guerre russo-japonaise : Alliance anglo-japonaise, situation de la Russie en Extrême-Orient, forces navales, opérations, siège de Port Arthur, enseignements de la guerre.

#### **13. Attachés militaires.**

131. En Autriche Hongrie.

7 N 1130/5

1910 : L'Autriche et le traité russo-japonais.

132. En Grande-Bretagne.

7 N 1221/2

1904 : Affaires d'Extrême-Orient attentivement suivies de Londres, la Corée. Mission militaire anglaise en Extrême-Orient. Victoires japonaises. Fâcheuse situation de l'armée russe, ses insuffisances. Incident anglo-russe de Malacca (21 juillet).

7 N1231-1232 : Service du renseignement.

1231/6 : 1<sup>er</sup> trimestre 1904 : Nouvelles militaires, organisation défensive, mouvement des ports, conflit russo-japonais.

1231/7 : 2<sup>e</sup> trimestre 1904 : idem.

1231/8 : 3<sup>e</sup> trimestre 1904 : idem.

\*1231/10 : 1904 : la médiation anglaise dans le conflit russo-japonais, incident de Hull et nouvelles de la guerre ;

1232/1 : 1<sup>er</sup> trimestre 1905 : Nouvelles militaires, organisation défensive, mouvement des ports, conflit russo-japonais.

1232/2 : 2<sup>e</sup> trimestre 1905 : idem.

1232/3 : 3<sup>e</sup> trimestre 1905 : idem.

1232/4 : 4<sup>e</sup> trimestre 1905 : idem.

\*1232/5 : s.d. : la guerre russo-japonaise.

### 133. En Russie.

\*7 N 1476 et \*7 N 1477

Les documents que l'on trouve dans ces cartons couvrent la période 1900-1905. Ils touchent à tous les domaines du conflit : achat d'armement par la Russie, mise en place de voies ferrées, données sur le général Kouropatkine, intelligence médiocre des Japonais, réduction du budget interdisant l'envoi de 300 000 hommes en Extrême-Orient, espoir d'éviter la guerre, effets produits par les résultats de combats, état d'esprit de l'armée, etc.

7 N 1514-7 N 1516

Les documents de ces trois cartons sont des rapports et des synthèses d'état-major sur la situation en Extrême-Orient en 1904 et 1905. Le carton \* 7 N 1516/1 contient un rapport du général Sylvestre sur l'armée russe pendant la guerre : organisation, stratégie et tactique générale (1906).

7 N 1521-7 N 1534

Ces cartons contiennent des documents couvrant toute la période de la guerre dont des clichés (7 N 1522), l'historique de la guerre (tomes V à VIII) en russe et en français (7 N 1525-1529), des cartes (7 N 1530-1531) et les enseignements (7 N 1532-1534).

### 134. En Chine

7 N 1668/5

Février 1904 : Note du colonel Grandprey sur les événements de la guerre russo-japonaise.

7 N 1673

Etudes sur la Chine : un dossier consacré à la guerre russo-japonaise en 1904.

### 135. Au Japon.

\* 7 N 1692

Renseignements sur l'armée japonaise entre 1897 et 1906 : son équipement, les opérations en Chine, alliance militaire anglo-japonaise, etc.

\* 7 N 1700-1703

On trouve dans ces quatre cartons des rapports de la mission militaire française chargée de suivre l'armée japonaise et sur les enseignements tirés par le 2<sup>e</sup> bureau.

136. Aux Etats-Unis.

7 N 1713

1904 : Un dossier traitant de la place des Etats-Unis dans la guerre russo-japonaise. Evolution des idées en faveur de la Russie. Envoi d'un général américain en Extrême-Orient. Conversation avec l'attaché militaire américain près de l'armée russe en Mandchourie. Renseignements sur Port Arthur.

#### **14. Fonds privés.**

1 K 118 : Papiers du général Niessel (1866-1955).  
Traduction d'ouvrages sur la guerre russo-japonaise.

## II. BIBLIOGRAPHIE.

L'ensemble de ces livres peut être consulté à la bibliothèque du C.D.E.S., à celle du S.H.A.T. ou au centre de documentation du C.I.D.

#### **21. Sur les relations internationales.**

Chéradame André : *Le monde et la guerre russo-japonaise*.  
Plon-Nourrit et cie. Paris 1906. 551 p.

Driault Edouard : *La question d'Extrême-Orient*.  
Félix Alcan, Ed. Paris 1908. 391 p.

Girault René : *Diplomatie européenne. Nation et impérialismes / 1871 – 1914*.  
Masson / Armand Colin, Paris 1995. 286 p.

Hartmut O. Rotermund (dir.) : *L'Asie Orientale et Méridionale aux XIX<sup>e</sup> et XX<sup>e</sup> siècles*.  
Série : *Nouvelle Clio. L'histoire et ses problèmes*.  
P.U.F., Paris 1999. 546 p.

Renouvin Pierre : *La question d'Extrême-Orient, 1840-1940*.  
Librairie Hachette, Paris 1946. 439p.

#### **22. Sur le Japon.**

Blond Georges : *L'Amiral Togo, Samourai de la mer*.  
Librairie Arthème Fayard, Paris 1958. 267 p.

Cleary Thomas : *The Japanese Art of War. Understanding the Culture of Strategy*.  
Shambala, Boston - London 1992. 153 p.

Frédéric Louis : *La vie quotidienne au Japon au début de l'ère moderne. (1868-1912).*  
Hachette littérature, Paris 1984. 404 p.

Tschudin Jean-Jacques et Hamon Claude (dir.) : *La Nation en marche. Etudes sur le Japon impérial.*  
Editions Philippe Piquier, Arles 1999. 261 p.

Vié Michel : *Le Japon et le monde au XX<sup>e</sup> siècle.*  
Masson histoire Paris 1995. 303 p.

### **23. Sur la Russie.**

Heller Michel : *Histoire de la Russie et de son empire.*  
Champs Flammarion, Paris 1999. 986 p.

Michanov Valentin (dir.) : *La flotte de l'Empire russe. 300<sup>e</sup> anniversaire de la fondation.*  
Archives des Forces Navales de Russie.  
Romain Pages Editions, Sommières 1996. 288 p.

Rey Marie-Pierre : *De la Russie à l'Union Soviétique : La construction de l'Empire 1462-1953.*  
Hachette Livre, Paris 1994. 253 p.

### **24. Sur la Corée.**

Olivier-Lacamp Max : *Le Matin calme. Corée d'hier et d'aujourd'hui.*  
Stock, Paris 1977. 288 p.

### **25. Sur la stratégie et la tactique.**

Ardant du Picq (Colonel) : *Etudes sur le combat. Combat antique et combat moderne.*  
Librairie Chapelot, Paris 1914 (7<sup>e</sup> édition). 381 p.

Bernhardi Friedrich (général von) : *La Guerre aujourd'hui.*  
Librairie Chapelot, Paris 1913. 2 tomes. 402 et 468 p.

Blin Arnaud et Chaliand Gérard (dir.) : *Dictionnaire de stratégie militaire.*  
Librairie Académique Perrin, Paris 1998. 793 p.

Blume (général) : *Dans quelle mesure les conditions du succès se sont-elles modifiées depuis 1871 ?*  
Lavauzelle, Paris 1909. 103 p.

Castex amiral : *Théories stratégiques.*  
Economica, Paris 1997. VII tomes. 409, 326, 576, 454, 648, 374 et 340 p.

Coutau-Bégarie Hervé : *Traité de stratégie*.  
Bibliothèque stratégique. Economica, Paris 1999. 1005 p.

Falls Cyril (dir.) : *Les grandes batailles terrestres*.  
Edition du Port Royal, Paris 1964. 304 p.

Fuller J.F.C. : *La conduite de la guerre de 1789 à nos jours*.  
Histoire Payot, Paris 1990. 321 p.  
(texte intégral de la 1<sup>re</sup> édition française de 1963 chez le même éditeur)

Fuller J.C. (major general) : *L'influence de l'armement sur l'histoire depuis le début de la guerres médiques jusqu'à la Deuxième Guerre mondiale*.  
Payot, Paris 1948. 239 p.

Jomini Antoine Henri : *Précis de l'art de la guerre*.  
Editions Ivrea, Paris 1994. 390 p.

Keegan John : *Histoire de la guerre. Du néolithique à la guerre du Golfe*.  
Editions Dargorno (collection territoire de l'histoire), Paris 1996. 497 p.  
Titre original : *A History of Warfare*. Hutchinson, Londres 1993.

Masson Philippe : *La Marine française de 1871 à 1914*.  
In Corvisier André (dir.) : *Histoire militaire de la France*.  
*Tome 3 : de 1871 à 1940. (pp. 119-159)*  
Presses Universitaire de France, Paris 1992. 522 p.

Mordacq (commandant) : *La stratégie. Historique et évolution..*  
L.Fournier, Editeur militaire, Paris 1912. 350 p.

Mordacq Henri (lieutenant-colonel) : *La guerre au XX<sup>e</sup> siècle. Essais stratégiques*.  
Librairie militaire Berger-Levrault, Paris / Nancy 1914. 250 p.

Sapir Jacques : *La Mandchourie oubliée. Grandeur et démesure de l'art de la guerre soviétique*.<sup>134</sup>  
Collection : *L'art de la guerre*. Editions du Rocher, Monaco 1996. 293 p.

Sokolosvsky Maréchal (dir.) : *Stratégie militaire soviétique*.  
Editions de l'Herne, Paris 1984. 523 p ;

Ullrich J. : *La guerre à travers les âges*.  
Gallimard, Paris 1942. 280 p.

## **26. Sur l'armement.**

Myatt Frédérick : *Les armes légères de 1873 à nos jours*.  
Bordas, Paris 1981. 241 p.

---

<sup>134</sup> Dans cet ouvrage, l'auteur traite surtout de la stratégie soviétique en l'appliquant à la campagne de Mandchourie de 1945. C'est pourquoi il figure ici et non dans le paragraphe suivant.

Hogg Ian V. and Weeks John : *Military Small Arms of the 20<sup>th</sup> century*.  
Arms & Armour Press, London-Melbourne 1981. 288 p.

## **27. Sur la guerre russo-japonaise de 1904.**

A. H. (commandant) : *Le combat d'Touchoulin-Penlin*.  
Fournier, Paris 1912. 138 p.

Anonyme : *Blancs & Jaunes. La Guerre Russo-Japonaise. Récit d'un témoin oculaire*.  
Jules Tallendier - Editeur, Paris 1904/1905. 1348 p.

Bujac E. (colonel breveté) : *La guerre russo-japonaise*.  
Série : Précis de quelques campagnes contemporaines.  
Henri CHARLES-LAVAUZELLE, éditeur militaire, Paris 1907. 496 p.

Cordonnier (général) : *Les Japonais en Mandchourie*.  
Lavauzelle, Paris 1911, 2 volumes. 286 et 332 p.

Culmann F. (capitaine breveté) : *Etude sur les caractères généraux de la Guerre d'Extrême-Orient*.  
Berger-Levrault & cie, Editeurs, Paris et Nancy 1909. 99 p.

Delorme Pierre : *Les grandes batailles de l'histoire n°6. Port Arthur 1904*.  
Socomer Editions, Paris 1989. 110 p.

Ecole supérieure de guerre : *Cycle de conférences sur la guerre russo-japonaise*.  
Lavauzelle, Paris 1906. 158 p.

Escalle C. (lieutenant) : *Histoire abrégée de la guerre russo-japonaise*.  
Chez l'auteur, Auxerre 1908. 226 p.

Etat-major général russe : *La guerre russo-japonaise 1904-1905*. (Version française).  
Chapelot, Paris 1910 à 1913. 5 tomes en 11 volumes.

Heusch W. (général baron de) : *Considérations sur la guerre russo-japonaise*.  
Librairie militaire R. Chapelot et cie. Paris 1909. 277 p.

La Salle Georges (de) : *En Mandchourie*.  
Armand Colin, Paris 1905.

Loeffler (major) (trad. Lieutenant C. Olivari) : *La guerre russo-japonaise*.  
Berger-Levrault, Paris/Nancy-1907. 333 p.

Neznamov (lieutenant-colonel) : *L'expérience de la guerre russo-japonaise*.  
Chapelot, Paris 1907. 156 p.

Pédoya général : *La cavalerie dans la guerre russo-japonaise et dans l'avenir*.  
Lavauzelle, Paris s.d. 83 p.

Piouffre Gérard : *La guerre russo-japonaise sur mer.*  
Marines éditions, Nantes 1999. 320 p.

Villetard de Laguérie : *Trois mois avec le général Oyama. Les causes de la victoire.*  
Hachette & cie., Paris 1905. 336 p.

### III. REVUES.

Revue militaire générale :

- Février 1907 : Commandant B. : *Etudes sur la guerre russo-japonaise et les causes de la défaite.*
- Juin, juillet, août et septembre 1908 : collectif : *Tsoushima.*
- Septembre, octobre et novembre 1910 : Lieutenant Escalle : *La bataille de Cha-Ho.*
- Décembre 1910 et 1911 : Capitaine Boullaire : *La cavalerie russe en Mandchourie.*
- Avril, mai et juin 1913 : Lieutenant-colonel Bougé : *La bataille de Cha-Ho.*

Connaissance de l'histoire (Hachette) :

- Janvier 1982 (n°42) : *Les mitrailleuses.*

### IV. CARTOGRAPHIE.

Bertin capitaine : *Carte d'ensemble du théâtre de la guerre russo-japonaise.*  
Paris 1909. 1 carte.

### V. ICONOGRAPHIE.

#### **51. Documents publiés.**

Anonyme : *Album de la guerre russo-japonaise.*  
(Textes en anglais et en japonais), Tokyo s.d. (côté au C.D.E.S. : A XI 2021)

Anonyme : *The russo-japanese war : taken by the Photographic Departement of the Imperial Heaquarters n°6.*  
Ogawa K. Tokyo 1904. 32 clichés.

Preben Kannik : *Les uniformes militaires du monde entier.*  
Fernand Nathan, Paris 1969. 280 p.

## **52. Archives.**

Corvisart (lieutenant-colonel), attaché militaire à la légation de la république française au Japon : *Campagne de Mandchourie 1904-1905*.  
4 volumes de 250 clichés légendés environ<sup>135</sup>.

## **53. Films.**

Mitterrand Frédéric : *Les Aigles foudroyés. 4<sup>e</sup> épisode : Le malheur russe*.  
France 2 vidéo 1996. 2h30.

---

<sup>135</sup> Il en existe un exemplaire au S.H.A.T. et un autre au C.D.E.S.

